f l][[1]](#footnote-1) Imaginons quelqu’un qui }x>ssècle un savoir susceptible de plaire :  
il n’a pas 1 e droit de le cacher ou de le taire en ne l’exposant pas ouver-  
tement, car celui qui garde par devers lui son savoir, en le tenanr caché,  
gaspille son intelligence. Cest pourquoi je refuse de tenir caché ce que  
je sais, afin de réduire les malveillants à l’impuissance et pour que ceux  
cjuí seront désireux cle me comprendre puissent prendre connaissance de  
la vérité et du bíen [10]. Car un savoir caché sans être entendu est selon  
moi comparable à d’opulents trésors, qui, placés à l'abri des regards,  
ne sont bénéfiques à personne aussi iongtemps qu’ils sont enfermés : il  
en va de même pour un savoir qui se cache. C’est pourquoi je ne veux  
pas dissimuler ce que je sais : au contraire il me plaît de raconter, guidé  
par mon intelligence et ma mémoire, une histoire ancienne [20], arrivée  
jadis en Apulie[[2]](#footnote-2) [[3]](#footnote-3) à un roi qui régnait sur le pays’.

Ce roi s’appelait Embron[[4]](#footnote-4). Son pouvoir était très grand. 11 main-  
tenait bien son pays en paix et il était très renommé. Sa femme était  
une noble reine, une grande dame de haute naissance, íille du puissant  
empereur qui était maître de la Grèce [30]. Elle se nommait Félise et  
était très aimée dans son royaume[[5]](#footnote-5) [[6]](#footnote-6). Tous deux n’avaient qu’un seul  
enfant, un petit garçon bien jeune. Le prince avait quatre ans, était  
très beau et s’appelait Guillaume[[7]](#footnote-7). La reine cependant avait confié sa  
charge à deux dames qu'elle avait amenées de son pays d’origine [40].  
L’une se nommait Gloriande, l’autre Acelone[[8]](#footnote-8). Elle leur avait ordonné  
de prendre soin de lui, de l’instruire et de le former, de lui expliquer et  
enseigner la religíon, corame on doit le faire à un fiis de roi. Elle avait  
placé sa confiance en elles, mais elle fut victime d’une insigne et laide  
trahison [50] comme vous pourrez l’entendre.

Le roi Embron avait un frère, à qui pouvait revenir le royaume5 :  
celui-ci n’eut de cesse, multipliant dons et promesses, que les gardes qui

protégeaient I’enfant lui aient promis qu’ils tueraient celui-ci, ainsi que  
le roi. Les voilà déjà en possession du philtre qui causera cette double  
mort si Dieu, le roi du moncle, n’intervient pas [60]!

Le roi et la reine avaient séjourné clans la cité cle Palerne un mois  
entier. Sous la plus grancìe tour, qui était cle marbre, se trouvait un verger  
merveilleusement beau, entièrement clos par un mur maçonné. II s’y  
trouvait de nombreuses bêtes sauvages. Un jour, à l’occasion d’une fête  
soiennelle, le roi vint s’y dìvertir avec ses chevaiiers, les bourgeoís de sa  
cité [70] et cle nombreux barons. La reine en personne s’y trouvait. C’est  
en cette compagnie qu’avait été amené l’enfant par les femmes chargées  
de le garder (tâche que d’ailleurs elles ne rempiissaient vraiment pas,  
que les flammes et le feu cle l’Enfer les brcile)! Si elles avaient su les  
malheurs qui lui arrivèrent ce jour-là'!

Le roi et le reine se reposaient, très heureux [80], à I’ombre dans ie  
verger, mais ils ignoraient[[9]](#footnote-9) [[10]](#footnote-10) [[11]](#footnote-11) que se jouait, sous leurs yeux, leur malheur!  
L’enfant était occupé à cueillir des tìeurs et allait cle l’une à l’autre’ en  
jouant. Ils[[12]](#footnote-12) [[13]](#footnote-13) regardèrent alors dans la direction cles bois : un grand loup,  
gueule bée, s’élançait, fendant l’air comme la tempête. Tous prirent la  
fuite devant ia bête. Ceile-ci, sous ìes yeux du roi en personne, prit dans  
sa gueule l’enfant [90] puis partit. Aussitôt une clameur se leva derrière  
lui. On se lamente, on crie’ que le fils clu roi est victime d’un malheur.  
La reine ne.cesse de crier : « A I’aide, à i’aide, sainte Maríe! Gens du  
roi, cjue faites-vous ? Je vais mourir si mon fils n’est pas sauvé! »

Le roi demanda ses chevaux et fit monter en seile tous ses vassaux  
[100]. La ville entière se mit en branle, chacun courant ie pius vite  
possible. Le roi se précipita à la poursuite du loup. On atteignit le jardin  
qui entourait le verger, mais le loup en était déjà sorti et avait atteint  
la campagne. L’enfant ne cessait de hurler[[14]](#footnote-14) : le roi I’entendit, qui le  
poursuivait à cheval, et, regardant dans cette direction, il le vit gravir  
une colline. II engagea ses gens à se hâter [110]: tous redoublèrent leurs  
efforts. Le loup cependant s’enfuyait avec l’enfant. Le loup s’enfuyait[[15]](#footnote-15) [[16]](#footnote-16), et  
ses poursuivants à ses trousses, acharnés à le rejoindre, le pourchassèrent  
jusqu’au Far[[17]](#footnote-17). Le loup sauta aíors avec ïenfant dans l’eau et traversa le  
Far: le roi et sa troupe le perdirent de vue. C’est ainsi que la bête féroce  
prit la fuite avec I’enfant [120]. Le roi s’en retourna, le coeur lourd, affligé  
par la perte de son fiis. Tous revinrent à la cité.

La reine manifesta un violent chagrin, au point qu’elle aurait voulu  
mourir; elle n’était que pleurs, cris et hurlements. Elle tenait grief à la  
bête d’avoir pris son fils : « Mon fils, mon aimé, disait la reine, tendre  
bouche [130], couleur de rose, divine créature du ciel, qui aurait pu  
croire qu’une bête, qu’un loup, aliait vous dévorer ? Mon Dieu, quel  
malheur! Pauvre de moi, pourquoi suis-je encore en vie ? Fils, où sont  
tes yeux, si beaux, si purs, si doux, ton nobíe front, tes beaux cheveux  
qui semblaient d’or fin, ton tendre visage au teint si ciair[[18]](#footnote-18) ? Ha, mon  
coeur [150], pourquoi ne m’as-tu pas abandonnée ? Enfant, que sont  
devenus ta beauté lumineuse, ton corps si noble, ton nez, ta bouche  
et ton menton, ton allure et tes manières, tes beaux bras et ses mains  
blanches, tes hanches, tes flancs si beaux, tes jambes élégantes, tes pieds ?  
Malheureuse, quelle douleur, quel péché! Tu devais être créé pour  
combler nos voeux et nos désirs, et te voilà, toi mon enfant, qui sers de  
nourriture à un loup-garou! Quel destín! Mais je ne peux imaginer  
pour rien au monde qu’une bête sauvage puisse avoír l’audace d’oser  
faire du mal, d’infliger des plaies, des blessures sanglantes à ton corps  
si beau ! Je ne puis imaginer que Dieu l’accepre et cju’une reiie cruauté  
soit commise!»

C’est aínsi que la dame, désespérée, se lamentair sur le sort cìe son  
fils [160], cju’eile ie regrertait, cju’elle pleurait sa perte. Mais le roi iui  
tìt tant la ieçon qu’íi l’obligea à mettre fin à ses lamentations et à ses  
manifestations de désespoir. Elie s’apaisa.

11 est juste que je vous raconte maintenant la fuite cìu loup avec l’enfant.  
Après avoir porté celui-ci jours et nuits à travers cie vastes espaces, ie ioup  
s’arrêta dans la région qui avoisinait Rome [170], dans une grande forêt,  
oi! vivaient de nombreuses bêtes sauvages. C’est !à cju’ii se rejxtsa pendant  
huit jours jdeins. Le noble animal pourvut à tous les besoins de l’enfant,  
qui ne manqua jamais cle rien. II creusa une fosse dans la terre, y mit  
de l’herbe cju’il avait arrachée, avec des fougères et cies roseaux jx>ur ia  
tapisser [180]. La nuit, le loup-garou couchait à ses côtés le fils du roi, le  
serrant entre ses quacre pattes. Le fils du roi devint si famiiierde ia bête  
qu’il finit j>ar ajjjxécier tout ce cjue ceiie-ci faisait pour lui.

Vivant dans cette forêt, un vacher qui gardait un troupeau se trouvait  
dans le bois avec ses bêtes. II tenait' un chien en laisse [190]. À la nuit,  
de retour des pâturages, le chien flaira l’enfant, se mit à aboyer fort,  
et ie vacher i’excita et ie lança sur ia joiste. L’enfant, cjui était sorci de  
la fosse, eut une telle peur qu’il revinr sur ses pas. Le loup était partì  
chasser ec i’enfant étaic resté tout seul. Entendant le chien aboyer aínsi,  
il fut pris d’une peur vioiente [200] et se mit à crier à pleins poumons  
au jxxnt que tout le bois en résonna.

En entendant l’enfant, le vacher se jxédpita cians sa direction, enten-  
tiit les jsleurs dans ie bois cle lauriers et s’en étonna fort. II pensa qtie ie  
garçon avait été amené là par une bête qui i’avait enlevé. II se baissa vers  
lui et l’appeia, lui parlant d’une voix caressance et rassurante [210]. II  
i’attira vers iui tout doucement de telle sorte que le tìls du roi alla avec  
iui et qu’il put le prendre clans ses bras2. II quitta alors rapiclement les  
lieux et revint chez iui. On ne vit jamais joie p!us grande que ceiie que 1

sa femme manifesta au vacher. Elle demanda à son mari comment se  
nommait I’enfant et il lui répondit qu’il s’appelait Guillaume[[19]](#footnote-19). Tout  
cela réjouissait la bonne femme et le brave homme [220]; ils faisaient  
fête au garçon et ne cessaient d’admirer sa grande beauté. IIs n’avaient  
jamais eu d’enfant et ils se dirent qu’ils feraient de lui leur héritier : il  
recevrait leur terre et leur demeure. Ainsi fut dit.

Mais écoutez donc ce qu’il advint du loup qui était de retour après  
être allé chercher de la nourriture pour l’enfant à travers terres et vil-  
lages [230] : il en avait tant trouvé qu’il avait bien du mal à la porter.  
Ne retrouvant pas I’enfant, il manifesta une douleur si vive qu’on ne vit  
jamais de bête en faire autant. Quiconque l’aurait entendu pousser des  
cris et des hurlements, vu se tordre les pattes, mordre et avaler la terre,  
arracher l’herbe et gratter le sol, se coucher puis se relever [240], voulant  
mourir et disparaître, chercher ici et là, fondre en larmes, aurait pu dire  
que jamais bête ne manifesta une telle douleur[[20]](#footnote-20). Le loup s’élança alors  
dans le marais, la truffe au ras du sol, et suivit la piste de I'enfant, plein de  
rage [250], jusqu a l’endroit où le paysan l’avait laissé. II la suivit à si vive  
allure[[21]](#footnote-21) qu’il parvint à la maison où l’enfant avait été apporté. II regarda  
par un trou du mur et le vit : la vachère et ie paysan l’avaient assis près  
du feu, le caressaient et faisaient tout ce qui était en ieur pouvoir et qu’ils  
imaginaient lui être agréable [260]. Voyant qu’ils étaient si heureux d’avoir  
l'enfant et que celui-ci, tombé clans une bonne maison, serait fort bien  
gardé, le garou fut très heureux, fic un grand saiut[[22]](#footnote-22) et reprit son chemin,  
à l’aventure, je ne sais dans quelle direction. Que ie Roi de la Création iui  
évite peines et malheurs! Maintenanr vous allez pouvoir entenclre [270]  
cjtii ii était, quelle était son origine et comment il en était arrivé ià : jamais  
personne n’a rien entendu d’aussi extraordinaire. Le loup-garou clont je  
vous parle n’était pas une bête normale - c’est ce que raconte le livre[[23]](#footnote-23) -,  
mais c etait[[24]](#footnote-24) [[25]](#footnote-25) un humain, un fils cle roi. Et je peux même vous dire ce qui  
iui était arrivé, comment et à cause cle c]ui.

Ainsi que nous i’apprend l’histoire [280], c’était le fils clu roi d’Espagne  
et de sa première femme. Sa mère était morte et le roi son père prit  
une autre épouse, ìa fille du roi du Portugal. Certe dame connatssait cie  
nombreux tours malfaisants. Dès i’enfance elle avait appris la sorcellerie  
et la magief Je sais en toute certitude cju’elle s’appelait Brandain[[26]](#footnote-26), et

que bien des gens faisaient son éloge [290]. Elle avait un fils de son mari,  
un beau jeune homme, noble et bien né. D’après notre source écrite, il  
s’appelait Brandin et ii était tout jeune. Ecoutez ce que fit cette mau-  
vaise femme : voyant qu’il parlait[[27]](#footnote-27) [[28]](#footnote-28) fort bien, elle éprouva à I’égard de  
son beau-fils une forte jalousie au point de lui rendre la vie impossible  
et de le mettre en position de ne jamais régner [300]. Elle lui couvrit  
le corps d’un onguent puissant, d’une vertu telle que, dès que l’enfant  
en fut couvert, il changea d’apparence et de nature et devint une bête  
privée de parole, un loup : ii se fit loup-garou instantanément et perdit,  
il s’en rendit bien compte, son apparence humaine. II voulut s’enfuir sur  
ìe champ [310] car il savait bien que s’il était pris il ne pourrait échapper  
à la mort. Mais avant de quitter le pays, il manifesta toute son hostilité  
à l’égard de sa belle-mère et se serait jeté sur elle, la bouche grande  
ouverte, si ses gens ne s etaient pas précipités pour la sauver de la mort[[29]](#footnote-29).  
Tous se lancèrent vers le loup pour le tuer et, poussés par la fureur, ils  
le chassèrent [320] à cris bruyants à travers la ville, ils furent plus de  
trois mille à le poursuivant à grand tumulte. Et le loup mit toute son  
énergie à s’enfuir à vive allure et parvint, à grand peine, à les semer.  
Et je trouve écrit dans l’histoire qu’on poursuivit celui dont vous êtes  
en train de m’entendre parler[[30]](#footnote-30), tant et si bien qu’il parvínt, après un  
certain temps, tantôt à vive allure, tantôt plus ìentement, en Apulie. II  
était épuisé, à bout de force [330], et il resta là deux ans. II devint fort,  
féroce et grand. 11 avait bien deviné le méfait tramé et accompli par son  
oncle, le mauvais traîcre, contre le fils du roi. II n’avait pu supporter  
ni la souffrance infìigée à son neveu et à son frère[[31]](#footnote-31), ni l’arrogance du  
félon. C’est pourquoi il avait enlevé l’enfanr, comme vous venez de  
l’entendre [340].

Je voudrais le laisser de côté pour i’instant : nous pourrons bien  
revenir à lui plus carct, une autre fois, quancl ce sera le moment. Mais  
maintenant nous vous parlerons du fils ctu roi, ce jeune homme que  
le couple de paysans élevait fort bien, faisant son possible pour qu’il  
tlispose cte tout ce qui lui était utile et agréable, exactement comme  
s’il avait été leur propre enfitnt [350]. Et pius ii grancìíssait et profîtait,  
pius ils s’occupaient de iui. Et celui-ci les servait avec tendresse, comme  
ses père et mère : ii croyait en efFet que ie vacher était son père et ia  
vachère sa mère. Mon Dieu! Comme son état a changé, lui qui devait  
être fils cle roi!

Ils 1 elevèrent ainsi bien sept ans. II était déjà grand et vailiant [360],  
merveilieusement aimable et beau. Le jeune garçon aiiait dans les champs  
avec son père le vacher, qui i’aimait beaucoup. Ii savait cléjà bien garder  
ses bêtes, les conduire devant iui, leur faire faire demi-tour er les mener  
clans de meílieurs pâturages. A l’arc, il était plus habile que quiconque[[32]](#footnote-32).  
Quand, à la nuit, le jeune homme rentrait à la maison [370], il arrivait  
tout chargé de lièvres, de lapins, d’oiseaux, de perdrix ec cie faisans. Iì  
était très aimé de tous les enfants car, quant il avait pris des oiseaux,  
ii les donnait sans hésiter à ses compagnons, sans en garcier pour Iui,  
cie teile sorte que tous ses camarades en recevaient, parce que ceia lui  
piaisait et iuí valait l’estime cle tous [380][[33]](#footnote-33). Ii était bon et loyal à leur  
égard, et il agissait ainsi de bon coeur car il était poussé[[34]](#footnote-34) [[35]](#footnote-35) par le goût de  
ia justice et par Nature, cjui révèle chaque créature, seion son droit et  
son usageL C’est ainsi que l’enfant séjourna cìans ies bois, où il garclait

les vaches de son père, jusqu’au jour où I’empereur qui gouvernait Rome  
vint chasser dans cette forêt [390]. Cette fois il avait amené avec lui une  
très noble compagnie, qui l’avait laissé seul : ils avaient vu un sanglier  
que les chiens, qui chassaient dans cette forêt, avaient débusqué. Tous  
s’étaient éloignés de l’empereur, aussi bien les cavaliers que les gens à  
pied, de telle sorte qu’il ne pouvait pas les entendre, qu’ils crient au cerf  
ou qu’ils fassent retentir le cor [400].

II allait ainsi par la forêt, écoutant attentivement s’il pourrait entendre  
l’aboiement d’un chien, le son d’un cor: il ne lui était pas agréable d’être  
resté ainsi isolé. II s’arrêta sur un chemin. Alors qu’il s’y trouvait ainsi  
tout seul, voilà le loup-garou qui passe devant lui à la poursuite d’un  
cerf [410]. II suivait sa piste et l’empereur s’élança à sa poursuite. II le  
suivit à telle allure qu’il fìnit par arriver près de l’enfant: mais il ignorait  
ce qu’étaient devenus le cerf et le garou, ce qui I’ennuya beaucoup. II  
regarda l’enfant, s’arrêta, et stupéfait, fit un signe de croix en le voyant  
si beau, si noble d’allure et d’attitude [420]. II se demanda avec éton-  
nement qui il pouvait être, quelles étaient son origine, sa condition. En  
le voyant ainsi tout seul, il s’imagina que c’était une créature féerique.  
II lui adressa la parole très aimablement et lui dit d’une voix douce :  
« Comment vous appelez-vous, cher enfant ? - Guillaume, sire. » Et  
l’empereur lui dit: « Et qui est votre père ? - Au nom du Créateur [430],  
sire, ne vous en déplaise, un vacher de cette forêt, à qui appartiennent  
ces vaches que je garde. » L’empereur reprit: « Où est-il ? En quel lieu ?  
Fais-le donc venir me parler. — Non, je ne le ferai pas, sire. - Et pourquoi  
donc ? - Parce que je ne sais ni ce que vous voulez, ni qui vous êtes,  
ni ce que vous cherchez, ni si vous avez de bonnes intentions. — Que  
Dieu ne m’accorde pas son pardon [440], cher ami, dit l’empereur, si  
cela cause à ton père quelque ennui ou quelque mal. Va donc vite le  
chercher sans t’inquiéter! - Sire, à la bonne heure! » II courut le plus  
vite qu’il put: « Cher père, dit-il, levez-vous, venez là-bas à un seigneur  
qui vous demande avec insistance : jamais de ma vie je n’ai vu plus bel  
homme que lui. - Lui as-tu dit que j’étais là [450] ? dit le vacher à qui  
tout cela déplaisait beaucoup. — Oui, cher père. — Malheur à toi qui as

de majuscuîes dans le manuscric au début des mots qui permettraìent, comme en français  
moderne, de faire la difîerence entre les emplois du nom commun « nature» et rallégorie  
Nature, et du fait de romission possible de Tarticle devant les substantifs en ancien  
français, on peut hésiter dans la traduction entre Nature et «sa nature».

eu cette idée et qui l’as renseigné sur moi! cìit ie vacher au tils du roi».  
Et celui-ci réponclit : «Seigneur, pourquoi ? Vous vous trompez : le  
serment qu’il m’a fait est si fort, que Dieu lui pardonne ses péchés, qu’i!  
ne résultera pour vous de tout ceia que clu bien [460].» Les encendant,  
l’empereur se hâta de venir vers eux. Le vacher se dressa à son approche,  
très fâché des révélations de l'enfant. L’empereur lui dit : « Vacher, me  
reconnais-tu ? » Et le vacher, fort sage, cle iui répondre : « Non, sire, que  
Dieu me vienne en aicle, je ne vous ai jamais vu [470]. — Ne reconnais-  
tu pas con empereur ? — Non, sire, au nom de Dieu, car je suis bien  
incapabie cle le reconnaître, si près que je m’approche de lui : je ne t’ai  
jamais vu! » L’empereur en personne dit alors : « Regarde-moi, c’est moi,  
l’empereur, qui te parle. Et je te conjure, au nom cle la fidélité que tu  
dois à ia personne que tu préfères : je veux savoir ia vérité, dis-la-moi.  
As-tu engencìré cet enfent [480] ? De qui est-il ïe fiis, de toi ou cì’un  
autre ? Et s’íl fait maintenant ta joie, qui l’a éievé avant' ?

Le vacher se mit à trembler cîe peur en entendant parier i’empereur,  
qu’ii n’avair jamais vu. Recioutant que celui-ci n’interprète mal ses  
paroles [490], il lui répondit, crembiant, avec prudence. Ii s’approcha  
un peu de iui ec iui dit : « Cher sìre, je vous clirai !a vérité si cela vous  
agrée. J’ai trouvé cet enfiint dans cette forêt toute proche de nous. Ceia  
fait au moins sept ans que, l’ayant trouvé seul, sans personne pour le  
protéger, je l’ai ramené à la maison. Nous nous sommes occupés de lui  
et i’avons élevé, car nous n’avons jamais entendu clire nulle part [500][[36]](#footnote-36) [[37]](#footnote-37) [[38]](#footnote-38) [[39]](#footnote-39) [[40]](#footnote-40)qu’il soit recherché. Pourtanc nulie part au monde ii n’exisce de créa-  
ture pius nobie, mieux élevée, plus discinguée, plus généreuse et d’un  
meilleur naturel : je vous ai dit tout ce qui s’est passé [510], j’en fais le  
serment sur toures ies reiiques de monseigneur saint Pierre; de Rome. »  
L’empereur répondit : « Homme plein de sagesse, vous avez très bien  
agi, et vous en serez récompensé sous peu. Mais dites-moi dans quelie  
tenue il était, quels étaient les vêtements, les tissus qu’ii portait, lorsque  
vous l’avez trouvé. - Sire, il avait les plus beaux habits qu’ait jamais  
portés un jeune homme noble [520], tous de couleur vermeille, ornés  
de fleurs et de cercles d’or autour. Jamais personne n’en a vu de plus  
beaux.» L’empereur lui dit alors qu’ii vouiait emmener l’enfant avec  
lui, et le vacher, très aífligé mais n’osant s’y opposer, lui répondit qu’il  
fasse comme bon lui semblait, en seigneur, à sa guise. Le garçon fut très  
étonné [530] en entendant qu’il n’était pas ie fils du vacher. Les larmes  
iui montèrent aux yeux et ii se mit à pleurer, très ému. L’empereur lui  
dit, piein d’affection : « Cher Guillaume, ne t’afflige pas, mais monte,  
sans tarder, derrière moí sur mon cheval! Nous aiions partir, je me  
suis déjà trop attardé!» Et l’enfant répondit : «Sire, merci [540]. En  
vérité, je ne sais ce qu’il faut que je fasse : je ne veux pas faire de mal  
au seigneur et à la dame de ces lieux.

- Vous en ferez, fils, dit le vacher avec sagesse, car vous pourrez  
en retirer un grand bienfait. Soyez habile à vous montrer méritant et  
à accomplir tout que I’empereur souhaite et tout ce que vous pourrez  
savoir devoir être fait dans une si noble cour. Soyez honnête et rempli de  
bonnes dispositions [550], serviable et mesuré. Ne soyez ni excessif, ni  
présomptueux[[41]](#footnote-41), ni violent, ni orgueilleux, et faites-vous aimer de tous.  
Evitez qu’un homme plus apprécié que vous à la cour ne vous prive  
de vos droits sans que vous l’en empêchiez tout en évitant d’en être  
blâmé. Faites attention à ce que vous dites, afin de ne pas être mis en  
cause [560], de telle sorte que personne, nulle part, ne puisse vous faire  
de reproches. Soyez humble avec les pauvres, aidez-les contre les riches.  
Dans une cour impériale d’un tel rang, les nobles sont très habiles : ils  
veulent que leurs paroles, qu’elles soíent sages ou insensées, y aient leur  
píace, qu’elles soient entendues, estimées, appréciées [570]. Que personne  
ne vous y prenne à être dans votre tort, et qu’on vous trouve fort de  
votre droit : vous ne trouverez personne pour vous l’apprendre. Cher  
fils, au nom de Dieu, souvenez-vous-en : j’ai entendu mon père, qui en  
son temps avait été au service d’un comte, raconter ces choses. II était  
resté longtemps dans sa maison et souvent ií me répétait cette leçon. Je  
vous l’ai apprise, retenez-la. Et que Dieu, maître du monde [580], vous  
protège! »[[42]](#footnote-42)11 prit alors congé. Le jeune homme et le vacher pleuraieni.

crès émus. Le garçon clit à ce dernier : «Cher seígneur, saluez de ma  
part ma tendre mère. Que Dieu vous protège et accorde à vos âmes le  
bénétice de la bonne façon dont tous deux vous m’avez élevé, avec tant  
de dévouement. Je pensais bien être votre fìls, au nom de Dieu qui me  
fit naître [590], et s’il plaîr au Seigneur de m’accorder de concjuérir les  
honneurs, vous ne m’aurez pas élevé en vain. Saiuez de ma part Huet  
le nain, Petit Hugues et Aubelot, Petit Martin, ie fils d'Heugot, ainsi  
qu’Acarin, et Chrétien, Thomassin, le fiís de Païen, et tous mes autres  
compagnons.» L’empereur partit d’un grand éclat de rire et s’amusa  
beaucoup en entendant ces noms1 [600]. II fit monter le jeune homme  
à cheval et se mít en chemin.

II s’en alia à travers la forêt, et le vacher, voyant i’empereur emmener  
le garçon, resta en pleurs. Et c’est ie coeur gros qu’il revint à sa femme,

ne cessant de verser de chaudes larmes [610], qui lui arrachaient plaintes  
et lamentations. II raconta à sa femme comment l’empereur emme-  
nait le jeune homme. En apprenant cette nouvelle, elle fut au bord de  
I’égarement. Elle le pleura tendrement, regretta sa beauté, l’aide qu’il  
apportait, ses qualités et sa générosité, sa grande intelligence et son  
comportement mesuré[[43]](#footnote-43). Elle maudit longuement le hasard [620] qui  
avait permis à l’empereur de l’emmener ainsi. Elle se serait tuée, aurait  
cessé de se nourrir, si son mari ne l’avait pas consolée en lui disant que  
l’empereur, très bientôt, devait la récompenser : ils ne seraient plus  
jamais pauvres[[44]](#footnote-44).

C’est ainsi qu’elle reprit confiance. L’empereur avait tant cheminé [630]  
à l’aventure à travers la forêt, l’enfant monté derrière lui, qu’il retrouva  
ses hommes, qui portaient quatre sangliers qu’ils avaient attrapés. Ils  
avaient déjà pris le chemin du retour quand ils virent venir à vive allun.  
l’empereur et l’enfant qu’il menait derrière lui. Plusieurs d’entre eux  
s’émerveillèrent de la grande beauté de celui-cí [640] et demandèrent à  
l’empereur où il avait fait une telle prise. « Seigneurs, dit-il, Dieu, qui  
ne m’oublie pas, m’a fait la grâce de me le donner ». Tous se mirent  
alors en route[[45]](#footnote-45).

Ils revinrent directement à Rome. L’empereur avait une fille qui  
s’appeíait Mélior. 11 n’exista jamais aucune mortelle [650] plus belle ou  
plus sage qu’elle, et elle avait le même âge que celui que Guilíaume  
pouvait avoir. Elle était très courtoíse et vertueuse, pleine de noblesse  
et honorable. Imaginez donc que l’empereur lui confia le garçon. Elle

l’en remercia plus cle cenc fois et le pria cìe lui dire, s’il iui plaisait [660],  
ou il avait trouvé ce jeune homme si noble et si beau, et s’il était fiis cie  
roi, cle duc ou de oomte. Et l’empereur lui raconta comment Dieu ie lui  
avait envoyé, alors tjue tous ses hommes l’avait abancionné et laissé seui,  
comment il s’était trouvé face à lui en poursuivant un loup qui chassait  
un cerf : dans ia forêt il gardait [670] 1 etabie cl’un brave homme er  
celui-ci l’avait informé de tout ce qui concernait l’enfant, lui avait dit  
comment il ì’avait trouvé, aussi bien vêru de riches tissus d’or comme  
s’il étair le fiis d’Alphinor, ìe seigneur et roi cle la Hongrie, cette terre  
combiée de richesses : à cette époque, le garçon n’avait pas plus cìe quatre  
ans [680], et clepuis il l’avait élevé pendant sept ans entiers. L’empereur  
lui décrivit ie chagrin violent du paysan cjuancl lui-même emmena  
l’enfant. II lui dit tout et iui raconta comment ii avait entendu le garçon  
s’exprimer et comment celui-ci avaìt demandé à son père c!e saiuer sa  
mère, qui l’avait éievé, ainsi que tous ses compagnons, et comment ii  
les nomma tous jMr ieur nom. « Fiile, cìit i’empereur, ce jeune homme  
s’appelle Guiiiaume [690]. Je pense, au nom cìe notre seigneur saint  
Pierre, qu’ii est de haut parage, car il est très beau et très bien fait cle  
corps ec de visage, et ii a belle ailure. L’avenir nous apprendra bien son  
origine. Ma ciouce fìiie, garclez auprès de vous ce garçon que je vous  
amène. - Grancl merci à vous [700], cher père, dir Mélior, je le retiens  
aujirès de moi très volontiers. » Eile prít aiors ie garçon et l’emmena  
eiie-même cians une chambre qui iui apparcenait. ELie lui iit apporter  
des habits et le fit habiller et préparer[[46]](#footnote-46) [[47]](#footnote-47).

Après avoir revêtu ses habits et avoir éré chaussé à sa convenance, ie  
jeune homme était si beau, si élégant, si rayonnant [710] qu’on n’aurait  
pu trouver sous la clarté ciu soieil personne qui égalât son ailure et sa  
beauté. Et la nobie Mélior iui fit apporter son repas par un de ses ser-  
viteurs : aftamé, il mangea. Le voiià donc revenu à ce qui lui était clû :  
s’il est fiis de roí, ce n’est pas un déshonneur pour iui, à mon avis [720],

de servir à la cour d’un empereur une demoiselle de la valeur de ia belle  
Mélior! C’est ainsi que Guillaume resta avec la demoiselle, comme vous  
pouvez i’entendre raconter. II mit toute sa peine à la servir, elle tout  
aussi bien que les autres. II apprit comment faire, lui qui n’avait pas  
été élevé à la cour ou dans une nobie maison [730] : Nature cependant  
le révéla et plus que tout autre il mobilisa son coeur et son intelligence  
pour accomplir tout le service qui incombe à un jeune homme dans  
une cour si riche et si puissante.

Le garçon y mit tant de coeur, il comprit et apprit tant, qu’avant la fin de  
l’année il était devenu si expert et si accompií [740] que personne, même le  
plus vigilant et le plus compétent, n’aurait pu lui reprocher quelque erreur  
ou quelque faute. Vous avez déjà entendu rapporter comment un oiseau de  
bonne race se forme, seul, par lui-même, sans apprendre de quiconque[[48]](#footnote-48).  
Guillaume s’instruisit de même, comme vous pouvez l’entendre [750].

C’est ainsi que Guillaume se trouvait à la cour, gagnant le respect  
de chacun[[49]](#footnote-49), ne faisant rien qui puisse déplaire. II était plein de noblesse  
et de qualités, serviabie, courtois, valeureux; il se faisait aimer de tous  
et donnait généreusement tout ce qu’il pouvait posséder. Et sachez bien  
qu’il n’était pas besoin de ie reprendre pour des paroíes disgracieuses ou  
inconvenantes [760] : au contraire il parlait agréablement et posément.  
Et plus que quiconque en Lombardie il était compétent en jeux d’échecs  
et de trictrac, en oiseaux, dans le domaine de la chasse et pour tout ce  
quí concernait les bois, et dans I’ensemble du territoire de Rome il n’y  
avait pas un jeune homme, fils de noble ou de puissant prince de sang,  
qui soit, à cheval, l’écu au cou et la lance au poing, d’une aussi fière  
apparence, si noble et si adroit [770]. Je ne sais qu’ajouter : devant lui,  
tous, Lombards et Romains, paraissaient n’être que des rustauds et lui  
semblait être leur roi[[50]](#footnote-50)! Dans tout ie royaume et l’empire, il n’y avait  
personne, noble ou non, quel que soit son seigneur, [qui pût iui être  
comparé][[51]](#footnote-51), quant au bien que les gens en disaient, je me vante bien de

pouvoir le tlire. Tous, dans le peuple, racontaient à son sujet des récits  
febuleux [780], et l’empereur de même rhonorait, l'estimait et l’aimait,  
comme s’il était le fìls de sa femme. Quand il allait se promener, il  
emmenait toujours Guillaume avec lui; quand il y avait une affaire  
importante ou urgente, que ce soit loin ou près, le garçon venaít tou-  
jours. Et tous ceux du royaume, aussi bien les grancls seigneurs que les  
barons [790], l’aimaient et l’honoraient parce qu’ils aimaient l’empereur  
et plus encore parce qu’il avait des qualités que chacun appréciait et  
louait. Et que pourrais-je dire des demoiselles ? Certes, plût à Dieu de  
m’accorder la joie, je ne pense pas qu’il en ait existé une, de si haut  
rang fût-elle [800], si belle, courtoise, appréciée, noble, sage, fière et  
élégante qu’elle fût, qui, en le voyant ou en entenclant faire son éloge,  
aurait refusé d’être son amie!

II avait fort bonne réputation cìans le pays et sa renommée s’étendit  
partout. C’est ainsi que Guillaume resta trois ans entiers parmi les  
Romains, à la cour, comme vous m’avez entenclu le raconter. Le jeune  
homme grandit beaucoup, prit cle la carrure [810], clevint aimable et  
fort, bien hiit et séduisant. II était très apprécié dans la chambre cles  
demoiselles : elles I’honoraient plus cjue tout autre pour sa noblesse et  
sa valeur.

En entenclant chanter les louanges clu garçon et vanter ses cjualités,  
la noble Mélior, voyant cju’il n’existait au monde [820] aucun jeune  
homme, íils de roi ou d’empereur, qui fût aussi beau et aussi renommé,  
lui consacra sans tarder toutes ses pensées et son affection. La voilà si  
absorbée et si triste qu’elle ne pensait plus à rien cl’autre. Elle ne cessaic  
d’accuser son coeur, de le blâmer, de lui faire la Ieçt>n : « Coeur, qti’as-tu ?  
Qu’as-tu vu, qu’as-tu regardé [830] ? Que t’ont montré, que t’ont fait  
mes yeux, à toi qui m’a poussée dans cette situation, où j’ignore ce cjue  
je puis gagner et cjuelle est cette erreur cjui me conduit à souffrir et me  
plaindre plus cju’à mon habitucle. Dieu, quel est ce mal si douloureux  
qui me pousse à m’étirer, à soupirer, bâiller, avoir froid puis chaud, à  
changer de couleur, transpirer [840] et trembler comme si j etais prise par  
la fièvre ? Voilà cjue ma condition est bien changée! Et c’est en entendant  
nommer celui qui ne peut être comparé à nul autre que je suis le pius  
touchée par ce mal! En vérité, à mon avis, nulle part au monde aucun  
jeune homme n’est aussi bien cle sa personne. Selon moi, il n’est pas  
d’ange au paradis [850] aussi beau que lui. Et je constate avec stupeur

que je porte sa silhouette si parfaitement inscrite dans mon cceur que je  
n’ai ni la force ni le pouvoir de l’en arracher. Et surtout, je n’ai pas envie,  
même si j’en ai le pouvoir, de l’en arracher et de i'en chasser, queiques  
soient les peines et ies souffrances qu’il me cause [860] : au contraire,  
cela me plaît d’être ainsi. J’ai donc tort à mon avis quand j’en fais porter  
le blâme à mon cceur. A qui donc le faire porter ? A mes yeux, qui l’ont  
mis sur cette voie et l’ont mené jusque-là ? Ils sont les responsables de  
cette plainte et de cette erreur où je me trouve. Mais j’ai tort de me  
plaindre d’eux. Pourquoi ? Parce qu’ils n’y sont pour rien. Qui donc alors  
est en cause ? Le coeur, à qui ils appartiennent [870]. Sont-ils vraiment  
à lui ? Oui, en vérité, et ils font tout ce qu’il veut. Ils sont ses serviteurs  
et ses messagers, et ils sont bien sages et bien éduqués, de telle sorte  
qu’ils ne feront jamais rien sans que le coeur ne les y engage avant. On  
doit donc bien les laisser en paix et chercher plutôt à réparer les méfaits  
commis par mon coeur dont l’orgueil et la fierté me blessent, [880] et  
qui se dresse contre moi. Dieu, comme me voilà folle et stupide, qui ne  
daigne pas demander réparation, et qui ne cherche même pas à le faire!  
Ne suis-je pas maîtresse de mon coeur ? N’ai-je pas autorité sur lui ?  
N’ai-je pas sur iui assez de pouvoir pour exiger un dédommagement  
s’il me fait mal ou s’il me nuit ? Non. Pourquoi ? Parce que je me suis  
beaucoup trop soumise et livrée à lui [890]. J’ignore pourquoi j’en suìs  
arrivée à ne rien pouvoir lui refuser. Désormais je suis sienne, il est mon  
seigneur. II me faut faire ce qu’il veut, et je sais bíen en vérité que si le^  
gens du pays l'apprennent, j’en serai fort blâmée.

Me voilà bien bas et abattue. Fortune m’a renversée, elle m’a jetée à  
terre [900] de toute ma hauteur[[52]](#footnote-52), moi qui ai fait de mon serviteur[[53]](#footnote-53) mon  
maître, et qui suis devenue sa servante! Me voici tombée au bas de la  
roue de Fortune, sans pouvoir, je le crains, me relever à moins que celui

à qui mon «£ur entier se clonne ait pitié de moi» . C est ainsi qu’eiLe  
se désolaít, avant d’ajouter: « Grancie est ma faute [910], à moi qui fais  
porcer le blâme au hasarti, alors que je me suis fait prendre et que je  
me suis iigotée moi-même, et que j aì jeté sur moì le filet que j’avais  
lancé pour prendre autrui. Maintenant je suis prise : et bien, soit, que  
je reste prise, et même au fond de mon propre piège2! Dieu,

comme

je suis faible et aveuglée, qui me plains de ce qui mest doux, souffre  
de ce qui devrait m’apporter ia santé et suis désespérée par ma joie! II  
me faut ailer sans tarcier ià où mon coeur m’attire et me porte [920]:  
c’est'à-dire vers le pius bei homme et le meilleurqui soit ou qui puisse  
être au moncle. Mon coeur a clonc raison quand íi me pousse vers íui.  
Aussi je lui pardonne tout le mai, les inconvénients, les souffrances que  
je viens cìe iui reprocher. Qu’iì ciise ce qu'il veut et qu’il l’ordonne, car  
je suis prête mainrenant [930] à combler cous ses veeux. Mais j’ignore  
comment le jeune homme pourrait le savoir. Qui le lui clira? Ce n’est  
pas moi qui l’informerai, ec si, par hasard, on m entendait lul en parier,  
après avoir abciiqué toute mesure, coute retenue, toute raíson, j ìgnore  
bien ce que je devrais lui clire. Si je dis que je suis malade [94(3] et  
cjue j’expiicjue comment le mal, qui m est familier, me tient et me fait  
souíîrir, à mon avis, ceia ne donnera rien de bon. Que pourrait-il me  
réponclre d’autre cjue : « Demoiselle, j en suis chagrin! » C est aìnsí que  
mon navire va sans gouvernaiì, voguant par la haute mer, sans mât,  
sans voile. Que Dieu fasse qu’il arríve à bon port! »

Ainsi cjue vous pouvez l’encendre [950], la demoiselle ne cessait cie  
se lamenter. Ce qu’elle venait de dire, elle le niait aussitôt aprèset disait [[54]](#footnote-54)

que jamais elle ne l’avait pensé. Son coeur était si obsédé qu’elle disait  
n’avoir ni vu ni considéré ce qu’elle venait tout juste de faire. Ce qui lui  
convenait à un moment, elle le rejetait aussitôt après et elle s’accusait  
de la faute même qu’elle voulait couvrir. Et ce qui lui tenait le plus à  
coeur [960], elle le repoussait le plus loin, se le reprochait, et ne cessait  
de se dénigrer. Elle ne savait pas ce qui la tourmentait et elle s’était  
dispersée en tous sens, au point de ne plus savoir vers où se diriger. Mais  
finalement, elle disait que, quoi qu’il advînt, elle irait là où son coeur  
se projetait et s’efforçait d’aller, sans jamais vouloir s’en écarter. C’est  
en ces termes que se lamentait Mélior [970].

C’est ainsi qu’elle vécut pendant longtemps; c’est ainsi que son  
corps souífrit mille peines. Elle perdit l’envie de boire et de manger  
et se mit à veiller et jeûner. Ses joues, qui étaient si roses et agréables  
à voir, perdirent leur belle couleur. Elle n’avait qu’une chose en tête :  
rester plongée dans ses pensées. Voilà ce qui lui plaisait et la comblaít,  
Souvent sa cousine [980], une demoiselle qui s’appelait Alexandrine,  
fille d’un comte de Lombardie, lui parlait et l’exhortait : «Ma chère  
et tendre amie, je vous vois si pâle, le teint si terne et sans éclat, que  
j’en suis malade, mon coeur palpite et me manque. Belle, au nom  
de Dieu le Roi du monde [990], qu’avez-vous ? Que se passe-t-il ? Je  
m’imaginais que de toutes les demoiselles de ces lieux, voire même de  
la terre entière, j’étais la plus au courant de vos affaires, même pour  
les cas les plus difficiles qui pouvaient se présenter à vous. Et surtout,  
ajouta la demoiselle, je suis votre cousine, votre amie proche, et je me  
suis occupée de vous depuis toujours [1000]. Je suis tout étonnée que  
vous m’ayez si bien caché ce mal si violent, qui vous anéantit ainsi.  
N’ayez aucune crainte : si c’est une chose qui doit être cachée, personne  
ne l’apprendra de moi. Que Dieu m’accorde son amour, dites-moi donc  
ce que vous avez, à moi qui, vous le savez bien, si je le pouvais [1010],  
parcourrais bien volontiers le monde entier en quête de ce qui pourrait  
vous apporter honneur et profit. »

Quant la belle Mélior entendit le discours et les explications de ia  
demoiselíe qui lui promettait de lui rendre service par tous les moyens  
du monde, elle exhala[[55]](#footnote-55) un long soupir, du fond de son coeur. Elle ia  
regarda fort tendrement, car les paroles qu’elle venait d’entendre lui

étaient très agréables [1020]. EUe lui réponcììt donc : «Ma chère amie,  
beile cousíne, tendre coeur, en vérité, je suis fort tourmeneée par un mal  
très grave. Cependant vous êces si sage, si raisonnable, nobie, vaieureuse  
et si courtoise, et je sais cjue ce tnaì cjui me brise le coeur vous est st  
pénibie, que je vous expliquerai maintenant mes sentiments. Mais je  
pense bien cjue, quand vous serez au courant [UDO], jamais pìus vous  
ne me considérerez comme meilleure qu’une autre, et vous aurez bien  
raison. Ce mat, qui me rend etrangerc à moi-meme, qut peu a peu me  
fait perdre mes forces, je n’en sais rien ciire, si ce n est qu’une pensée  
m’esc venue, qui me tourmente et me poursuit, qui me fait perdre  
complètement l’envíe de dorrnir et de manger [1040], qui me donne  
mauvaise mine et dégrade ma santé. Belle, j’ai envie de vous dire préci-  
sément où je veux aíier: auprès de ce jeune homme, que tout ie monde  
actore, qui est st bon, st nobie, si courtois, si vaieureux, généreux et  
aciroìt. En vérité, que Dieu me vienne en aide, ii me semble sans cesse  
ie voir. Je ne peux me tourner dans une direction [1050] ou renter cìe  
l'éviter sans aussitôt le retrouver sous mes yeux. Et mon corps tient à  
son corps et mon coeur est attaché à son coeur, au point que je ne jteux  
ni m’en clétacher ni m’en séparer. Et pourtant j’ai essayé maintes fois:  
mais mon corjss et mon cceur, cjut ne datgnent nen fatre pour moi,  
m’ont abattue, et iis me sont si hostiles [1060] qu’ils rejettent tout ce  
qui me plaît et me reprochent ouvertement ce que je veux cacher. ìis  
oe cessent de prodamer ce que je veux dissimuler; iis me blessenc là où  
j’at mal. Ils veulenc l’impossible et rejettent l’inévicable. Ils recherchent  
ce qui me nuit. C’est ià le mal qui me détruit, qui ainsi me rourmence  
et me domine : il me fait jsercìre mes forces et mes couleurs [1070]. Je  
me demande bien quel est ce mal. Belie, au nom de Dieu íe Roi des  
cieux, maintenanc cu sais ce que j’éprouve. Consetlle-moi cìonc au sujet  
cie cette folte, cìe cette chose extraorclinaire, dts-mot, en te foncianr sur  
ce que tu m’as entendu raconter, ce que tu sais devoir être fait.»

Alexanclrine était soucieuse et triste. Elte voyait bien ce qui s’annonçaic  
derrière ce que décrivait Mélior. Eile se tut un momenc et répondit  
[1080] en femme sensée : « Mélior, noble et belle dame, au nom deDieu  
et de ía Croix, ne soyez clonc pas si effrayée et angoissée. Je connais et  
possède une herbe : si vous la voyiez et l’essayiez rien qu’une fois fois, la  
douceur du goût cle cette racine vous guérirait ensuite complètement et  
vous seriez iibérée cîe ce mal [1090] j^our te restant de votre vie.» Eiie

ne voulut pas lui dire autre chose, car elle n’osait lui reprocher ni ses  
sentíments ni ses désirs. Au contraire, en femme sage et raisonnable,  
elle avait i’intention de connaître si possible les sentiments du jeune  
homme. Mélior [1100], suppliante, lui demanda de se hâter avant tout  
de lui procurer l’herbe qui guérit ce mal : sinon, qu’elle le sache bien,  
elle ne tarderait pas à mourir. Alexandrine, avec bonté, la rassura sur  
tout et leur discussion en resta là[[56]](#footnote-56).

Elles n’en dirent pas plus cette fois-là. Alexandrine était très inquiète  
[1110], car elle ne savait comment faire pour parvenir à ce que le jeune  
homme puisse être informé des sentiments, des pensées et des volontés  
de la fille de l’empereur, qui, à cause de lui, se trouvait dans une telle  
confusion. En véríté je pense bien qu’ií apprendra tout cela quand ce  
sera le moment. Ecoutez maintenant! II arriva qu’une nuit Guillaume  
était couché dans son lit et dormait [1120] seul, sans compagnon[[57]](#footnote-57). II vit  
en rêve une apparition se montrer à lui : jamais nul homme n’en vit de  
mieux faite, de si belle, avec un teint si éclatant, que ce soit sous formt,-  
de statue ou de peinture. Elle avait l’apparence d’une demoiselle, avec  
cependant un front attristé par de beaux yeux tristes [1130] et le visage  
mouillé de larmes. Et il avait l’impression qu’elle lui disait: « Ami, ami,  
regarde-moi. Me voici venue devant toi. Ouvre tes bras, accueille mon  
corps. Je suis la belle Mélior qui implore ta pitié et te prie de la fai r  
ton amie. Je mets mon corps et ma dignité à ta libre disposition [1140].  
Accepte mon amour sans restriction : sinon je mourrai sous peu car je  
ne pourrai pas vivre si je n'ai pas ton amour et toi le mien. » Ensuite il  
lui sembla qu’elle embrassait sa bouche, son nez, ses yeux et son visage,

et lui de ia même manière embrassait en retour son visage [1150], son  
cou si blanc et sa poitrine, comme s’il i’avait tenue entre ses bras, nudité  
contre nudité, sans ambiguïté. Tout en imaginant embrasser Mélior, dont  
l’honneur restait sauf, ii ne cessait cl etreindre i’oreilier. II ne cessait de  
la1 prencìre entre ses bras, de la serrer contre son cctur, de l’étreindre  
par le cou et de ì’embrasser : ii. ne voyait rien cjui puisse lui plaire pius.  
Mais il se démena et s’évertua tant, remuant, faisant de grands gestes,  
embrassant à pieine bouche [1160], cju il se réveilla et reprit ses esprits.  
Loagtemps après ii avait encore l’impression cjue i’oreilierqu'iì traitait  
ainsi était la belle demoiselle en personne. II ia prit dans ses bras, par le  
cou, 1 etreignit, et l’embrassa, souvent et j'e crois, pius de quarante foís.

En s’apercevant que ce n etaic pas eile, il perdit sa gaieté. Ce qui  
iui avait ajqoorté de ia joie se recourna contre lui [1170] : et voilà qu’il  
n’en éprouva que chagrin et cìouieur. li chercha à cârons autour de !uí,  
au chevet du lit, à ses pieds, à côté, pour voir si la beile ne s’y était pas  
cachée pour lui faire une farce, car ii ne pouvait pas croire qu die ne s’y  
trouvât pas encore. Voyant qu’il se donnait de la peine pour rien et que  
cout n’était que songe, mensonge [1180], iìlusions, néant et vanité, il  
s’accoucta au chevet, se demandanc, étonne', cte quoi ii s’agissait. Le jeune  
homme resta un long moment, muet, avant de dire : «Giorieux père  
jésus Christ, maîrre et seigneur ctu moncte entier, oìt suis-je 7 Qu’est tout  
cela? Qui m’a parlé? Netait-ce clonc pas ta fiile [1190] de l’empereur  
Nathanaèt2 ? Ouí, que cela soit à mon honneur, c etait certainement elle!  
Ne m’a-t-elie pas dit en vérité de ía prenctre dans mes bras ? Ouí, que

t Pour tous les pronoms personnels des verbes qui suivent, le texce médiéval utilise !a  
forme élidée /\ cjni, indirtércnciée au masculin et au iéminm, peut renvoyer aussi bien à  
la demoiselle qu'à i'oreiller, ce qui encretient ia contusion du songeérotique. i.a traduction  
nc remì malheureusement pas compce de cctte ambiguïcé crès sipnihcative.

2 C'est la première t'ois que l'empereur est nomroc. L'auteur pratiqne ici (e recardement  
du nom, Iréquent dans ies romans. C.ependanc en é’énéral cest !e noiïs du hérostjui est  
diílèré (comme en rérooiíçnenr les exemples de Percevai dans le G/ttte Jn Gnutl o» cìe  
GtungUun dans Le Bel Imnimti de Renaut de Beaujeti) : ce décalage est révélateur de !a  
tendance de l'auteur à jouer avec les topoi, sur ie mode du décalaj;e, non sans hnmcmr. Le  
nom de ! emj)ercur, qui esc ceítu d un disopìe du Chnsc, est mhabitueí dans iu tradition  
romanesquc : introdnit dans une tírade voluptuetise, il a des résommces chiètienms qui  
snrprcnncnc ct sipnaient ce que le passap’e peuc avou dc parodicjue. Le monoiotqie di-  
GniUaume íait écho à celui de iMélior, comme, dans Etteas, se répondent les intetropatíons  
; d'Enée et Lavine. Cependant Mélior tient à ìa fois de Didon, l'amantepassionnéeqni n'est  
pas aimée en retour, et de Lavine, la princesse promise au mariape : î'ameur, en fondant  
les detix modèles amonreux, met en scène la conciliation de ta passionet dti mariage,d»ns

Dieu me pardonne! Et elle dit aussi qu’à moins de devenir mon amie,  
elle ne guérirait pas. C’était elle, ce n’est pas un mensonge. Non [1200],  
ce n’était pas elle. Pourquoi ? C’était un songe[[58]](#footnote-58), et ce que je m’imagine  
avoir vu m’est arrivé pendant mon sommeil. C’était un songe, je le sais  
bien maintenant. Pour rien au monde elle ne serait venue vers moi. EUe  
ne serait pas venue ? Non, en vérité. Pourquoi l’aurait-elle fait ? Dieu,  
comme je suis fou! Quelle rage insensée emplit mon coeur, quí osa  
imaginer une telle aberration, un tel outrage et osa penser à une si noble  
íille d’empereur, à ma demoiselle en personne [1210]! Ce n’est ni une  
paysanne ni une fille de rien! Ce que personne dans cet empire, quoi  
qu’il sût dire, quels que fussent son pouvoir, sa richesse en terres et en  
biens, ne pourrait jamais obtenir, quelle que soit l’énergie qu’il y mît  
et quoi qu’il fît, il faut bien que j’y renonce [1220] et que j'abandonne  
cette grande folie, qui peut plus me nuire que m’être profitable. Et ce  
d’autant plus que j’ignore le fils de qui je suis, de quelle terre je suis  
originaire et où je suis né. Je dois encore plus être sur mes gardes que  
ceux qui sont ici dans leur propre pays, où ils ont de bons amis.

S’il arrivait quelque chose qui fasse que cette nouvelle soit connue  
[1230] et que je sois mis en cause à la cour, je ne trouverais ni amis ni  
parents qui par amour pour moi parleraient à l’empereur au risque de  
lui déplaire. Je dois donc plus que quiconque me tenir sur mes gardes,  
redevenir maître de mon coeur, le corriger, le détourner, le dérouter, afin de  
ne rien entreprendre dont il puisse se plaindre ou me tenir grief. » [1240]

C’est ainsi que Guillaume se raisonnait : il pensait bien avoir pris  
une nouvelle direction et avoir détourné son cceur et éteint le feu qui  
brûlait. Mais quoi qu’il fît, il ne pouvait faire sortir son coeur de la voie  
où il s’était engagé, que ce fût sagesse ou folie, mal ou bien, quoi qu’il  
advînt; il ne pouvait l’empêcher de prendre ce chemin [1250], car il  
refusait de le laisser pour un autre : peu importait de qui la vie et la  
mort étaient en jeu, peu importait ce qu’on pouvait en dire ou non. Au  
contraire, il avait trouvé une comparaison : «Je ressemble au sanglier.  
Quant il voit l’épieu l’approcher, il fonce droit sur lui. II se jette dessus  
et s’y embroche, sans craindre la mort, de telle sorte qu’il a les entrailles [[59]](#footnote-59) [[60]](#footnote-60)

GUlUAUMi; DE PALERNE

139

percées [1260], le coeur cjui sort du ventre, et qu’il tombe, mort. II en va  
cle même pour moi : je suis embroché sur I epieu, et je sais cjue je suis  
en train cle me cuer. Et ce cjui me íait vraiment mal, c’est cjue celle qui  
m’a mis cet épieu dans ie coeur ne le saura pas sí je meurs’. Ha, Dieu,  
comment le saurait-elie ? Qui oserait le lui dire ? » [1270]

Le jeune homme se lamentait, comme vous avez pu ì’entendre. II ne  
savait vraiment cjue faire, car ii ne pouvait s’ôter du cceur la demoiselle  
au corps si beau. II se leva brusquement, et, vêtu et chaussé, sortit de  
la salle. 11 se couvrir la tête de son manteau, et la tête baissée, encra  
dans un verger merveilleusement beau [1280], sous la chambre de la  
demoiselie. II s’assic sous un pommier. II tourna son visage vers la  
chambre, cie teiie sorte qu'il pouvait voir sans obstacle ceux qui venaient  
s’asseoir aux fenètres, candis cjue ceux-ci ne íe verraient jamais, aussi  
attentifs fussent-ils. II courna la tête et les yeux dans cette direction,  
regarda [1290], se remémora à nouveau son aventure et son malheur,  
er soiiloquant, prononça son réquisitoire, sa cìéfense ec son jugement. II  
ne savait que faire, cjue dire, souvent en iarmes, soupirant, trembiant,  
rranspirant, !e teint tantôt pâle, tantôt enHammé. Son corps éprouvait  
bien de la peine et cle la souffrance. Ii passa ainsi cette journée [1300],  
sans boire ni manger. La nuit il alla dans une demeure, près clu paiais  
de l’empereur, chez une clame sans mari. C etait une femme très sageec  
honnête. Le jeune homme s’était rencìu chez elle car c’était un habitué  
cie la maison, et il expiicjua cju’ii souftrait beaucoup. Elle le fit coucher  
dans un lic, mais auparavant la bonne dame ne réussit pas à le prier  
avec assez d’insistance [1310] pour cju’il accepte de boire ou cle manger.  
Au contraire, ii dit : « Dame, au nom de Dieu, laissez-moi en paix. je  
ne pourrais manger aujourd’hui pour rien au moncie, faites-moi grâce ».  
rdle le laissa ainsi jusqu’au jjoint du jour le lendemain. Iì se ieva et se  
prépara, comme s’il voulait se mettre en route. Mais sa bonne hôtesse,  
très affligée par sa peine, le pria tanc [1320] cìe rester un peu que malgré  
lui ii iuí fallut manger et boire. Et cjuand il fur sur ie poínt de quitter  
les iieux er qu’il se fut mis hors de vue des gens, il enrra clans le verger 1

et s’assit sous le pommier. II tourna son vísage, son coeur et toutes ses  
pensées vers la chambre, jusqu’à ce qu’à la nuit on n’y vît goutte [1330],  
et de même le lendemain et toute la semaine. La nuit il rentrait dans  
sa demeure. La bonne dame le faisait boire et manger du mieux qu’elle  
pouvait, soit le matin, soit le soir.

Son état se dégradait beaucoup, il s’affaiblissait, son teint, auparavant  
beau et coloré, était devenu terne et brouillé. Mélior s’étonnait fort  
[1340] de ne pas l’avoir vu depuis longtemps. Elle le dit à Alexandrine,  
qui connaissait sa situation : « Belle, dit-elle, d’où vient que nous ne  
voyons plus Guillaume ? II me sembie qu’il y a fort longtemps que je  
ne l’ai vu venir en ces lieux, et qu’il y a au moins un an qu’il n’est pas  
venu ici auprès de nous ! Malheureuse, comme je suis insensée [1350],  
qui me suis mise dans une situation aussi incertaine! Ma chère, m’as-tu  
procuré l’herbe dont tu m’as parlé l’autre jour ? - Chère, lui répondit  
Alexandrine, ne soyez pas inquiète, car, au nom du Créateur, je me suis  
donné beaucoup de peine à ce sujet : je ne l’ai pas encore trouvée, mais  
nous l’aurons à temps, je crois. Je m’étonne beaucoup de ce dont vous  
me parliez à l’instant [1360], à savoir qu’il y a en vérité au moins huit  
jours que Guillaume ne s’est pas trouvé ici parmi nous. Chère, puisse  
Dieu nous I’envoyer à temps pour votre guérison! Si seulement nous  
pouvions aller, si cela vous plaisait, dans ce verger pour vous distraire !  
Cela peut vous soulager et non vous nuire, car il est très beau et agréabie.  
Vous écouterez les chants des oiseaux [1370], vous verrez les herbes et  
les fleurs qui ont tant de couleurs éclatantes! » Mélior s’y accorda.

Elles se levèrent, se mirent en route, descendirent un escalier, entrèrent  
dans le verger par la porte de la chambre qui se trouvait au rez-de-chaus-  
sée. Elles n etaient que toutes deux, sans compagnie. A travers le verger,  
elles se tinrent à l’ombre, regardant les fleurs et les herbes [1380]. Elles  
écoutèrent le chant du rossignol, de la tourterelle et de la grive : cela leur  
était agréable et leur plaisait beaucoup[[61]](#footnote-61). Elles s’assirent sous un arbre  
greífé, qui était très beau et fourni en branches, et là, sur l’herbe épaisse  
et verte, eíles se reposèrent. Elles échangèrent bien des paroles, joyeuses  
ou tristes : mais je suis incapable de toutes vous les répéter [1390]. Elles  
parlèrent de ce qui leur tenait à coeur, jusqu’au moment où, par hasard,  
Alexandrine la Lombarde regarda en contrebas du verger : elle y vit le

Ul

jeune homme, sous le pommíer qui était feuillu et fleuri, beau et touffu.  
Elie le reconnut aux vêtements qu’il portait, à ses cheveux bionds et  
brillants et à sa siihouette [1400], noble et bien prise. II s’était endormi,  
ià, tout seul. La belle était fort sage et raisonnable. Elie le montra tlu  
doigt à Mélior : « Dame, dit-elle, écoutez-moi. Je vois ià, ailongé sous  
un pommier, je ne sais quel jeune homme ou chevaiier: à mon avis, il  
dort. » Mélior le vit et se mic à trembler d appréhension [1410], car elle  
avait bien reconnu le jeune homme. ELle se mit à transpirer cìe tout son  
eorps, eile changea de couleur. EUe le vit, inquiète et éprise : inquiète,  
car elle ne savaic pas comment il se comporterait, et entìammée par son  
clésir, qu’elte imaginait ne jamais réaliser.

Aiexanclrine, cjui comprit bien ses senciments [1420] à la façon dont  
son teinc changea de couleur, se comporta crès sagement: elle ne votilut  
pius rien lui cacher ni faire sembiant. Elle lui dit explicitement que  
c’étaít Guiliaume cjui était couché là, son serviteur, si noble, valeureux,  
sage et vaillanc. « II n’esc pas en forme, à mon avis. II est venu ici pour  
se changer les idées et ii s’est rapidement endormi d’ennui. Dame, de  
grâce, allons donc vers lui1 [1430] afin de savoir ce qu il fait et s’il est  
triste ou heureux. » Et Mélior lui dic avec bienveillance de faire à $on  
gré. Elles s’en alièrent alors routes cleux ec vinrent au jeune homme.

Elles s’assirent devant iui, et quand la belle Mélior vit le jeune homme  
et son physique, à la conscitution parlaite, son nez, sa bouche, son menton  
[1440], sa silhouetce, droite et éiégante, comme tous ses membres, elle  
s'enflamma ec s’éprit de lui. Si eile n avait pas craint d en être biamée et  
si elie en avait eu le loisir, elle l’aurait embrassé plus de cent fois à mon  
avis, mais étanc donné ces conditions, elle se contint. Luì dormait. Ii iui  
semblait [1450] que Mélior et Alexanclrine sortaient cie la chambre. Elles  
venaient directement vers tui et lui apportaient une rose. Aussitôt qu’il  
recevaìt cette fleur, ii ne sentaít pïus ni peine, ni douieur, ni souffrance,  
ni affliction, ni mai. Dans son sommeil le jeune homme éprouva une telle  
joie qu’il se réveilia. Ii fuc très étonné [1460] en voyant ies jeunes fìlles.

« Soyez toutes deux les bienvenues, mes ciemoíseiies, clit-il. - Que Dieu  
vous bénisse, cher ami, lui repondtt Metior. » Guiiiaume entencht bien [[62]](#footnote-62) [[63]](#footnote-63)

queMélior l’avaitappeié «ami». II restaunlong momentdansletatd’un  
homme incapable de parler ou d’entendre sous 1’efFet d’un malheur [1470].  
Ii demeura longtemps dans cet état, frappé au cceur par le nom d’ami  
qu’il avait entendu la demoiselle prononcer. Ne cessant de trembier, de  
soupirer, continuellement saisi de rougeurs et de suées, ie teint changeant  
de couleurs, il ne prononça pas un mot, ne dit rien. Alexandrine, qui s etait  
assise près de lui, luí adressa la parole. A son air elle avait bien pris garde  
[1480] que le jeune homme allait mai. Eile lui dit tout doucement: « Mon  
Dieu, seigneur, que faites-vous ? - Belle, je suis en train de mourir, c’est  
sûr. — Vous mourez ? — Oui, je meurs enfin. Belle, que Dieu m’accorde une  
bonne fin, je ne pense pas survivre un mois. - Êtes-vous donc si mai en  
point, très cher ami ? dit la jeune fiile. - En vérité, ma douce demoiselie  
[1490], oui, beaucoup plus que je ne le dis. - Comment ? En est-il ainsi ?

* Oui. - Dans quelles conditions ceia vous est-ii donc arrivé ? - C’était par  
  une nuit, qu’à mon avis j’ai vu tomber pour mon malheur. — Comment  
  cela vous prit-il ? - Beiie, en dormant. - Et où cela vous touche-t-il ? - Par  
  la foi que je vous dois, chère, à travers tout mon corps. - Tout le corps ?
* Oui. - Comment ? — Un phénomène étrange s’empare de moi [1500],  
  qui me maintient dans un état très pénible. Tantôt j’ai chaud, tantôt j’ai  
  froid, tantôt je suis en nage, tantôt je tremble. Mon coeur m’abandonne  
  et me quitte. Je ne sais où ii va et vient, je ne sais qui le retient. Souvent  
  cela me donne des coups, souvent cela me pique, souvent cela m’oppresse  
  le coeur. Souvent je bâille et m’étire, et je dors peu et veille beaucoup  
  [1510]. Penser me tue complètement et m’enivre. Penser ? Non, ceia ne  
  me tue pas, mais au contraire me faít vivre. Si j’étais incapable de penser,  
  il y a longtemps que je serais mort et trépassé, car je ne peux ni boire  
  ni manger. Belie, je suis venu ici pour me changer les idées. Je n’ai pas  
  dormi comme je dormais à l’instant depuis plus de quinze jours. - En  
  vérité, dit la demoiseile, j’aimerais vraiment bien savoir [1520] à quelie  
  occasion ce mal qui vous a ainsi brisé[[64]](#footnote-64) [[65]](#footnote-65) s’est emparé de vous et commeni il  
  s’appelle2. - Belle, n’en soyez pas ennuyée, mais je ne le dirai à personne,  
  homme ou femme, tant que je serai vivant. »

Elle comprit qu’il se cachait d’elle et elle renonça à tirer l’affaire au  
clair. Au contraire elle lui dit à mots couverts : « Guillaume, c’est un

mal causé par le hasard [1330]. - Le hasard ? Belle, oui, en effet. C’est ie  
hasarci qui fait vivre i’homme, décide de son destin, le fait mourir; c'est  
par hasard qu’un homme s’en sort là où miile autres trouvent la mort, et  
à l’inverse le hasard fait périr un homme là où il en sauve milie. Belle,  
écoutez donc. C’est sous i’effet du hasarci qu’un navire vogue à vive aliure  
[1540] sur la mer, chassé par la tempête, jusqu a ce que par hasard il en  
réchappe, et que tous ceux qui sont à i’intérieur s’en sortent, excepté  
deux ou trois cjui périssent et que ia mer avaie et engioutit rapidement;  
et tous1 ceux qui sont sauvés, ce n’est pas ieur courage, ieur prouesse,  
leur inteliigence, qui les ont sauvés, pas plus que les autres cie leur côté  
n’ont été naufragés par ìeurs déíauts et ieur caractère [1550]. Les uns  
n’ont pas été tués par leur lâcheté, les autres n ont pas été sauvés pat  
ieur vaiilance : c’est par hasard qu’il en fut ainsi. Beiie, sachez-le bien,  
je suis l’un des trois quí sont morts. Je suis en mer et naufragé. je vais  
Hottant sur les flots; je ne sais ce cjui pourrait sauver ma vie [1560]. Jesuis très loin en mer et loin d’un port. J’ignore comment rendre ma  
vie plus sûre. Mais c’est le hasard qui le veut ainsi, iui dont bien cies  
hommes de vaieur se plaignent et souífrent. »

Méiior entendit fort bien tout ce que Guiìlaume avait dit à Alexandrine.  
Eiie marmonnait : « Dieu, Père tout puissant, c’est le même mal quele sien qui me tient, qui chaque jour se manifeste, et qui, je ie vois,  
s’aggrave. Mais, malheureuse, iui ne prend pas garde [1570] au mai, aux  
tourments, à la peine, à ia souffrance que je supporte pour lui, ni au fait  
que j’en arrive à de telles extrémités à cause de iui. Jamais demoiselie  
cle mon lignage, de mon rang, de ma valeur, n’a piacé son coeur aussi  
bien que je i’ai fait, je puis le dire! La terre entière devrait me mépriser  
pour avoir renoncé à cles ducs, cies comtes, des rois et cies fiis d empereur  
[1580], et à tous ceux qu’ii aurait été honorable pour moi d epouser,  
pour un garçon d’un autre pays, dont personne, pas même lui, ne sait  
d’où ni cle quelie famille il vient. Jamais il n’a connu celle qui l’a porté  
et jamais il ne vit celui qui i’engendra. »

Amour reprit possession cle sa conscience, discuta les paroies qu’elle  
venait de prononcer et ies combattit en clisant: « Je ne suis pas comme cela.  
Ce ne sont pas la puissance seigneuriaìe [1590], la naissance, la noblesse  
qui me font aller; je vais là où ma volonté me pousse, car j’ai le pouvoir

sur tous. Je choisis à mon gré et je préfere les généreux, les nobles de coeur,  
les valeureux, íes sages, ies vaillants, les bien éduqués et les courtois à tous  
ces pnnces, ces rois et ces mauvais comtes avares. Cependant ai-je commìs  
une faute [1600] en te poussant à t’intéresser à ceiui-là ? Y en a-t-ii un ,m  
monde qui soit pius beau que lui, mieux doté de toutes les qualités, plus  
vaiílant, pius courtois? Qu’est-ce qui iui manque et quii devrait avoir .  
beauté, prouesse, savoir ? Même sí tu ne sais ni d’où ii est ni ce qui iu <  
est arrivé, tu peux bien voir à son aiiure qu’ii vient d’une noble familie,  
comme cela transparaît [1610] dans ses actes et à ses ceuvres.

Parie-moi selon ta conscìence et porte à mon égard un jugemen  
juste : si tu venais de trouver un marc d’or pur sans savoir à qui ii étaìt  
ni qui i’avait perdu, i’or en vaudrait-il moins que s’ii avait été pris dai..  
ton trésor [1620] ? L’or n’en perdrait pas sa valeur par rapport à s’il avait  
été pris dans ìe trésor du roi. Nous sommes tous nés d’un même père,  
un seuì et unique créateur nous forma et nous sommes tous faits de la  
même matière et extraits de ia même lignée.»

C’est ainsi que réfléchissait la princesse. La demoìseiie Aiexandri-ì',-  
écoutait tout ce que ie jeune homme iui expliquait. Elie comprenaiu  
fort bien et répondit [1630] avec beaucoup de sagesse : « Seigneur, r  
connais bien vos sentiments. Ils vous tiennent depuis iongtemps et ceia  
vous semble très long. II est inutiie de ies cacher. Vous êtes en traii. dt-  
nager entre deux rives: je vous vois très bien. A quoi bon vous dérob». ■ l-l  
récriminer ? Je perçois bien ou penche ia balance et je pense néanmoins  
pouvoir faire en sorte de la maintenir à I’équiiibre [1640]. »

Guiiiaume entendít que la demoiseiie était parfaitement au coi1 'ar.r  
de sa situation. II était inutiie qu'ii se cache d’elle car elle voyait disrinc-  
tement la feínte. Ii avait trouvé ce qu’il avait perdu et ii avait tant ía- ’.iíle  
sur le feu que la flamme en avait jaiiii. II impiora doucement sa pitié :  
«Belie, dit-ii, j’impiore votre pitté. - Ma pitié, Guillaume, et à qui'l  
sujet ? [1650] — Pour mon corps, beiie, pour ma vie, qui sont en ■ urre  
pouvoir, en votre pouvoir en véríté. Et si, au nom de Notre Seignei ■ r qu<  
jamais ne mentit, vous ne me secourez pas à temps auprès de celh donc  
vous m’avez dit qu’elle tient la balance en sa main, si le fléau ne i\ vitnr  
pas vers moi de telle sorte que mon côté attire i’autre, cette plaie r-’.i  
besoin de médecin [1660]. Mais j’ai une si grande confiance en \ >us \*-'rvotre coeur est si nobie et bíenveiiíant que vous ferez revenir ia 1 ■

à l’horizontaie, comme vous me l’avez fait comprendre. »

, 0C

h, qi.t’ii sigrand périJ, jeíui ^...» (s < >

ai'.’nan J'jiu qu ,1 ne meure pour moi: qu’ii se rassure pour totdcj’ s0ís  
hreA .\ioui..: . Ami. avancez : désotmais je suis à vous [1700]- J  
-: 1 b' vt-os. i-r i» renonce à ma suprématie et à mon orgLieí tlfr>e^iund îa cUt cîît ces paroles, le coeur cie Ooil &

^ea'.’iîu m'.iì, IVrtr- ■!■ !a joie. « Dieu, dit-il, Père cles cíeo^’ jl  
, u.,np :su-,- 11 >ur moi en vérité des mirades!» Les maìns )oì t-\*!1

y vi ^viniisshin. ;i v soumit à elie, il se clonna à elie, eC e jSctic-  
rrn>ur « !.\r,i a Um ] 1710] pour qu’il fìt d’elle tout ce qui lt» F les  
is les bras i’un de l’autre, comme le fonc ct> pvvf1it. L’amour si puissant qu’ils éprouvaícf\*  
ia/jf,u.-i,r (,|(,jm |(( de [’assurance et les enhardissait, et toclS ^e^eiim^jistrtiif u-ux nez, ia bouche et le visage. La cleF^c> §ílriS  
A:',1,iiri1lf 1,11 1'lCl' ‘ 1'■ ’ís pourraìent maintenant se débrouì^e s \e

^ 'oT11 S,M alk íl72°3’ c'««llant des fleurs à trílV rjc 115

'..r... ,i -U'c \e fcFì.niur, ient í’histoire cle leur amour ec cor<ỳS°ïX

ixiroie et ma personne et

Voilà ce tju'’entendait Aiexandrine et qui lui plaisaic beaucouP' .  
dit:«Ami, ne vous aìíliuez pas! Vous pouvez me faire confìanutG eíefat touc mon possible pour cjue vous rrouviez de l’aide. » GjD ^t -  
ia salua bien bas. Aiexandrine appela sa maîtresse [1670] et iul ti  
\* Oemoiselle. au o.o-ri <lt- l’amour du Christ, ayez pìtié de ce gafÇoíl ^ i!,  
souffre pour vous. » Mélior répondit:«Chère, à queS sujet •> - F . jpre  
languit pour vous, ;> se meurt pour vous, il en est réduit à la c vGtiS  
extfémité à aìti.st d» vous - Cest-à-dire, chère stieur ? - Dame> trt;  
.uionné sun cceur Í16H0Í. il i’a plaeé en vous. S'il ne devient PaS^jVra  
mh au noin ciu seig ìeur qui me fit naître, je pense cju’il ne st. e- »  
pas jusqu’aux vêpres clc demain. Beile, secourez celui c]ui vc>u5 31 af à  
Mais Méîíor elie-mí^v- iîe pensaic pas vivre aussi longcemps>  
accoftfer au jeune horr.'rnt sans tarder qu’il fasse ci'elte son arme-\_  
Eìieadressa un doux cegard à Alexandrineecdic: « Belle, que 1 1 ^  
protèue[1690], je ne voudrais pas commectre contre lui ou n ímr>0 p0artfîìucfeun jrédtè, un meurtre de cette sorte i Pcxtr vous qui m’en prieZ’ v0n

; - totit 11 f ^

A.\*<SMulkTï souvu-t | par l’atitre. Chacun cl’eux s’imagi^^^^cu^

' ’ neet ladouleur, et l’autre clisait avoi; . ^iili

,’i.jv,uîtn '"\*!■. qui it, étc®nak tous deux. Lui disait : «J ^X -0e°^’‘  
' disait Méiior [17à0], sans ce dénc>»-ÏÊÎ

GUIllAUME DE PALERNE

146

C’est ainsi que s’entretenaient les deux amants. Ils échangèrent bai-  
sers et étreintes et prirent bien du plaisir ensemble jusqu à ce que, sans  
qu’ils le remarquassent, la nuit tombât. Aiexandrine vit le soir venir et  
comprit qu’ils risquaíent de trop s’attarder. Elle appela alors Mélior :  
« Demoiseíie, j’ai i’impression que cette journée [1740] ne vous est pas  
pénibie. Partons, voici la nuit. J’ai peur que nous nous attardions trop  
ici et que des gens malveiliants ne viennent. — Aiexandrine, que dis-tu ?  
Est-ce donc i’heure de partir ? - Ouì, depuis un moment déjà.» Ils se  
levèrent aiors, voyant ie jour tirer à sa fin. Ils prirent des résoìutions  
[1750] pour organiser ce qu’iis feraient. Ils échangèrent des baisers et  
partirent. Guiiiaume n’oubiia pas de remercier Aiexandrine chaieureu-  
sement et dit : «Chère et tendre amie, vous m’avez rendu mon cceur,  
ma raison, ma víe et ma joie; enfin tout ce que j’avais perdu, vous me  
l’avez regagné. » Et les voilà partis [1760].

Les demoiselles revinrent très joyeuses dans ieurs chambres. Le  
jeune homme, euphorique, prit le chemin du retour. Sa bonne hôtesse  
lui demanda comment ses affaires tournaient et si eiies s’améiíoraient.  
íì iui répondit : «Je suis compiètement guéri et en bonne santé. » Eile  
joìgnit les mains, remercia Dìeu et lui rendit grâces. Cette nuit-íà, le  
jeune homme fut très bien servi [1770] et confortabiement installé, On  
iui prépara son lit, il s’y coucha et s'endormit. II ne s’éveílla pas de b  
nuit, et quand ie jour fut ìevé, il se leva, se vêtit avec soin et se prépara.  
II se rendit à ia cour, comrae d’habitude. II fit avec son amie tout ce qu’il  
souhaitaic et qui lui plaisait, sans commettre rien qui soit répréhensible  
ou bas [1780], car pour rien au monde il n’aurait fait quoi que ce soir  
qui pût iui être reproché.

C’est ainsi que les deux jeunes gens s’aímèrent loyaiement. Ils rr,-  
tèrent ainsi longtemps, jusqu’à ce qu’il arrívât à la cour un événement  
grave : le puissant duc de Saxe, mû par l’arrogance et l’orgueil, s’était  
rebellé contre le roi, et il était entré par ia force dans ses terres[[66]](#footnote-66). II avuit  
déjà pris et dévasté des châteaux, des villes et des cités [1790], et ii avr.ii  
réduit à la ruine les pauvres gens. Vous pouvez bien imaginer que la  
nouvelle ne fuc pas agréable au roi quand ii l’apprit. II envoya à traven

le royaume entier des messagers demandant à tous ses barons de le  
rejoindre. II rassembia toute son armée aussi vite qu'il pur. Comprenant  
que i’empereur avait besoin d’hommes [1800J, Guillaume s’agenouilla  
cievant itu, avec une grande humilité, et le supplia de ie faire chevalier,  
si cela tuí convenait. Voilà qui pluc beaucoup à i’empereur : í! ie fit  
chevaiier ie jour même, ainsi que quatre-vingts fiis de princes, qu’ii  
adouba par amitié pour lus et qui tous reçurent de iui des armes ec des  
chevaux. li le ciésigna pour prendre leur tête et être ieurchef [1810].

Les armées furenc rassembiées. Sans plus attendre, tous se mirent en  
route. lis étaient bien formés pour faire la guerre; i! étaient bien équipés  
de tout ce qui ieur étaìt nécessaire, en termes de vivres, d’armes et de  
destriers. Sans qu’il soit jamais question de prendre du repos, les troupes  
arteignirent les marches du pays. Quand i’armée fut parvenue à la fron-  
tière, l’empereur entendit [1820] les plaintes de la population ruinée et  
découvrít les dégâts, les ravages, ies déprédations commis par íe duc. Ii  
en fut affligé, à juste titre. Ii prit aussitôt conseil auprès cìe ses barons,  
cie ses marquis, ec ieur demanda comment i! |xsurrait venger ia honte  
qu’il avait subie. Et voici ce que lui conseillèrent imanimement aussi  
bien les ducs que les comtes et ie reste de ses hommes: qu'il chevauche  
avec ses troupes [1830] jusqu’à encercler ie duc dans un bourg, une ville  
ou une cité, et qu’ii ne fasse pasciemi-tour avantde l’avoirassiégé et fait  
prisonnier par ia force. Voilà le consei! que chacun lui donna.

Au petit matin i’armée se prépara et ils se mirent en route. Vous  
auriez pu entendre, si vous aviez été présents, des cors de pin1, cies  
tambours, tambourins et trompettes, des flûtesetdes instruments à  
vent [1840]. Le vacarme que faisait la troupe en s’ébranlanr étaít crès  
puissant. Tous prometraient au duc de lui faire payer, s’iis le trouvaient,  
son orgueii. Ceiui-ci avait sous ses ordres une foule cìe guerriers valeu-

Le Moyen Áp connaîr des cors en corne ma.s aussi en bo.s. S»t fe tor c)ílns )a Sirtéranire  
médiévale, vo(r C»rm tí plmm dam ìa Uumt,m mdm,k A„l7lMs IV a eMblìnm  
chr. F. Pomel, Rennes, Presses UniveB.taires dc Rennes, 2(110 « A. Ma-;m,Sdomr, La  
vmx d„ a,r : La adtqm de Lmpm dm, ml,J J,m /„ ^

(xit-xiu tófoí, Adantii, Rodop,, 199«. L;l íormulanon (L„ „W, v ,8,8 . „ vo(|S al,nwpu entendre ») est <m copos épKi«e, sonvent repnsdans iesscènesdeg,ierre romaoeSques,  
qm clramat.se le réot cn mvirant le lecrcur-a.iditei.r à simpitqiler f|£ins rév(K.;iri0I1 Piusiom.on ttouvera La /tòró 1877 :. vous aurier pu v01t„),a,me Vii!e|,f VOiSine.

Ces formules, assea (reqtientes dans lc texte, tappellent tmssi |a iorte dimensk)n ora!econserve (paríois (ictiyement) la lltténitute médiévale (von P. Z,lmthotj u lMn a la fw/xDe lct o lutératunt » médiévah, Paris, Le Seuil. 1987).

reux, fiers et courageux, et des vassaux qui considéraient les Allemands,  
les Lombards, les Toscans et toute l’armée de l’empereur comme bien  
peu de chose [1850]. Mû par l'orgueil et une folle démesure, le duc fit  
annoncer à l'empereur qu’il ferait son propre malheur s’il continuait à  
avancer contre lui : qu’il l’attende plutôt au jour dit, qu’il soit prêt à se  
défendre s’il osait combattre contre lui.

Le messager ne prit aucun repos avant d'avoir transmis ces paroles à  
l’empereur. Celui-ci ne fit pas d’opposition et accepta le jour fixé pour  
la bataille : il se montra même particulièrement satisfait devant les  
siens [1860]. II appela monseigneur Guillaume : « Cher ami, écoutez la  
nouvelle : le duc nous annonce depuis son camp qu’il se battra contre  
nous. - Sire, répondit Guillaume, que Dieu, Créateur du monde, nous  
accorde de nous comporter avec honneur de telle sorte que nous puissions  
abattre la présomption sans borne du duc et l’orgueil de ses troupes. »  
II ne fut plus question de ce sujet [1870] jusqu’au jour de la bataille. Ils  
s’étaient vraiment bien équipés avec tout ce qui leur était nécessaire. Le  
jour dit, ils arrivèrent tous sur ies lieux, préparèrent leurs bataillons,  
mirent en groupe et répartirent leurs gens.

Ce jour-là, vous auriez pu voir bien des ducs, des princes, des comtes,  
des vavasseurs[[67]](#footnote-67) qui avaient grande allure. Jamais on n’avait vu une aussi  
grande troupe [1880]. Imaginez par la campagne toutes ces bannières,  
tous ces étendards, ces lances, ces fanions, ces lames d’acier bien aigui-  
sées, ces heaumes d’or, tous ces écus, ces hauberts aux mailles serrées,  
ces harnachements et ces chevaux, ainsi que les corps puissants des  
combattants.

Le duc était orgueilleux et sûr de gagner [1890]. II excita ses hommes  
partout sur le champ de bataille : « Mes barons, battez-vous bien! » Ils  
éperonnèrent alors et attaquèrent les Lombards si violemment que toute  
la terre en retentit sous leurs pas. Les Lombards les reçurent fort bien  
et rendirent les coups au moment du choc. La clameur fut très grande,  
tout comme le nombre de lances brisées et de vassaux valeureux perdiis  
en tombant des chevaux [1900], morts, biessés, le corps en morceaux et

ti ne c’éparsnèrent pas : quand ils eurem perdu leurs lances, ils  
•n sang. ns ne s t . échangèrent des coups, en melees nombreuses',  
arèrent ìes epees nue les crânes jusqu’à la cervelle, répandant

• \* îp<~ (-erveUes, ics cuuam^ w ,

travers la pram combattants de valeur à y perdre la vìe [1910],  
il” a'm pl™r& J»nS I. aouíeur p\* « b« d«

La bata ^ <rímissaient et, te corps ecrase par l(

íranchant pieds et ma les entraiUes et les boyaux. Mon Dieu!

à travers la praine es C b ’ ts cle valeur à y perdre la vìe [1910]  
xT..„kr«,v furent les U)mu<u ....,

La bataille était tetrible, très violente et tres crueue. c,eux qu, avaient  
■é abattus de cheval gémissaíent et, te corps écrasé par les destriers,  
rouraient dans la douleur et la mêlée. Le combat était si vioient què  
eux qui combaient ne pouvaient se relever. Les Lombards commencèrent  
chanceler [1920], car ils ne pouvaienr pius résister. íís auraìent été  
•ontraints de quitter le champ de batailie si ies Toscans nêtaìenc pas  
rrrìvés à vive aliure, l’épée à ia main. Les voilà qui se jettent dans la  
bataille. Aucun haubert, si solides cjue fussent ses maiiies, aucun heaume,  
aucun écu, même résistants, ne purent tenirconcre les coups assénés par  
les lames luisances. On se donnait tant cie coups [1930] qu’it mourait des  
centaines et des miiìiers d’hommes. Les ttoupes du duc, des guerriers  
valeureux et courageux, y mirent toute ieur énergie. Vous aurêa pu voir  
à cette occasion cìe nombreux valeureux destriers, d Aiiemagnc ou de  
Lombardie, errer çà et là dans ia campagne, les rêtves rompus entre les  
píeds, les seiles à l’envers, ìeur maître mort ce jour-là dans ia bataille

uu míiieu cie grancies soufFrances [1940].

Le duc, avec ses hommes, se battait courageusement à l’épée nue.

. utour cle tui, il redonnait cie l’énergie aux siens. II fit un tel niassacre  
j iarmi ies gens de l’empereur que même les moins vailiants et les p{usrouards de sa troupe s’en trouvèrent enhardis. Les hommes de 1 empereur  
se démenaient sans savoir que faire ni où se mettre à l'abrì [1950].

Quanci i’empereur vit que ia situation de ses hommes empitait et  
qu’iis mouraient, tl éprouva un tel chagrin qu ii ne savait plus quedire,

■ Dieu, dìt-il, Père, Seigneur souverain qui naquisde la Vierge, au nom  
de ta clîgne puissance, ne souffre pas que ie tort résiste au droit et pre!lnele ctessus. Le duc était mon homme iìge, et ií tenait tous ses biens de

Lc mitnuscrit donne a maiu tas (v. 1905), dont !Nnterf>rétotton t-st ìncert»íne. La mèKUmsuf>|>ose que mam est une graphie tle mamt, devnnt un nom qui commencc piiTl{toj u.

sens de « mêlée » ponr tas est bten atteste.

Le manuscrìt présente non pas la plmors comme I mdique 1 edmon, mmu,Sj,llmm<v. 1912).

moi [1960]. II ne m’avair pas demandé de comptes et ne m’avait pas fait  
interpeller par ses compagnons au sujet de queíque méfait que j’aurais  
commis à son encontre[[68]](#footnote-68) : et malgré cela il m’a fait du tort, il a brûlé et  
ravagé mon pays. Seigneur, au nom de ta sainte pitié, ne consens pas à  
ce que cet homme déloyal nous outrage, moi et mes hommes! »

Guillaume entendit l’empereur qui implorait Dieu et avait peur  
[1970]. Iì appela ses hommes autour de lui : « Barons, dit-il, écoutez-  
moi. Nous autres jeunes gens avons tous été faits chevaliers récemment.  
L’empereur, notre protecteur, nous a armés pour l’aider en cas de besoin.  
Maintenant le moment est venu. Qu’on nous tienne dans le combat et  
la bataille, non pour des lâches ou des minables [1980], mais pour des  
guerriers valeureux et courageux et des gens bien entraînés au combat.  
Oublions compiètement la mort, ne pensons qu’à la prouesse. Le duc  
est très orgueilleux et les Saxons sont féroces et courageux. Ils ont si  
bien combattu dans la mêlée que nos bravades ne leur font pas peur. Je  
vois nos troupes quitter le champ de bataiíle. Regardez comment elles  
sont pourchassées [1990]! Elles sont vaincues si elles ne reçoivent pas  
d’aide. Seigneurs barons, ne perdons pas de temps! »

Us s’élancèrent alors tous ensemble. Sous leurs pas, la terre tremblait.  
L’écu serré sur la poitrine, ils se jetèrent contre les ennemis. Pendant  
l’assaut, ils les frappèrent tant qu’ils leur brisèrent les écus et que les  
hauberts, pourtant résistants et à doubles mailles, ne tinrent pas contre  
l’acier [2000]: ils leur mirent en travers du corps leurs lances puissantes  
et rigides, de telle sorte qu’ils leur firent couler les boyaux sur les arçons  
devant la selie. Au cours de cette attaque, ils en abattirent tant qui  
rendirent l’âme que je suis incapable d’en faire le compte. Partout aux  
alentours le sol était couvert par les hommes à terre et par les morts. Ils  
tirèrent alors leurs bonnes épées bien aiguisées [2010] et commencèrent  
le corps à corps. Les hommes qui avaient été mis hors de combat ou  
pourchassés entendirent les cris et virent les leurs qui étaient revenus  
dans la bataille[[69]](#footnote-69). « En voilà qui supportent ce dur et pénible combat, et

nous, nous fuyons comme des lâches! Faisons demi-cour! Nous sommes  
cléshonorés! Jerons-nous sur eux le mieux possìble! Si notre fuite a été  
honteuse, moncrons-leur maincenanc comme nous frappons bien [2020]!  
Une honte comme ceiie que nous avons subie doit augmencer notre rage  
et doubler notre courage. Inutile de prolonger les cîiscours : que chacun  
venge sa honte! »

Ils firent alors rapidement demi-tour, tirèrent leurs épées nues et se  
lancèrent clans la mêlée. À ce moment-là, vous auriez pu voir donner  
tant de coups sur les heaumes ec les écus, tant cle têtes séparées des  
troncs [2030], et la terre se couvrir de sang, tant cle chevaliers couchés  
face contre terre, ies yeux vides, la chair marquée, ayant rendu l’âme!  
Guillaume se trouvait dans la mêiée, il tenait à son poing son épée nue.  
Les yeux rouges comme un dragon, i! avait la mine féroce d’un lion,  
enflammée par la rage et la colère[[70]](#footnote-70). II avait un tout autre air qu’avant  
[2040]. Son doux visage avait complètement changé. On y lisait dai-  
rement i’excellence de son courage. II avait le coeur plein de hardiesse.  
II lâcha la bride à son cheval vaieureux, et i’éperonna. II s’éioigna des  
siens, plus rapicìe qu’une flèche[[71]](#footnote-71) [[72]](#footnote-72). íi s’élança, l’épée dégainée à la main  
cìroite, ià où il vit que ceia était plus nécessaire, ià où i’ennemi était ie  
plus fort [2050] et le plus concentré. Les Saxons allaient bientôt trou-  
ver ieur maître. II frappa Terri’ sur son heaume pointu, ie lui mettant  
complètement en pièces. Le coup tomba avec une telle force qu’il lui  
fendit la tête, sans qu’il puisse se protéger de ses armes. 11 lui enfonça  
la lame jusqu’au thorax [2060], tranchant le buste et la poitrine, et le  
coup descendit jusqu’à lui briser l’échine. II se précipita alors au coeur de  
l’assaut furieux, là où l’ennemi était le plus nombreux[[73]](#footnote-73) [[74]](#footnote-74). II alla frapper  
Josson du Pré[[75]](#footnote-75). De son épée, il lui trancha le buste de telle façon que  
son foie et ses poumons se répandirent sur l’arçon de sa selle.

Guillaume continua son chemin : Josson tomba mort. Ensuite il  
en frappa un troisième avec une telle puissance [2070] que son âme  
ne put demeurer dans son corps[[76]](#footnote-76). II fìt voler la tête d’un quatrième  
et ií frappa un cinquième de son épée et fit des enfants de celui-ci des  
orphelins. 11 avança ensuite dans la mêlée, là où l’ennemi était le plus  
nombreux. Vous auríez pu voir distribuer des coups, trancher des nuques  
et des cous, des poitrines, des épaules et des thorax, côtes, entrailles et  
échines [2080]; imaginez les boyaux qui tombaient des corps, les têtes  
qui volaient, les gens qui mouraient et le sang qui s’épandait, vermeil,  
à travers les champs. Jamais depuis I epoque d’Alexandre, qui fut si

sage ec si puissant', il n’avait existé de guerrier aussi vaieureux que  
iui. Personne ne pouvait se préserver de ses coups. C’est pourquoi les  
Saxons le fuyaient, comme l’aiouette fuit l’épervier : ils ie redoutaient  
plus que le cliabie [2090]. Tous les jeunes gens se battirent bien, faisant  
à l’épée un carnage. Et les Saxons étaient forts et féroces, qui en retour  
mettaient ieurs corps en sang. On se comportaít fort bien dans les deux  
camps, tranchant l’ennemi jusqu’à la poitrine.

Un des neveux clu duc, fìls de sa soeur, jeune homme cle grande  
valeur, nommé Terrr, était dans une rage folle. Voyant son armée ainsi  
ciéfaite [2100], vaincue et clétruite, il était sur le point de devenir fou,  
submergé de douleur. II se tenaic bien armé sur son chevai, ii avait un  
épieu solide, résistant et tranchant. II vìt Guillaume clans la mêlée, ne  
cessant cîe repousser ses hommes. II n’y avait aucun Saxon, si féroce,  
courageux, brave et auclacieux qu’il fût, qui ne tournât casaque cìevant  
lui [2110]. IIs recloutaient son épée d’acier et n’osaient plus revenir vers  
lui. Terri le vit\ se lança vers lui : il lui fera payer tout ceia s’il le peut!  
II alla sans tarder vers lui : quel malheur pour ce jeune garçon d’avoir  
été témoin de sa grande prouesse ! Guillaume vit Terri venir, prêt à le  
frapper. 11 se précipita à son tour vers lui, éperonna son cheval [2120].  
Voilà les deux héros qui viennenc l’un vers l’autre. Terri frappa le mìlieu  
de l’écti de Guillaume cìe son épieu rigide avec une telle violence cju’iì  
le lui mit complètement en píèces. Si son haubert n’avait pas été aussi  
résistant, le coup lui aurait traversé le corps. Guillaume tenait son épée  
tirée, avec lacjueile ii avait déjà mené bien des attacjues, et il frappa  
'lerri avec une teile puissance qu’il lui ientlit le corps en cleux jusqu’à  
l échine [2130] et qu’il tomba mort de son cheval. II lui ciit ensuite :

■ Quel maiheur pour toi, chevalier! Tu aurais été valeureux, à mon avis,  
si tu avais vécu un peu plus longtemps ! Aujourd’hui je t’ai souvent vu  
frapper et fendre la foule. Tu as souvent déshonoré nos hommes, mais

i Alexandre (le Conquérant) esc certes un modèle au Moyen Âge (même si ses excès sont  
souvenc condamnés : vosr par exemple G. Cary, The Mtifitml Alexander, Cambrid^e,  
1956), mais ce n’est peut-être pas ie modèle Lpierrier îe pitis attendu dans une scène  
épique (même si les premières oeuvres qm ìui sonc consacrées oscillent entre roman et  
chanson de ^esre).

Le mème nom est donné à deux personnages du mcme camp : le premier étant mort, îe  
seconcl est io^iquement promis au même sort.

" L)eux mencions du regard de Terrí porté sur GuiIIaume (v. 2105 ec v. 2113) encadrent !a  
scène, dans ua arrèt sur imaj\*e íréquent dans les chansons de geste.

cela t’a coûté ia vie. Que ta hardiesse, grande, puissante, t’accompagne  
chez les morts! [2140]» Ces paroles prononcées, il rebroussa chemin.  
Les Saxons furent plongés dans le chagrin et la tristesse.

Voyant son neveu mort, le duc fut inconsolable. Rien ne pouvait ie  
réconforter, il ne savait que faire. Des iarmes brûlantes couraient sur  
son visage; il tomba de son cheval sans conscience au moment où ses  
hommes venaient le soutenir. Sous le coup de la perte de son neveu  
[2150], ii s’évanouit à plusieurs reprises entre leurs bras. Ii ie pleurait  
tendrement[[77]](#footnote-77) : « Ah, cher neveu, quei malheur pour toi! Quel malheur  
pour ta grande valeur, ta grande prouesse, ta grande sagesse, ta beauté,  
ta jeunesse! Cher neveu, celui qui t’a tué et qui te sépare si brutalement  
de moi, doit bien être mon ennemi. Je rends l’âme sous ie coup de la  
douleur[[78]](#footnote-78) [[79]](#footnote-79) [2160]. Rendre 1 ame ? Oui, en vérité je rendrai l’âme sì je ne  
puis te venger. » II appeia autour de lui ses hommes et se lamenta sur  
son malheur devant eux : « Ah, seigneurs, quel déshonneur! Voyez quelle  
perte douloureuse nous subissons aujourd’hui à cause de cet indívidu  
assis sur ce cheval noir! Si iui seul avait manqué, rien n’aurait pu ieur  
éviter à tous d’être depuis longtemps morts ou prisonniers [2170]. Mù-,  
sa valeur les a tous rendus braves, hardis et courageux. II vient de me  
tuer mon neveu, et j’en ai le coeur si iourd d’un tel chagrin que jamais  
plus je n’éprouverai de joie tant que ce félon sera en vie. Vous qui m’avez  
toujours aimé et qui méritez ies honneurs que vous souhaitez que je vous  
accorde, faites vos preuves dans cette épreuve [2180] : vengez au motns'’  
vos amis que cet indívidu vous a tués ! Eperonnons nos montures, car  
nous avons trop tardé! »

Alors ils s’élancèrent tous, piquant des éperons à qui mieux mieux.  
Ils s’empressèrent et mirent toute leur énergie pour répondre à la prière  
de leur seigneur. Ils virent Guillaume dans la mêiée, qui faisait un mas-  
sacre de ieurs hommes. IIs se précipitèrent pour le frapper si violemment  
[2190] qu’ils le firent tomber à terre avec son destrier. Au comble de la  
fureur, Guillaume se remit sur ses pieds, son épée tirée à !a main et  
son écu devant la poitrine. II vit le duc se lancer vers lui'. Ils coururent  
i’un vers l’autre. Guíiiaume pourrait bien avoir des problèmes, y lais-  
ser sous peu son sang ou sa vie, si ies siens ne iui viennent pas en aide  
bientôt [2200], car ii est encerclé de tous côtés! On lui iance des íièches,  
des javeiots, des lances solides et bien aiguisées. Son écu est percé et  
en pièces, son haubert est abîmé, les maiiies en sont rompues. II a sept  
blessures au corps, et son sang ruisselle. Et pourtant il ne percl pas ses  
moyens et donne, de son épée d’acier, de tels coups [2210] qu’il fend en  
deux et met en pièces tous ses ennemis; il les frappe, les tue, les abat,  
les jette à terre, le visage contre les morts; il les combat, tel un sanglier.  
Dieu ! Quel homme ! Quel héros! Et combien défavorable la situation  
dans laquelle il se défend ! A mon avis, il s’en tirerait bien, sans avoir à  
se garder d’eux tous, s’il n’y avait pas le duc, cruel et félon, qui invec-  
tive ses barons en leur reprochant que cet individu puisse ieur résister  
[2220] et dit: « Vous pouvez vous sentir bien honteux! Que faites-vous,  
qui ne parvenez pas à vous emparer cle lui 2 Je n’en reviens pas de voir  
qu’un seui homme parvient à se défendre de vous tous! Pour lui vous  
netes vraimenc que cle mauvais guerriers ! »

Ils s’élancèrent alors contre Guillaume. Imaginez2 le valeureux jeune  
homme qui évite ies coups, se protège et frappe ses ennemis, ne cesse de  
se jeter contre eux, les tue, ies abat [2230], se protège, ies met en mor-  
ceaux, défend sa vie ! II n’y en a pas un seul qui, si Guiilaume I’atteint,  
ait à se mettre en peine de lui nuire plus : il a beau se défendre, c’est  
en vain ! Le duc vit Guiliaume ec luì cria d’une voix forte : « Chevalier,  
u\*us me paierez biencôc !e mai que vous m’avez fait en tuant mon  
neveu! » Guiliaume lui répliqua : « Vous vous trompez [2240]! J’aime  
beaucoup mieux, par la foi que je vous dois, l’avoir tué qu’avoir été tué i

GUILIAUME DE PALERNE

156

par lui, et c’est en me défendant que j’ai agi! » Le duc s’écria : « Rends-  
toi, rends-toi à moi sur le champ, iaisse-toi prendre et je te ferai pendre  
au matin! » et Guillaume lui dit : «Je suis encore ici. Je ne réclamerai  
jamais votre pitié. Je sais bien que, si vous pouvez me prendre, j’aurai  
atteint un bien mauvais port! [2250] Mais aussi longtemps que Dieu  
me gardera en vie et me laissera cette épée en qui j’ai toute confiance et  
qui est sur le point de vous punir et de publier d’excellentes nouvelles,  
quand vous connaîtrez celles-ci, elles vous feront perdre à mon avis toute  
envie de me faire prisonnier.[[80]](#footnote-80)»

Le duc interpeila ses barons et leur donna sans tarder ses ordres. Sous  
l’emprise d’une violente colère il leur enjoignit de se saisir de la tête du  
jeune homme [2260], ce qui les poussa à injurier celui-ci en joignant  
le geste à la parole : ils ne faisaient vraiment pas semblant de chercher  
à le tuer. Lui se défendait, maís en vain, car trois comtes et autant de  
barons et de chevaliers valeureux se jetèrent sur lui de telle sorte qu’ils  
le saisirent, qu’il ne veuille ou non. Sa monture s’était échappée, elle  
fuyait aussi vite qu’un vent de tempête, elle fuyait à travers la foule, les  
rênes rompues entre les pieds [2270].

Voyant venir Morel[[81]](#footnote-81) sans son cavalier, avec sur son dos la selle cou-  
verte de sang, tous les hommes de Guillaume furent pris d’épouvante  
et se mirent à pleurer leur seigneur en poussant de grandes clameurs :  
ils le croyaient mort au combat. Regardant en contrebas, ils virent  
qu’on l’emmenait en le rouant de coups. Les ennemis l’emmenaient  
comme un voleur, ils lui avaient lié les mains [2280] et bandé les yeux.  
Ses compagnons se dirigèrent vers lui, tous plus empressés les uns que  
les autres, rivalisant pour prendre ia tête, tant chacun voulait qu’il fût  
délivré, tant chacun le désirait, tant chacun le souhaitait. On verrait  
bien s’ils l’aimaient. Ils redoutaient ni le danger ni la mort. Ils éperon-  
nèrent leurs montures rageusement et piquèrent des deux avec énergie.

Chacun saìsit le fer nu t!e son épée et tous s’élancèrent au mìlìeu des  
ennemis [2290]. IIs faisaient dans leur élan un bruk étourdissant. Vous  
auriez pu voir alors donner des coups, les heaumes se briseret les cerdes  
se rompre, les écus se disjoindre et les hauberts être endommagés; on  
fenclait les tètes, on les coupait en cleux, les cervelles volaient et !e sang  
coulait. Que de piecls tranchés, que de tripes et d’entrailles, que de  
plaies, que cle piecls, cle poings, de boyaux, que de chevaliers tombant  
de leur selìe [2300] pour ne jamais se relever1! Depuis que le Seigneur  
du moncìe fut conçu en la Vierge et qu il naquit, il n y eut jamaís de  
combat pius impitoyabie!

L’empereur s’y précipita avec quarante-trois hommes, de là une cla-  
meur ampiifiée et des combats pius incenses. Les hommes de Guillaume  
donnèrent tant de coups et soutinrent un tel combat à iepée [2310] qu’ils  
ouvrirent ia voie jusqu’à lui, malgré toutes les oppositions. Parvenant à  
leur seigneur, ils mirent à mal ses gardiens : qui ne pouvait fuir de là  
clevait mourir sur place. Ils lui ôtèrent ses liens et son bandeau sur les  
yeux et ie remirent en selle sur un destríer qui était pius bianc qu’une  
fieur de lis. Sans attendre, ils lui placèrent dans ia main droite son épée  
d’acier [2320]. Et quancl le jeune homme sentit i’épée et qu’ii se retrouva  
sur ce valeureux destrier, on aurait pu le voir semer le de'sordre dans les  
rangs cles ennemis et poursuivre ceux-ci comme le faucon poursuit îes  
perdrìx ! I! ne ieur accordait nulle pitié et leur payait une rançon fort  
"uelie. li vit ie duc au milieu des siens et s elança vers lui avec ardeur  
[2330]. Un de ses chevaliers lui avait donné une Iance et Guillaume  
frappa le duc sur l’écu qu’il tenait sur sa poitrine avec une telle vìoience  
qu’il !e brisa et le mit complètement en pièces. II lui fracassa et lui  
rompit ie haubert, le toucha à l’épaule et ie saisit avec tant de vioience  
qu’ii renversa compiètement et la monture et le cavalier [2340]. II se tint  
au-dessus de celui-ci, i’épée tirée, et iui dit plein de coière : «Seigneur,  
voici votre prisonnier prêt à payer sa rançon ! II y a peu vous vouiiez vous  
emparer de moi : maintenant vous pouvez vous soucier de vous-même.  
Tel est le clestin : c’est pour moi que vous accomplirez cette corvéeque  
\ous me promettiez! ».

unc émimération, avec unaphote de tani. 11 est íaìt rélercno;  
:e n csc pas «ne errenr, le même proeédé est présent plnsieiirs  
iple v. 2716-2717) et reniorce, d.ins la listc, l'eliet de nombre.  
;er à l’aitne de i esthétíqne dassique.

Le duc l’entendit et, ne voyant pas que ses hoxnmes puissent le  
secourir, il implora sa pitié, lui demandant, s’il lui plaisait, de ne pas ie  
tuer [2350]. Bon gré mal gré, il lui remit son épée. Guillaume se baissa  
sur son cheval, saisit le duc par le nasal[[82]](#footnote-82), le conduisit à l’empereur et  
le lui remit comme à son seígneur. L’empereur en rendit grâce à Dieu  
et courut, de joie, vers le jeune homme : il l’embrassa et le remercia  
cent fois d’avoir fait prisonnier le duc [2360], son ennemi, le traître, et  
lui promit qu’il en tirerait grand honneur. Les Saxons virent que leur  
maître était pris. Les voilà vaincus, sans échappatoire possible. Leur  
seigneur et chef était pris : on ne lança plus de traits, il n’y eut plus  
d’hommes touchés ni de coups portés. A cause de la perte de leur sei-  
gneur, beaucoup prirent la fuite en groupes : il était bien content, celui  
qui avait un bon cheval [2370]! Les troupes nombreuses se dispersèrent:  
c’était à qui fuirait le plus vite à travers les montagnes, par les vallées  
et les plaines. On n’attendait pas plus les cousins, les neveux, les frères,  
les parents, les oncles, les pères, que n’importe qui d’autre : chacun  
avait déjà trop à faire avec soi-même. Les hommes de l’empereur les  
poursuivaient, joyeusement impatients de les tuer, avec à leur tête le  
jeune Guíllaume [2380], qui talonnait les ennemis et les serrait de si  
près qu’il faisait d’eux ce qu’il voulait. Je n’ai pas l’intention de vous  
en parler trop longtemps : je crois que fort peu en auraient réchappé  
et que tous les Saxons auraient été sans aucun doute finalement tués  
ou faits prisonniers si la bataille avait encore duré un peu. Mais la nuít  
tomba et ils s’en fuirent, et ceux qui les avaient pris en chasse [2390]  
firent demi-tour avec leurs prisonniers, qu’ils présentèrent à l’empereur:  
il y avait bien parmi ces captifs cinq cents grands seigneurs, voíre plus.

L’empereur reçut de ses barons et de ses marquis le conseil de rendre  
leurs biens à ces prisonniers et de leur faire prêter serment. C’est précisé-  
ment ce qu’ils lui conseillèrent, excepté pour le duc, qui fut bien gardé  
et tenu captif [2400]. L’empereur fit ce qu’il avait à faire à travers tout  
le royaume des Saxons et soumit leur terre entière à sa volonté. Tom.  
vieux, très vieux, jeunes, lui firent soumission. Tous se rendirent et lui  
firent hommage pour leurs terres : il plaça ensuite ses gardes dans les  
tours, les cités, les fiefs [2410].

Quand cela fut terminé et qu’il eut pacifié la contrée et bien achevé  
sa mission, l’empereur s’en revint en Lombardie. II emmena le duc

prisonnier, cjui souvent pleurait et se lamentaic, regrettant ses amis,  
morts ou eaptifs à cause de lui, son neveu, sa terre et son empire, cju’it  
avait eu ie si grancl cléshonneur cle perdre [2420], et se piaignant, encore  
plus douloureusement, cie son propre sort : « Díeu, Père tout puissant,  
íi est juste que je me piaigne. Mon grand orgueii, ma iourcìe faure,  
ma démesure, ont provoqué mon malheur.» li maudissait sa vie qui  
s’érernisait; il éprouvait bien de la douleur et du chagrín; ia piaie sì  
profonde qu’il avait au corps s’aggravait tant qu’elle le poussait vers la  
mort [2430]. Je ne sais que vous dire de plus quant au duc : son âme  
quitta son corps. L’empereur apprit sa mort, et dans une églíse il fit  
enterrer le corps fastueusemenc. On plaça le cadavre dans un cercueil  
de marbre gris, qu’on scella. On fit une riche sépulture. Quand on eut  
accompli ce qui convenait [2440], tous se remirent en route joyeuse-  
ment. On ne parla pas de repos, les armées s’en alièrent et ies hommes  
rentrèrent auprès cles leurs, qui furent très heureux de ieur retour.

L’empereur choisit deux messagers et les envoya à sa fiîte, lui annon-  
çant qu'íl revenait sain et sauf. Les messagers accomplirenc sì bien leur  
mission [2450] qu’iis arrivèrent chez la demoiselie er l’informèrent.  
Sachez que quancl Mélior apprit la nouveile, cela iui fut en vérité très  
agréable. Elle tendit les cleux mains vers Díeu et lui rendit grâce d’un

cceur fervent.

Elie demancla ensuite aux messagers comment aìiaient ies barons  
et les chevaliers[[83]](#footnote-83) [2460] : « Avez-vous rencontré quelqu’un qui vous ait  
causé clu tort ? - Oui. - Qui donc? - Le duc, de l’autre còté de nos  
terres, qui a réuni une telie armée qu’elle ne fut pas moins nombreuse  
que ia nôtre. - Ont-ils cherché à vous attaquer? - Nous attaquer?  
Qu’avez-vous dit! Personne ne vit jamais une bataille si grande, si  
cruelle, st violente [2470], où tant cl’hommes de vaieur aíent trouvé la  
mort! ~ Comment ceia s’est-ii passé pour vous ? Dites-le moi. - Chère  
demoiselle, en vérité nous aurions tous été vaincus et tués, et i’armée  
aurait été anéantie, si celui qui ne renonce jamais à la prouesse, le bon  
dievalier, fort, hardi, noble, celui qui est si courageux et si valeureux,  
et qui est le meilleur de nous tous et notre seigneur, ne nous avait pas  
secourus, protégés et défenclus [2480]. S il n’avait pas été là, en personne,  
seul avec sa prouesse, en renfort, en vérìté jsas plus ie meilieur que ie

pire de notre empire n’aurait survécu. C’est grâce à lui que nous avons  
été sauvés et que ceux de l’autre camp ont été perdus et tués. »

La demoiselle reprit : « Chers seigneurs, par la foi que vous devez à  
l’empereur, qui est ce chevalier dont vous pariez tant ? - Dame, c’est  
celui qui vient d’être adoubé [2490]. - Guillaume ? - En vérité. - C’est  
donc lui ? — Ma foi, oui, ma demoiselle. — II est donc de très grande  
valeur ? — Non. — Comment cela ? - II est de la plus grande valeur.  
Nous ne saurions décrire à quel point il est valeureux et brave. » Ils lui  
racontèrent ensuite sans rien omettre comment la bataiile se passa pour  
lui, comment il tua le neveu du duc et comment le duc ensuite le fit  
prisonnier à son tour [2500], comment il se défendit à ce moment-là,  
comment le duc voulut le pendre, comment il fut courageusement sauvé  
des Saxons par ses hommes, comment il fit à son tour le duc prisonnier  
le même jour et le remít à l’empereur, comment íes ennemis furent  
vaincus une fois qu’ils eurent perdu leur seigneur, comment celui-ci  
fut biessé et mourut en prison [2510] : «Je ne sais que dire de plus : ii  
n’a pas son égal jusqu’en Russie! ».

La demoiselle reprit la parole : «Chers seigneurs, est-ce qu’il vient  
avec l’empereur ? - Oui. — Va-t-íl bien ? - Madame, non, car il a des  
plaies dont il souíïre. - Guérira-t-il ? - Oui, sans aucun doute. La troupe  
chevauche et avance bon train. »

Mélior entendit que son ami avait la palme sur tous les autres [2520].  
À lui les lauriers : il était venu à bout de tout. Elle en avait le coeur  
si heureux que jamais elle n’avait éprouvé un tel bonheur. Voici alors  
I’empereur qui[[84]](#footnote-84), avec ses hommes et ses barons, descend de cheval au  
montoir. La demoiselle alla à sa rencontre et fit fête aussi bien à son père  
qu’à son ami, et ce si courtoisement [2530] que nul ne put y trouver à  
redire. La demoiselle dit au jeune homme discrètement et en cachette :  
« Ami, venez me parler tout à l’heure dans ma chambre, n’y manquez  
pas.» Et lui, par signe (car il n’osait pas faire autrement), lui montra  
qu’il était d’accord. 11 ne m’est pas possible de vous raconter en détail  
comment les Romains firent fête à l’empereur et l’honorèrent [2540],

■ t\e vous clécrire !es préparatifs somptueux qu’on fic pour sa venue.

Grande fut ta joie, mais on versa aussi bien des larmes à travers la cité,

' cravers le pays, pour des parents, des amis, qui étaient morts dans

L bataille : cependant tous trouvaient un réconfort dans la victoire

\* l’anéantíssement [2550] de ceux qui s etaient rebeìlés contre eux.

Monseigneur GuiUaume parlait avec son amie à loisit. Les amants

menèrent tongtemps t’un près de l’autre une vie très agréabte jusqu a

ia erande fête qu’on appelle Pâques, aux beaux jours : t’empereur

aviit séjourné à Rome jusqu a cette date. Avec tui [2560] étaient venus

^ Risieurs de ses princes et de ses barons, qu’il avait invités à cette fête.

P ULa Cour et l’assemblée furent nombreuses. Et voici sur le chemin

trente barons, originaires de Grèce, qui avançaient droit vers ['empereur.

Oricun portàit un tameau d’olivier en signe de joie et de paix et pour

fmre savoir qu’ils étaient messagets. Ils montèrent la rue àcheval [2570]

/à parvenir au montoir. lis mirent pied à terre et confièrent leurs

]V\ vaux aux écuyers. Ils étaient très bìen équipés et montaient de superbes

bêtes I eurs vêtements étaient entièrement ornés d’or. Ils entrèrent à

l’étage dans \a grande salle pavée, et ne voulant pas être pris pour des

, 's détachèrent leurs manteaux de leur cou et les mirent sur

iTurs^épaules. De bette stature et le visage de fière apparence [2580], ils

eU . sur ja tgte c(es coiffes d’or fin. Ils avaient les cheveux blonds et

P°rt^s les barbes bianches, et its ne semblaient pas mal à i’aise. Leurs

COUP ^taient couverts d’anneaux de valeur et ils avaient aux maìns des

tacetsd’or 6n avec des pierres transparentes comme la glace : le tieu,

ous ieur pas, en était illuminé. Ils n’avaient pas l’air de jeunes sans

expérffnce et chacun tenait l'autre par le manteau [2590]. Les gens de

la cour tes'accompagnèrent et ils allèrent jusqua l’empereur.

Us commencèrent par s’indìner devant lui, car c’était l’usage de

leur nys et ensuite ce sont leurs messagers qui saluèrent très noble-

menU’empereur et ses grands seigneurs au nom du puissara empereur

' té‘rnait sur La Grèce et de son tìts. L’empereur répondit en peu

Cll“ ° ■ « Seigneurs, que Dieu vous bénisse, aìnsi que votre

de mots i\_“ .. t. .1 i

■ , pn,,, ;re l’un d eux prit ta parole, ecoute de tous les autres. It

compagme.».

- i v t,v,th-is et c etait en Grece un homme tres puissant. Ilsavança

sapnelait joAunisci v . ,

un peu et clit : « Seigneurs, soyez en paix!» La cour se tut: il parla,  
expos'int bien son message [2610], et dit à t’empereur: «Ecouus, sire,  
et voús seigneurs : nous sommes en vérité tes messagers de l’empereur,

dont dépendent toute la Grèce et Constantinople, qui est si riche et si  
puissante, sans oublier les îles, les terres et de vastes régions habitées.  
II nous a envoyés auprès de vous. Ecoutez bien, sire, et vous, barons,  
pourquoi [2620].» Joathas poursuivit : « C’est au sujet de votre fille.  
L’empereur a un fiis, un jeune homme, le plus beau que je sache au  
monde. II n’a pas d’autre héritier et ce fils sera empereur. II vous demande  
votre fille pour lui. Si vous la lui accordez, à mon avis, elle aura plus d’or  
que vous avez d’argent, et plus de cités, de bourgs et de châteaux que  
vous n’avez de villages et de maisonnettes [2630]. Et surtout vous savez  
bien qu’il n’y eut jamais femme plus riche en n’importe quel bien ou  
plus noble que la dame de Constantinople. Elle est née sous une bonne  
étoile, celle qui recevra de telles possessions. Veillez à ne pas refuser.  
Je vois vos princes et vos gens : réfléchissez à ce que vous allez faire et  
voyez si vous accepterez cette proposition [2640]. »

L’empereur consulta son conseil et accorda aux messagers ce qu’ils  
avaient demandé. II consentit au mariage et reçut à nouveau leur assurance  
qu’il en serait fait ainsi qu’ils l’avaient dit et que les deux seigneurs se  
retrouveraient à ía Saint-Jean pour les noces. L’empereur, à qui cela ne  
pouvait que beaucoup plaire, s’accorda à tout. Et voilà la cour soulevée  
par la joie, menant grand tapage et grand bruit [2650]. La nouvelle que  
la princesse était promise se répandit à travers la cité. Tous, pauvres et  
riches, manifestèrent leur joie dans Rome, au pied du château.

Monseigneur Guillaume se trouvait alors à l’extérieur, à participer à  
des joutes : les jeunes gens se distrayaient là et frappaient sur une quin-  
taine. En entendant la nouvelle que son amie étaient promise [2660], il  
blêmit et défaiííit. II s’en faílut de peu qu’ií perdît ia vie sous í’effet de  
la douleur. II fit faire demi-tour à sa monture et quitta le jeu. II partit,  
la tête basse, sans s’arrêter jusqu’à sa demeure. On le coucha dans un  
lit. II n’éprouvait que chagrin, ne trouvait nul réconfort et n’espérait  
que la mort [2670].

L’empereur, avec ses barons, se trouvait dans son palais, à l’étage  
principal, et il fit venir ses ducs, ses princes, ses pairs ainsi que sa fille.  
En la voyant, ceux-ci dirent que jamais on ne vit femme qui l’égalât et  
qui eût une telle beauté : bien au-dessus des autres, elle était un diamant,  
et ils firent l’éloge de sa splendeur. La demoiselle, à qui déplaisait fort  
ce que son père avait conclu pour elle, entra dans sa chambre [2680],  
et eile se promit et jura devant Dieu le Roi souverain, que jamais cette

GUtLLAUME DE PALERNE

163

promesse ne serait tenue et qu’eìle n’appartiendrait à personne d’autre  
que son ami,

L’empereur s’inquiétait de savoir où étaít Guillaume, qui n’etait  
pas venu à la cour et n’avait pas rencontre' les Grecs [2700]. II l’envoya  
chercher mais on ìui dit qu’il étair aiité, malade, chez iui. L'empereur,  
qui l’aimait beaucoup, en fut fort attristé, mais ii ne ie montra pas sur le  
champ, à cause des messagers grecs, et cette nuit-là, on iaissa Guiliaume.  
Les Grecs furent fêtés, honorés, servis, et ils séjournèrenr avec l’empereur  
deux jours. Ils se féiicitaient de l’honneur que celui-ci ieur avair fait:  
ils en diraient clu bien en Grèce si Dieu les laissait rentrer. Ne voulant  
plus s’attarder, les messagets[[85]](#footnote-85) prirent congé et retournèrent dans leur  
pays, auprès de leur seigneur, heureux et satisfaits d’avoir accompli ce  
qu’ils voulaient [2710].

Nous abandonnerons ici les Grecs er ne parierons pius d’eux pour  
l’instant. Mais nous ne nous tairons pas pourautant et parierons main-  
tenant de Guiiiaume, qui souífre ainsi[[86]](#footnote-86). II avait presque perdu ie sens,  
il ne pariait plus, entendait à peine et ne comprenait plus. Tous, dans ia  
cité, ie pays, ie royaume, l’exhortaient affectueusement [2720] et disaient:  
« Dieu, queile douleur! Ha, bon chevalier, vaieureux, nobie, honorabJe  
et plein de qualttés, comme ce serait une grande perte s’il vous arrivait  
malheur! Seigneur, plus courageux que tous ies autres, comme vous  
étiez vaíllant et noble, plus généreux que quiconque, piein de sagesse et  
de mesure[[87]](#footnote-87) [2730], jeune, beau et gracieux! Y eut-il jamais un homme  
de votre âge qui eût tant de qualités ? Vous en aviez pius que n’en ont

mille. Dieu nous protège tous de ce malheur : ce serait une trop grande  
infortune se vous mourriez, cher seigneur! » C’est ce qui se disait par  
la ville et ils étaient plus de cent mille à le pleurer [2740].

L’empereur éprouvait au sujet du jeune homme un tel chagrin qu’il  
ne savait que faire. II avait le coeur sombre, tant il souffrait. II se ren-  
dit auprès de Guillaume et lui demanda comment il allait. Celuì-ci  
répondit: « Sire, je vais mal. - Mal ? - En vérité, très mal. - Comment  
cela, mon ami ? - Sire, je sais bien que je m’en vais vers ma mort, sans  
aucun recours. II n’y a en moi pius rien d’autre que la mort [2750]. Mais  
qu’il plaise à Dieu, sire, de pouvoir vous rendre les mérites des preuves  
d’affection que vous m’avez témoignées! » II se tut alors, incapable  
d’en dire plus.

Entendant cela, l’empereur fut presque brisé de douleur. II était  
quasiment anéanti, tant il s’affligeait de le voir ainsi accablé par le  
mal. II éprouvait une telle sympathíe pour le jeune homme que des  
larmes roulaient sur son visage [2760], mouillant sa barbe, son menton  
et les ornements de fourrure de sa pelisse. II n’en pouvait plus, écrasé  
de compassion; il prit congé du garçon. II s'en alla, et celui-ci resta,  
gémissant sous le poids de la douleur[[88]](#footnote-88) et appelant dans son coeur celle  
pour qui il vivait et qu’il aimaít tant : mais la belle n’en savait rien. Et  
quand elle apprit la nouvelle [2770], elle ne sut comment se consoler  
de ce qui lui arrivait : s’il mourait, elle voulait bien mourir elle aussi;  
s’il quittait ce monde, elle désirait la mort. Et la voilà qui se met à  
monologuer : « Seigneur Guillaume, cher ami, fleur de beauté, vaillant  
et courageux, plus que tous valeureux, plus que tous excellent, puisse  
le Roi du Paradis ne pas accepter que je vive si vous mourez.» Et la  
demoíselíe de se plaindre d’être une pauvre maìheureuse [2780]; elie  
aurait préféré être morte. Si elie avait osé, malgré[[89]](#footnote-89) sa pudeur, montrer  
sa douleur devant les gens, elle aurait été, à mon avis, excessive, mais  
pour le moment elie se contint et son tourment en redoubla, ce qui la  
poussa à prononcer ces mots : « Ha, Dieu, conseillez-moi! Je vais aller  
le voir. Non. Pourquoi ? Si j’y vais, tous diront, je crois, et à juste titiv  
[2790], que je suis vraiment trop légère et insensée. Je l’abandonnerai  
donc à cause de ce qu’ils pourraient dire ? En vérité, non, mais pour

préserver mon honneur. N pcts et rnon cceur cc mon íimour? Sd  
a mon cceur, puis-je vivre sans iu) ? J ignore qui en sera faché, mais je  
ne renoncerai pas à ailer voir mon ami meme si cela est mal ìnterprécé  
et fait jaser. Sans lui ma vie ne vaut rien’ [2800].»

C’est ainsi qu’eiie aífermit sa décision. Elle s’en alla auprès du jeune  
homme. Elie emmena avec eile aucant de ses gens quelle ie souhaita.  
Méiior encra dans la chambre, les autres restèrent à i’extérieur, excepté  
Aiexandrine. La princesse avança avec sa demoiselle, vint au jeune homme,  
ie prit par le cou, pleura tenclrement et iui parla [2810] : «Seigneur  
Guillaume, cher ami, pour l’amour de Dieu, que faites-vous cìonc?  
Je suis venue à vous, ici, seuie . Cher et tendre ami, parlez-moi. Que  
deviendra ia pauvre folle qui a si peur pour vous ? Je suis certes votre  
tenclre amie. » Lui etait allonge, courne vers ie mur, ií se retourna, ia  
vit: « Soyez ìa bienvenue [2820], chère et très tendre amie3, dit-il. Vous,  
mon amie ? Hélas, non, plutôt mon ennemie, mon ennemie en vérité.  
Chère, au nom de Dieu, tjuei melait ai-je commis pour que vous m ayez  
ainsi mis à mort ? Vous avez commis une grande fauce et un péché. Je  
/ous aimais, belle, plus cjue tout, et sans cesse, belle, je soupirais apres  
rous. J’avais placé toute mon âme en vous, coute ma joie et mes plaisirs  
nvssi [2830], et ìì en sera ainsi tant que je vivrai. Mais puisque je vous  
ìi perdue, ma vie sera courte. Que Dieu vous accotde cent grâces }x>ur  
xre venue ici auprès cie moi, madame, car mon ame en sera amendee.»

Entendant son ami, Mélior fut presque brisée dechagrin. Elle répondìt  
très doucement : « Seigneur, au nom cìe Jésus le Roi [2840], pensez-  
vous donc que ia pauvre malheureuse que je suis vive si vous mourez?  
Non, que Dieu s’oppose à ce que vous survive cette affligée! Et vous  
clites que je vous aí tué : c’est faux, vous avez tort, et de même quand  
vous dites que vous m’avez perdue. - En vérité, c’est le cas. - Commenc [[90]](#footnote-90) [[91]](#footnote-91)

cela ? - Vous le savez bien. - Non, certes, je i’ignore, n’en déplaise à  
Dieu, tendre ami, que je le sache [2850]. - En vérité, n’êtes-vous pas  
promíse ? - Si mon père a pris une folle décision, pensez-vous donc que  
je la suive? En vérité, non. Quoi qu’il arrive, je n’aurai jamais pour  
époux duc, comte, baron ou fils d’empereur, quoi qu’on pût faire : je  
préférerais me laisser écarteler, écorcher ou enterrer, plutôt que de vous  
quitter [2860]. Ami, je ne vous quitterai pas et je ne serai à nul autre  
que vous, vous pouvez en être bien certain. - Belle, au nom de Dieu le  
Roi du ciel, si j’étais certain de cela, jamais plus je ne souffriraís et au  
contraire je serais complètement guéri. — En vérité, cher et tendre ami, il  
n’est rien que vous souhaiterez que je ne face pour vous. » Ils se prirent  
alors dans les bras [2870], s’embrassèrent en tout bien tout honneur, et  
firent ensemble ce dont ils avaient envie, à leur guise : mais vint l’heure  
où il leur fallait s’en aller. Ils prirent congé l’un de l’autre dans la joie et  
I’allégresse, et ils retournèrent directement chez eux[[92]](#footnote-92). Guillaume, qui  
n’éprouvait plus ni bien ni mal, resta chez lui, et se leva rapidement du  
lit. II se prépara avec soin et richement [2880]. II était complètement  
remis, totalement rétabli. Tout le peuple s’en réjouit. Tous apprirent la  
nouvelle que la demoiselle l’avait guéri et tous disaient qu’elle était très  
habile puisqu’elle était capabìe de soigner une telle maladie.

Le jeune homme vint à la cour. L’empereur Nathanaêl le prit par  
le cou et l’embrassa. II était enchanté de ce que sa fille avait fait à son  
sujet [2890] : il ignorait ía vérité. II est maintenant tout à fait justifié  
que je vous parle des messagers grecs. Ils chevauchèrent jusqu’à ce qu’ils  
soient revenus en Grèce. Ils exposèrent les nouvelles à leurs seigneurs,  
qui les trouvèrent agréables et bonnes. Les deux seigneurs en étaient très

heureux. On ne vit jamais tles préparatifs comme ceux cju’ils firenr faire.  
Le moment vint où i’affaire devait être réglée [2900]; ils ne voulaient  
pas clifférer. Les chevaliers qui avaient été convoqués étaient arrivés; il y  
avait là en nombre princes, barons, rois, ducs, comtes et hommes liges;  
nombreuses étaient íes compagnies. L’empereur et son fils montèrent  
à cheval. La troupe des Grecs était si grande que je suis incapable de  
vous dire combien il y avait de centaines ou de milliers de gens [2910],  
Les Grecs sur leurs palefrois se mirenr en rouce très joyeusement et  
suivirent le chemin le plus clirect de telle sorte qu’ìls arrivèrent à Rome  
avant un mois.

Lempereur apprit la nouvelle de leur venue : vous pouvez imaginer  
commeelle lui fut agréable. II alla à leur rencontre, sans perdrede temps.  
II leur fit fête et les accueillit chaleureusement; il manifesta sa grande  
joie de voir les deux seigneurs et il fit tout son possible pour ies honorer  
[2920]. Ils retournèrent vers la cité qui était décorée magnifiquement et  
somptueusement. Pour leur arrivée, les rues étaient couvertes cìe joncs, et  
des rentures et cles draps de soie étaient exposés. Vous auriez pu entendre  
la joie bruyante, les chants des jeunes gens et des demoiseiles, le son  
des rotes er des vielles [2930], des trompes, cles flûtes et des pipeaux,  
des trompettes et des cors, cies tambours et des tambourins!, ainsi que  
les combats d’ours er de lutteurs. Tout cela faisait un tel vacarmeque  
toute la ville en résonnait ec retencissait.

Les deux seigneurs vinrent à leurs hôcels, où ils furent reçus avec forte  
cérémonìes. On les honora beaucoup et avec magnificence. Les Grecs  
firent cant de préparatifs [2940] pour s’inscaller dans la cité qu’il est  
impossible de tout vous raconter. Les Romains honorèrent fastueusement  
les Grecs : ils leur firent remettre chez eux cles descriers, des mulets,des  
paiefrois, cles joyaux d’or fin, des chiens ec des oiseaux. Quelte joie que  
celle qu’ils manifestaient! II est juste maintenant que je vous parlede  
Guillaume et cle la vie qu’ìl menait. II se trouvait alors clans sa chambre  
avec son amie [2950]. II ne cessait de se piaindre et iui clit: « Au nom  
de Dieu, ma belle, je vous vis pour mon malheur; pour mon malheur [[93]](#footnote-93)  
je vous ai fréquentée et la foi que vous avez donnée m’a fait perdre ma  
sérénité[[94]](#footnote-94)! Sachez bien que j’en mourrai. Et pourtant je sais bien que  
j’ai tort, belle, quand je vous fais quelque demande. Mais j’ai le coeur  
si malheureux que je ne sais pas comment me conduire. II me sembie  
que tout conspire à me nuire [2960]. »

Elle était très sage et très sensée. Elle lui dit: « Cher et tendre ami,  
s’il vous plaît, tout cela est inutile. Pensons plutôt à agir, à réfléchir et à  
chercher comment quitter ce pays sans être vus, trouvés, attrapés nì rete-  
nus. II nous faut prendre toutes nos dispositions, car il n’est pas possible  
d’attendre plus longtemps [2970]. » II lui répondit: « Ma chère amie, je  
m’y accorde de bon coeur. Ainsi je serai plus heureux et joyeux. Que le  
Roi du monde, le Tout puissant nous accorde de prendre une décision  
telle que tous deux pourrons nous en réjouir. » Ils parlèrent ensuite de  
bien des choses et échangèrent de nombreux avis. IIs examinèrent sous  
divers angles la façon dont ils quitteraient le pays [2980], mais il leur  
était impossible, ils le voyaient bien, de trouver un moyen de ne pas  
être pris. Us appelèrent Alexandrine qui, parce qu’ils voulaient partir  
ainsi, pleurait à cause d’eux au point d’en avoir íes yeux douloureux.  
Ils l’accablèrent de questions pour que, si elle savait rien qui pût leur  
être utile, elle fasse son possible sur le champ [2990].

Elle répondit: «Je suis très affligée. S’il n’avait tenu qu’à moi, j’aurais  
refusé, mais puisqu’ìl ne peut en être autrement, je vais vous donni ■  
mon avis. Je pense que vous voulez vous en aller et que rien ne vous  
retiendra. Mais quand les deux empereurs apprendront ce déshonneo.r.  
à savoir que vous avez fui cette terre, ils feront chercher et fouiller par-  
tout [3000]. Ils feront garder tous les passages, les ports maritimes et  
les rivages. Quiconque sera trouvé, qu’il soit clerc ou bourgeois, noble  
ou non, qu’il se cache ou non, devra expliquer sa situation. Et sí vous  
êtes reconnus, tout l’or du monde ne pourra vous sauver de la mort.

Mon conseil est difficile à suivre et pénible [3010], mais écoutez-Ie  
donc, ajouta la demoiselle. En bas, dans la grande cuisine, se trouvent  
plusieurs bêtes écorchées, des chevreuils, des daims, des cerfs, des ours.  
Ce sont des animaux qu’on craint beaucoup; quiconque les voit s’en  
éloigne plutôt que d’oser s’approcher d’eux, tant ils sont cruels, féroces et

brutaux. Je ne vois rien d’autre à faire : si vous pouviez avoir queiques-  
unes tie ces peaux 13020] et que vous soyez oousus à i’mténeur, vous ne  
senez jamais reconnus. C’est ainsi, je pense, que vous pourrez vous sauver  
et quitter ie pays. Je ne vois pas d'autre remède à la situation. Mais,  
qUe Dieu me pardonne, je ne saís que dire de ia façon dont vous vous  
nourrirez. » Guiiíaume se mit à sourìre et dit: «Ma chère, peosez-vous  
cìonc que je puìsse souffrir [3030] de quoi que ce soit tant que je serai  
avec mon amie ? Nous vívrons bien cie notre amour, d’herbes, c!e feuiiles  
ét de fleurs. Faites en sorte qu’ii en soit ainsi, nous n’avonspas besoin  
de discuter pius. » La ciemoiselìe dtt alors': «Guilìaume, chetseígneur,  
que fera ia pauvre malheureuse qui restera après votre départ > [3040]  
J’empereur me fera mourir d’une mort douíoureuse et cruelfe. II me  
rendra responsable de cette affaire, m’intiigera humiliations tt torcures  
et me plongera dans ie maiheur en me chassant, Seigneur, au nom de  
Dieu le créatettr, si cela vous plaisait, j aimerais beaucoup me mettre en  
chemin avec vous. Je pourrais vous être très utiie pour vous pr(it.urerle nécessaire. » Le jeune homme répondit: « Beiie, granc! mercià vous.

mais c’est compiètement impossible [3030].»

Elles’en retourna, têtebasse : elleétaitsageetsensée, EUesedéguisa  
ea servíteur, aiia directement à la cuisine. Elie sut très bien s'y [)rendreet atla droit vers ceux qu i écorchaient les certs et les ours [3060] ainsi  
que d’autres sortes cie bêtes. Eìie en vît deuxj et prit cìe granès peaUx  
cî’une seuie pièce, deux ours blancs, amsi qu'un ser^nt, sansque 1)ersonne

•. donnc ,m vvrs .9057 : ^ ìw l’m“ ‘l,m Sl l<“ « P™m plurid í« il

k-ur répontì »), cc que sa lormc suppòre ie plus evaìt-mmtra et que !c toWcxtt. („netlisomsíon tiv-cc Mclior et Gu.íLmim-) «Hincnt, .m problème \* car k- ,|K(WS Qm

:|iot comme

íemps  
t\*n

fexces iiilu.v

j a (iemoist-lîe peuc s'aclresscr direetemem .. ....

tlestuvac.uí-e indtrt-ct. Cepe-ndnnt U peut ttuss, êtrt- mcpot.r l'.afc-rl\*\* ,  
tan ("est cette opt.on que )',u vlio.s.e, la premièrt- étant dtlîtolement nmpmihk (inmqa.s modernc. Le mC-me problèmc se posc tu. vcb 79(18.  
ì e vers 5062 ,f/. «r ‘bohíst \*> phmmi posc «n ptooleme. Lcs .tdp-ct.U ^  
íaçon év.dente tu.x pe-attx, mais !c chiií're «deux» d.ms ce cas ne convtent 1Ms,4t jj y „  
trois pctiux. On pet.t supposer ,mc errcur dt. cop.stt. («rpentlant une mirre-i,vSXJtht5>epeut être nvancéc : ct- ch.ilre t-st celt.i des espèccs<|in «raconsidétteto^^.  
dans la phntsc- qni précècle .mmédtatement .1 a été quest.on dts mamm tlc bèc«, tlcs..««[lomiiiit! ciu m.méral suppose une valcur anaphorKj«u|U|sllSii-w

‘ '|»rr ct  
s hj.ií

vuit csr cxnlicitcment mlrcssc ».< sti.l CiiuUaume. Un tci UícaSnpe est  
rcxtes mcciiévíiux ec rcnci compcc à fc (o.s tle ìa s.tuanon «de rmtetlcx-.«01r

omcllc peut s'neiresser dtrectcmcm 5 GtuSl.utroc, toi.t e,t premmt Méll0í(mmci .«r /,„\* uussì etre une graphi\* pour {\\dvtrbt4.î{im s

peui eue ....

dans îa phr-osc qui précède immécîiiitcnicm ...

espèccs, ct l’emploi protiominul dti numéral suppose t.nevaletiranapliort<;ttesqtt'il esr bien cjtiestion de ces deux cspèces. (..eptndant tm plissemeiìt s’o|>crt,4  
d’autrc du vcrbc, ec ì on possc, -avet. les adjectils qtiabbcistìisqm suívcnt, itns rt,|

sont crois).

ne s’aperçût de rien. Elle revint directement à la chambre, ayant bien  
accompli sa mission. Monseigneur Guillaume l’appela : « Alexandrine,  
belle amie, avez-vous les choses dont nous avons besoin ? - Oui, cher  
seigneur, voyez-les, elles sont prêtes [3070]. — Alors vite, belle, il faut  
agir. Pensez à les préparer rapidement. » Elle prit la plus petite peau[[95]](#footnote-95).  
Sur l’ordre du jeune homme, elle la plaça sur Mélior et cousit celle-ci  
dans la peau de l'ours[[96]](#footnote-96), toute vêtue qu’elle était de ses plus beaux atours.

Quand elle fut enfermée dans la peau, Mélior appela Aíexandrine  
[3080] : « Belle, comment me vois-tu ? - Dame, au nom de Dieu le  
Roi souverain, si je ne savais pas que vous êtes dans cette peau, je ne  
resterais pas là à vous attendre même pour cent marcs d’or! Vous ave/  
l’air d’un ours, d’une bête cruelle, vous en avez le corps, les membres et  
la tête. » Ensuite elle prit l’autre peau. Sur l’ordre du jeune homme, elle  
la lui fàt tenir sur tout le corps avec des courroies longues et résistante.s  
[3090] et elle la lui cousit serré sur les vêtements qu’il portait. Quand  
il eut revêtu ìa peau, qu’il l’eut bien mise et qu’il fut lacé dedans, il  
appela sa tendre amie : «Belle, ne me cachez rien. Dites-moi ce qu’ii  
vous semble de moi. - Certes, seigneur, quand je vous regarde, j’ai k  
coeur qui frémit, vous avez l’air terrible! - Belle, pensons à nous hâter!  
[3100]» Voilà ce que Guíllaume dit à ia jeune fille. Alexandrine pleurait.  
très émue du sort de la dame et du chevalier : c’était un coeur fidèle.

Une fois cousus dans les peaux, tous deux furent méconnaissables ■  
même si on les observait bien, ils ne ressemblaient à rien d’autre qu’à

cles ours crueìs et féroces. Ils ne voulaient plus tarcler [3110]: ils prirent  
congé cle la demoiselie et lui renclirent cent fois grâce au nom de Dieu  
pour les avoir conseillés. Iis avaient les yeux baignés de larmes tant ils  
avaient pitié d’Alexandrine, qui, sous l’eíïet ciu chagrin qu'ils lui cau-  
saient, tirait sa chevelure, s’arrachait les cheveux, lacérait ses vêtements,  
et étaic presque anéantie par la douleur. Ils se mirent en route, mais la  
demoiselle les accompagna [3120] just]uà la porte ciu verger sous !es  
murs clu château. Elle ne cessait cìe pousser cies soupirs et cle pleurer  
douloureusement sur leur sort. Et quancì ce fut ie moment de la sépa-  
ration, le chagrin lui fit perclre trois fois conscience, tant elie éprouvait  
cle compassion pour sa maîtresse. Quancl elle reprit conscience, elle  
commença une prière à Dieu : « Ah, bienveillant et véritabie Père de  
Jésus Christ, Roi des rois [3130], vrai Père cles hommes, tout puissant,  
vénéré seigneur Dieu, cie même que tu créas tout, et le deí et ia terre,  
et que tu pris forme en la Vierge et t’incarnas, Seigneur, et eus forme  
et chair d’homme, par la sainte Annonciation, et que tu protégeas  
Jonas cìans la baieine qui i’avait englouri, de même en vérité, Seigneur,  
fasse ta pitié [3140] que tu protèges et déiendes ces deux enfants des  
épreuves, ciu malheur et des tourments, et fasse ta sainte bonté que tu  
leur redonnes la prospéríté!' » Elle se tut aíors et ils s’en ailèrent: que  
Dieu, le Roi du monde, leur porte conseil! Ils se déplaçaient à quatre  
pattes, comme cles chiens, se regardant l’un l’autre.

Un Grec était entré clans ie bois. Ayanc aperçu tes ours [3150], il  
pensa ne pouvoìr échapper à la mort. II prit la fuite aussi vite qu’il  
le put et parvint, le pìus rapidement possible au palais, pâie, la mine  
ravagée. Ses compagnons iui dirent : «T’est-il arrivé quelque chose cie  
mal ? - Oui. - Quoi ? - Une très grande frayeur. J étais allé voir ce qu’ii  
y avait dans ce verger, à côté de cette tour, et deux ours blancs, féroces  
et sauvages [3160], se sont échappés : ils vont clans cette direction! II  
s’en est fallu de peu qu’ils me dévorent, mais ils ne mont pas vu, je  
crois, et je suis revenu dès cjue possible. Je les voue aux cliabies vivants,  
ces afifeux grands ours! » [[97]](#footnote-97)

Maintenant je souhaite ne plus parler des Grecs car j’ai beaucoup  
de choses à raconter pour ia suite. Nous parlerons donc des jeunes gens  
qui avançaient, cousus dans les peaux [3170]. Ils entrèrent dans la forêt  
et cheminèrent tous deux ensemble jusqu a ce que la nuit fut passée et  
que le jour parut. Le jeune homme appela son amie : « Mélior, tendre  
demoiselle, voyez, il fait grand jour, il fait clair. Conseillez nous sur ce  
que nous allons pouvoir faire. Aujourd’huí les paysans, les chevaliers et  
les serviteurs [3180], tous ceux qui vont à la noce, se rendront à Rome.  
Seigneur Dieu, qui créas le premier homme, ordonne et protège nous  
aujourd’hui des mauvaises gens! - Amen, seigneur, répondit Mélior. Que  
Dieu, le Roi du monde, nous protège d’eux! - Chère amie, dit le jeune  
homme, regardez, le soleil se lève déjà. II est désormais temps de nous  
reposer. Cherchons une grotte ou un marais [3190] où nous puissions  
maintenant nous cacher. — Seigneur, dit-elle, comme il vous plaît. »  
Les deux[[98]](#footnote-98) amants se cachèrent dans un marais grand et profond,  
sous les branches et les feuilles. Cette vie leur aurait beaucoup pìu s’iís  
n’avaient pas éprouvé une telle peur. Ils imploraient souvent le Sauveur  
qu’il les protège par pitié. Ils étaient fatigués et épuisés [3200], et tous  
deux avaient grand faim. Ils auraient volontiers mangé s’ils avaient eu  
de quoi, mais ils n’avaient rien à avaler et ils n’osaient pas aller chercher  
leur subsistance. A travers les feuilles la demoiselle cueillait des noix,  
des fruits, des faines, des pommes sauvages, des bourgeons[[99]](#footnote-99). « Belle, dit  
le jeune homme, je ne sais comment tout cela finira pour moí! Je vais  
m’en alier vers le chemin [3210] pour voir si je rencontrerais sur la route  
quelque voyageur allant à Rome ou en revenant, qui porte du pain sur  
lui ou dans un bât : si je trouve un homme voyageant seui, il ne pourra  
me retenir pour rien au monde s'il porte queique chose qui se mange!  
Vous aurez à manger — peu importe à qui cela plaît ou déplaît — car il ne  
peut rien nous arriver de pire que de nous laisser mourir de faim [3220].

17.7

GUILLAUME DE PALERNE

- Seigneur, dic la demoiseìie, ies empereurs apprendront bien vite  
de nos nouvelles à Rome. Ceux qui auront subi aujourd’hui ee vol ne  
tarderonr pas en porter l’informatìon à Rome : la contrée sera en ébul-  
lition et tous vous accuseront. S’il vous plaît, seigneur, vous me ferez  
contìance et ceia se passera autrement. - Et comment donc, ma soeur,  
ma douce amie [3230] ? - Cher seigneur, nous continuerons à suppor-  
ter notre sort comme nous ie faisons, nous mangerons des giands, des  
pommes sauvages, ainsi que cìes autres fruits cles boís[[100]](#footnote-100). Que Dieu, qui  
nous façonna tous à son image2, porte sur nous un regard bienveiíiant!»  
Et ils prìèrent tant !e Créateur qu’il les prit en considération et les aida.  
Vous avez entenclu le récit étonnant, i’aventure terrible, du loup quí enleva  
l’enfant [3240] à cause ciu crime horrible et cle la crueile trahison que  
son oncle voulait lui feire subir : il en fut comme vous l’avez entendu  
raconter. Ce même loup précisément avait poursuivi jusqu’à ía nuit les  
jeunes gens après qu’ils eurent quitté ies chambres et qu’iis eurent prìs  
la route, jusqu’à ce qu’iis se furent cachés. Ensuite il repartit rapidement  
[3250] et revint à la voie principale. II savaít bien cequi était nécessaire  
aux deux amants fatigués et épuisés pour avoir cheminé coute la nuit:  
ils avaient tous cìeux grand faim.

II regarda sur la route, vit un paysan qui portaít clu pain bianc et  
de la viancle cuite3. S’ii le pouvait, ii se battrait avec iui. Le paysao  
tenait ia nourriture enfermée dans un petit sac et l’apportait aux siens  
[3260]. li arriva et ie loup bondit. Le paysan vit la bête et hurla: «À  
i’aicie, glorieux Seigneur Dieu ! Prends maintenant ma défense afin que  
ce garou ' ne puisse pas me tuer! » Et le garou s’avança vers iui, le saisit  
cle ses clents et sauta sur ie côté, le tenant serré par ses vêtements. Ii

1 Cette alimenc.ition, non carnée, symbolíse le moixle sauvage, par opposition à la nourrj.  
turt nillinée de la conr (tpi’a sugpéree ìa mcntion dts cmsines où sc trouvaiem lcs peaux).  
Ciette nourriture végécale est celíe des ermites ícomme dans Le Cee/a Ji? íi> jj()

N'y' a-t-il pas un trait d’humour tlans eette memion d'un Dieti qiii imt à son imagcPs  
hiimains tjiii jjrennent i'apparenee d oursf

Ces tleux aliments, par opposition aux irmts, symbolisent la civilisation : voir C. Lévi-  
Strauss, AlyíMoj/ijms. I. I : Le Cm et ie aiil, Paris, Plon, 1964.  
li On pcut s'interroger sur ce qui pcrmet au paysan d'identiíier tm yarou. L'autenr |>f(U.  
à son personnage un savoir pem-être peu mocive, mais i! cvite amsi toutt coníiisi<1Iu.j  
surtout il réactive régulièrement le modcle du loup-garou bicnveìHíint, dont le motltlc  
est le BiseL/vrei de Marie de France. I! entretient le parallète entrt cet hommeà pcaude lotip ec les deux héros, cadiés dans des fourrures d'ours: malgré letir ajiparena\*. <«  
personnages onc nne hmnanité proioncìe; la semUaua peut ètre tronipeuse.

jeta le paysan tout étendu à terre et lui prit la nourriture [3270] qu’il  
apportait aux siens. Que sa femme en soit fâchée importait peu à la  
bête! Elle ne resta pas plus longtemps sur les lieux, laissa le paysan,  
s’en retourna. Le paysan ne s’attarda pas plus, quí prit la fuite dans la  
direction opposée à vive allure, s’imaginant ne jamais voir la nuit sui-  
vante, ne cessant de vérifier derrière lui que la cruelle bête ne le suivait  
pas [3280]. Mais celle-ci s’était déjà mise en chemin et apportait sa  
prise aux deux jeunes gens. Elle marcha longtemps à travers le bois.  
Quand Mélior et Guillaume entendirent le bruit, ils s’imaginèrent qu’ils  
étaient trahis, mais en voyant venir la bête qui leur apportaít à manger,  
chacun se rassura et se réconforta, sans savoir de quoi il retournait. I ,e  
garou descendit de la hauteur où il était [3290] jusqu’au bas du marais  
et alla droit à la demoiselle et au chevalier, dans leur cachette. II déposa  
très humblement devant eux ce qu’il portait puis repartit rapidement  
dans la forêt chercher l’aventure je ne sais où. Guillaume prit le sac, le  
dénoua vivement [3300]. Et quand ils virent le pain et la viande, sachf/  
en vérité qu’ils en furent très heureux et qu’ils rendirent grâce au soi i-  
verain Roi de Paradis. Guillaume dit à son amie : « Belle, sachez que  
le Roì de toutes les créatures ne nous oublie pas. Belle, écoutez donc.  
quelle aventure! Dieu nous envoie notre subsistance par l’intermédiaire  
d’une bête privée de parole [3310]: a-t-on jamais vu une teíle merveille .-  
Belle, II connaît bien la situation où nous nous trouvons : II sait bien  
nous le montrer. - Seigneur, dit la noble Mélior, puisse cela Lui plaire  
de le savoir, qu’Il le veuille et que cela Lui convienne, car cela me rassure  
beaucoup! » C’est ainsi que leur conversatíon prit fin.

Ils mangèrent alors, car ils avaient faim : ils se restaurèrent bien avec  
ce qu’ils avaient [3320]. Chacun sortit sa maín nue hors de la peau qu’il  
avait revêtue, car la demoiselle, qui les avait mis à l’intérieur, avait faii 1

en sorte en les cousant que chacun pût disposer de sa maín à sa guise.  
À travers les gueules des fiturrures ils échangeaient des morceaux, sans  
avoir de sauce ni de sei ec sans boire de vin ou d'autre boisson (3330].  
Cependant, si le loup en trouvaít le moyen, íls auraient à boire, s’íí ie  
pouvait, avant même d’avoir iìni de manger. II rencontra ie derc d’un  
prêtre qui portaíc à celui-ci, chez iui, un tonneau de fort bon vin : je  
crois bien que ie prêtre qui en passa !a commande n’en goûtera rien’!

Voyant le loup venir, le clerc ne sut que faire [3340], abanclonna par  
terre tout ce qu’il portait et prit k fuice rapidement comme un homme  
qui n’imagine pas avoir ia vie sauve. Le garou, qui n’avait pas envie de  
faire plus de mal au derc, prit le tonneau. Ii retourna à la demoiseiie  
et au chevalier er le déposa devant eux. I! reprit ensuite son chemin  
[3350] et ne s’attarda pas pius sur ìes iieux. « Hé, dit Guiíiaume, nobie  
bête, comme vous me faites une grande courtoisie, quí me secourez,  
ainsi que mon amie! Qu’il en soit rendu grâce à Celui vous a envoyé ici  
auprès de nous et qu’Ii vous protège! - En véricé, seigneur, dit Mélíor,  
je me sens aussi fortement rassurée que si mon père, ie roi des Grecs  
et son fils Laertenidus2 qui devait mepouser, avaient faic la paix avec  
nous [3360]. Le mariage peut être remis à pius tard, et cda sera ie cas,  
s’il plaît à Dieu ! » IIs saisitent aiors le baril. Iis n’avaíent ni hanap, ni  
récípient, et ils burent ati tonneau, à satiété, autant qu’iìs ie purent. [[101]](#footnote-101)

Après avoir mangé autant qu’iJ leur plut [3370], ils s’endormirent, car  
ils étaient1 très fatigués, dans les feuilles, dans les bras l’un de l’autre[[102]](#footnote-102) [[103]](#footnote-103).  
Us avaient oublié la grande peur qu’ils avaient éprouvée. IIs dormirent  
sous les branches jusqu’à leur réveil, vers l’heure de vêpres, étonnés de  
la durée de Jeur sommeil.

Ils restèrent ainsi dans leur cachette jusqu a la venue complète de la  
nuit. C’est alors que les deux amants reprirent la route [3380], à travers  
la forêt. Que le Sauveur du monde les guide, si cela lui agrée[[104]](#footnote-104)! Quand  
ils virent qu’il faisait jour, ils allèrent sur quatre pattes, comme des  
ours. Et sachez en vérité qu’ils étaient plus laids à voir quand ils étaient  
sur leurs deux pieds que quand ils se mettaient à quatre pattes[[105]](#footnote-105) [3390].  
C’est ainsi qu’ils cheminèrent toute la nuit. Le loup, qui ne les oubliait  
pas, les suivit tout le long du chemin. Et quand l’aube fut parue, qu’il  
fit grand jour[[106]](#footnote-106) [[107]](#footnote-107) et qu’il vit qu’ils étaient cachés, le loup les pourvut avec  
une grande générosité de tout ce dont ils avaient besoin. Et quand vint  
la nuit [3400], ils se remirent en route. La bête ne cessa pas de les suivre,  
sans qu’ils la vissent. II les suivait pas à pas. Qu’ils soient loin ou près  
il les secourait selon leur besoin et leur fournissait tout ce qui leur était  
nécessaire, de telle sorte qu’ils ne manquèrent de rien. Ils traversèreni  
ainsi ie pays et s’éloignèrent de leurs ennemis" [3410].

Je souhaite cesser ici de parler d’eux : nous saurons bien revenir  
sur ce sujet quand ce sera le moment. Pour I’instant je veux parler des  
fêtes et des joutes nombreuses qui eurent lieu à Rome. C’était une très  
belle matinée, le temps était radieux, le jour éclatant; le tumulte et ie  
vacarme dans les rues étaient très grands. Tout le monde était excité  
[3420]. Les jeunes filles, les dames et les demoiselles se tenaient dans les  
étages pour regarder comment la richesse, la noblesse, l’orgueil s’étalaient

avaient si nobie ailure que nuì ne saurait décrire ceia  
je préfère me caire [3440].

dans íes rues et les rempiissaient, Eiles se dísaíent entre  
n’avait jamais vu une teiie merveiile. Les Grecs et tous les R ^ C\*U °nia ville, qui étaient plus de vingt miiie [3430] sans comptL le^"15cìont ies groupes étaient nombreux, étaient à chevaì L’em !xiysansavec son fiìs somptueusement paré, au point que nersann.111"5^’  
cure comment ieurs vetements avaient eté réalisés ’ aic

Tous étaienc montés sur leurs chevaux et sortis de leur  
où iis artendaient la nouvelie que ìa demoiseiie se mnrlnU ' ,,,emeurespape portait ses vetemencs hturgiques pour présiderau service r ì'  
à Saint-Pierre, i egiise principaie. Jamais on ne vit une fouie  
celle qu’il menait avec iui. II y avait tant cle moines, d’abbés  
carciinaux, cl’évêques, de prélats, d’archevêques de léoirc ^ ^

, „11 1 ’ venuc rinM.

ies noces, tous revecus de ìeurs cenues, portant leurs crosses - P

on n’en vit autant réunis. Toute ia ville résonnaìt et trembh[[108]](#footnote-108) l [[109]](#footnote-109)|te,|limaiS

cles cioches et du vacarme que tous fifisaient à travers la cité C\* S°n

que ie Grec cìevait épouser sa femme. Mais íi peut l’attendre i«n, ^

[3460] : je ne crois pas qu’íl puísse jamais la voir p0ur en prend^"1^

quí ia

piaisir et trouver son bonheur! Tout au contraire, c’est à ceiui

tenaic alors entre ses bras qu’elle en donnerait, du plaisir!

L’empereur se trouvait avec ses gens dans sa résidence prin •'

corps fort somjMuteusement vêtu d’un tissu cjui avair íe pouvoìrV’ ^

jamais vieillir ni s’abîmer quand on ie porte [34701. Te nc i ne

r r i • > J gpcux Jtclécnrf\*

cnneremenc, m raconter comment jI fut tabnqué, ni dire nní U i \* \*

qui le fit faire, car il y auraic crop à dìre : je dois me taire sur ce ■

maintenant, car j’ai encore beaucoup à faire[[110]](#footnote-110) IVmn»,,,. \t i SU!et• u „ ,, • , , ' ’cl"Percur Nathanaèl

etait beau pour son age. 11 avait pius de quatre-vingts ans et avait 1

très irnjxisante

> Ljui ie juí donna

cheveux et ia barbe blanches [3480]. II avaít une allure

et ii était très courageux et très sage. Autour de lui se trouva.-.nr Sesgrands seigneurs. II y avait tant de rois, de ducs, de comtes, dc ’\trnnspuissants, de vavasseurs et de jeunes gens, sans compter ceux cle i'.mtrt.  
empire, que je serais bien incapable de vous les énumérer et dc. F-.t  
quiconque aurait pu voir ia richesse [3490], ia valeur, l’excel -vntt-, ij  
noblesse des somptueux vêtements précieux portés par les U,.. ni.-s tltsdiverses contrées qui étaient réunies ià, et par les demoiscl ic • lu paVi,  
les plus nobles, les plus estimées, qui, venues à ia noce. st- t.M nt-nt rnrang au palais, aurait tenu toutes ces ríches toiiettes pour i lcs i •  
jamais on ne vit une telle magnificence [3500]. lis attendaicc  
la demoiselle Mélior.

r\eil!ts.  
•|iie sortt

il (.-ratt

'-■lle tardaitp  
la chambre.  
.-I le pouv.«:

■ i tr suéeso#  
-e t-n fureur s  
. pensatt i hî  
', n i-nterxhîtr 1  
,u de nr pius |  
-int lui et  
a une mort I  
vint à b rrti- c  
apparencv Jc 1

Vasd'

L’empereur aussi s’étonnait beaucoup du retard de sj h'  
largement temps qu’elle fût levée, préparée et parée pour al ì.a l’église.  
car rois, comtes, ducs et princes [3510] l’attendaient, ains, uc rous lc,  
nobles. Nathanaél, le roi de Rome, fit demander pourc]iu  
tant. Les messagers l’informèrent qu’ils n’avaient trouvé d.u  
ni la princesse ni une seule demoiselle capable de dire ce < j i  
bien être devenue. L’empereur, entendant cela, eut une viol-  
le coup de la colère et de la rage. II entra dans la cham  
[3520], appela Alexandrine qui était effondrée sur son lit  
demoiselle en versant des larmes abondantes sur son sot t.  
l’empereur, elle se mit à redouter sa grande fureur au p<  
savoir que faire. Si elle était incapable de se justifier d>.  
se défendre par des discours, elle pouvait bien s’atten<  
immédiate [3530]. Elle sortit alors d’une des chambres .1contre du roi. Elle masqua sa peur et son malaise sous I  
ía joie. Elle demanda : « Que puis-je faire pour votre pla ^ til répondit, furieux : « Pourquoi ma fille tarde-t-elle tat ■: It se Preríreí11 est déjà heure de tierce1! Et surtout elle reste introi ■■ jbh' ^ ^  
je la fais chercher partout [3540]! II est normal que c :Li fIlt ^ ^  
me soucie de ne pas être informé de ce qui lui arrive! — St ’^^flneisc  
demoiselle, s’il vous plaît, nesoyez pas en colère! Ceux c,n v(”lS CJ(e{íf  
de teíles informations à son sujet n’agissent pas courto< •sL-rnt-nt’

dort, là, dans sa chambre, sachez-Ie bien avec cercitude.

,J\*S\*

179

B rnariage sans amour, Mélior vit comme nn ours. Le terme

GUILLAUME DE PALERNE

qu’cJIe se lève tout cle suite. - Seigneur, à mon avis, elle  
U,u,|ri, p s me parier. - Est-ce ainsi ? - Oui, ma foi. - Pourquoi ?  
- |i' nt S.IÎ1. - !».■ 'i' ')eigneur qui créa le monde, dit I’empereur à la  
■iJrniii'it'It. veux tout savoir de cette histoire. - Certes, seigneur, si

'OsJi', ,i vniis !i .lirais très volontiers [3560]. - Parle. - je ne demande  
je vous crains trop, et plus que tout je redoute votre  
, s’il vous plaît, pardonnez-le-moi et réconciliez-moi  
jvc. elle. jti imni ,ie Dieu. -Je te pardonne, mais parle-moi donc. - Je  
e!» répondit la clemoiselle qui netait pas folle. Elle  
. ■ e et son ton [3570] puis commença à lui raconter son

hisrmre Ds i.irn > 'iu montèrent aux yeux et coulèrent sur ses joues.

«Sire.i!:; I.t t'unoiselle, je ne veux pas être complice cle vos malheurs,  
..ir w sui' tle V'tte lignage, vous m’avez élevée clepuis mon enfance et je  
. fiance en vous. Votre fìlle me hait vioíemment, rnais

Atixt. Difn !, v.ii oi.i [35BO]. J etais présente hier soir quand elle s’est  
aiuvhtt- 1:1 !t nu tiur rester assise près d’eile jusqu a largemenc minuit  
;W. l.j dumhrc étaic complètement vide, mis à part nous deux, je  
vmsen iDnne m.i parole. C’est ià qu’elle me révéla son secret et qu’elle se  
Hjigrur lx-.iuu,i'i à mt>i de vous. - De moi ? — En vérité. — Sais-tu à cjuel  
ijrt' - M.i toi. à cause de cette union [3590]. Elle n’aurait voulu pour  
ritìi AU momlt-1'< ce maríage, car on lui avait rapporté la coutume cles  
tlt-( oiim.'.'ii iopIe qui veut qu’ils n’aient aucune femme, toute  
uiamusc. f-srim. e et cie haute naissance cju’elle est, cjui ne soit sans  
t-nk-rm<e Oo en droit de haïr profondément, me dit-elle, un  
‘ttrr<- lll|t ri -ion, dont on ne possède que le nom. Elle n’aurait  
titrt-.1. i'v.j'ir.itn,e [3600] : rien de pire ne pouvait lui arriver. Elle  
Jinsi. m.us.usti.iitcomme une bête2. Elleajouta cjuecelui cjui jserd

Címmts íui Moven Âge, comme en témoigne la lin de CV/gès :  
termmera ses (onrs à Constantinople dans un hnrem, entotirée  
Paris, Champion, 1982, v. 6653 sq.). Cette hn très íimbiguè,  
e solntion aux rlsques que (ait courir Amour, renonvelle le  
’’ r"l- ,,c la princesse potirtant a repoussé, en se marianc par amotir.  
j 1 f '' ■' 1. >ice constrnisent leur lnstoire d'amour contre celle de Tristan  
t '''' irtic\*e fondatetir de A. G. Van I lamel, « Cligès et Tristan »,

3-489), Mélior reltise à son tour le sort de Fénice. Les amants  
\* PJr opposition à des modèles littéraires successiís.

on Itt comrne cas sujet de pitrc, à la rime. Le terme snrprend.  
Itretenir le réseati cìes mécamorphoses animales : à déíattt de

La tìescription clc nssus ou de vêtetnems merveilleux est tin miv« „ .

, rcprcst

par la rooe de courormement d brec a ln tm á'Eivei Fmdeiécl M R(x

ntc par cxemnlf  
Tnvs.Pam'.a,,,^^

Wolt

iiri

. r.«‘

rlí’[[111]](#footnote-111)

sa liberté de mouvement par intérêt fait une mauvaise affaire. II gagne fort  
peu, celui qui perd sa liberté physique. Elle préférerait un duc, un comte, ou  
le fìls d’un pauvre vavasseur, plutôt qu’un honneur et un pouvoir de cette  
sorte [3610] : voilà ce qui la plongeait dans une tristesse sans fìn. Elle me  
dit ensuite une parole, sur laquelle je la repris et que je considérais comme  
insensée, ce qui me valut de sa part une haine violente. »

L’empereur répondit: « Mon amie, dis-la moi donc, je veux la connaître,  
qu’elle soit sage ou folle. - Cher seigneur, ne le prenez pas mal : elle a  
donné son coeur à un chevalier. - Son coeur ? - Oui. - Explique-moi.  
- Sire, au nom de Dieu le tout Puissant [3620], elle n’aime personne  
comme lui, ni elle-même ni qui que ce soit d’autre. En vérité, il n’est  
personne qu’elle préfère, et c’est ce sur quoi elle se lamentait le plus. Je  
la blâmai quand j’entendis cela, et je le lui reprochai tant et lui fìt tant  
la leçon qu’elle me prit en grippe, au point que je l’ai quíttée en très  
mauvais termes. — Mon Díeu, ne me le cache pas : qui est celui qui osa  
préméditer [3630] un tel déshonneur pour ma fille ?» La demoiselle  
répondit à l’empereur : « Sire, c’est ce jeune homme, valeureux, sage et  
beau. — Guillaume ? - C’est lui effectivement. - En vérité ? Et il m’a  
infligé une telle honte ? Je l’avais élevé, nourri, adoubé, fait chevalier  
et sénéchal de mon empire! C’est donc vrai, ce que j’ai entendu dire  
[3640], qu’on en élève certains et qu’on leur fait du bien, alors qu’on ferait  
mieux de s’occuper d’un chien! II s’est fort mal conduit à mon égard,  
mais au nom de Celui en qui je crois, qui pour nous a souffert en Son  
corps, tout l’or du monde n’empêcherait pas, si je pouvais m’emparer  
de lui, de le faire brûler ou pendre. » C'est en tenant ces propos qu’ils  
parvinrent au lit qui se trouvait dans la chambre [3650]. Ils soulevèrent  
la moustiquaire, examinèrent les draps et l’oreiller, et tandis qu’ils ne  
trouvaient pas trace de la demoiselle, Alexandrine faisaìt comme si elle  
n’était au courant de rien. Sous I’emprise de la terreur, elle ne savait que  
faire, tant elle craignait l’empereur. « Dieu indulgent, dit-elie, où est  
allée ma maîtresse, que nous n’avons pas trouvée ici [3660] ? Je pensais  
qu’elle était encore en train de dormir, étant donné qu’elle avait veilié  
cette nuit jusqu’au moment où, presqu’au lever du jour, sous le coup  
de sa violente colère, elle m’a chassée hors de sa chambre. Dieu sait

porc désignant aussi au Moyen Àge le sanglier, c’est peut-êtte l’isolement du soiitaite :;  
qui est en jeu pour évoquer cette vie sans amour. On a interprété ce passage comme tiu  
discours indirect iibre.

parfaitement à qui revient la faute! Je íui avais bien dit par souci de  
sa réputation et pour son bénéfìce tout ce que je pouvais, mais elie n’a  
jamais rien voulu comprendre. On m auraít pnse jxiur une femme de  
mauvaise vie en encenclant les reproches et les injures qu eiie me lan-  
çait [3670]'! Elle en était presque à se jeter sur moi! Sire, íi n'y a rien  
d’autre à dire. Mais pensez à envoyer sans tarder voir chez le chevaher.  
S’il est chez iui, votre fiHe n’est pas sortie de la ville; s ii n y est pas, soit  
ìls sont ensemble clans la cité, soit iis sont en train de partir [3680].»

L’empereur était crès affligé. Des larmes jadhrent et coulèrent le iong  
tie son visage. II fit fouilier toute ia ville, mais il ne put rien apprendre  
de neuf. II étatc près cie mounr cie rage, et son creur était sur !e point  
d’éclater. Souvent des pleurs coulaient et inondaient son visage. II ne savaít  
que faire clevant cette honte [3690] : ii savaic bien qu’elle ne pourrait  
rester cachée. 'íVcs rapidemeot ia chose fuc ebruitee . tous savatent cìé|à  
que la belle s’en allait cie concert avec le chevalier. Tous setonnèrent de  
cette nouvelle en l’apprenant. IIs abanclonnèrent ia fête qui sétaìt mise  
en train en viUe. et laissèrent clanses et chverussernents. Lempereur des  
Grecs [3700], accablé cle honte, abattu, effondré, revint à sa résidence,  
avec son fiis et ses autres seigneurs. Tous les Grecs descendirent cle ieur  
monture. Le rox cle Rome, avec trente cle ses proches, monta acheval et  
se rendit auprès clu roi des Grecs. Ii lui raconta son grand maiheur, sa  
grande honce. II se plaignit a lui cìu très grave tort cjue lui avait infligé  
■ fiile [3710] et du jeune garçon qu’il avait éievé et qui avaic attiré sur  
iui une teile honte : « Gonseiiiez-mot, cher setgneur, au nom de Dteu, au  
sujet tle ce déshonneur. » L’empereur clit : «Les choses sont ce qu’eiies  
Síiat. Faites orclonner publiquement partout et à tous cie venir ici, de près  
comme de iotn. Qui s abstiendra clans cecte grave situation sera réduit,  
ainsi cjue sa clescendance, en esclavage. Faites commander à tous vos  
barons [3720] que personne ne manque et que tous fassent leur possible  
pour venir. Faites bouder votre terre, chercher et foutller partout, jusqua  
ce qu’on trouve Guiliaume‘. Et que chacun sache, en toute certicude,  
que s’tl le trouve, vous iut donnerez tant qu tl sera pour toujouts réputé

i À nouvsatt le tcxte préscnte un systèmc hypotliétique asymétrique, avec un impariÀr de  
i'indicatii tì-.iDS ia prmcipale (teuoil) ec im subjonctií clans la subordonnée (mt) v. 3670-3672.  
Ccs modes renforcenc l'expressivité en actnalisant I action exprimée par I apodose (voir  
V. Mémircì, Syutaxt dt t'amieu op. at„ § 267).

Le schéma cìes nmes índiqne cju'il manque un vers : ia traduction se ionde sur «w rcc0!,s.  
titucion cìe Michelant, adoptée par Micha (v. 3724 « juscju a ce qu'on trouvetímlla„me,,)

pour sa richesse. Faites aussi garder les passages, les ports maritimes,  
les rivages [3730], les déíîlés, les lieux écartés, les châteaux, les cités, les  
vílles et les bourgs. Faites bien garder tout le royaume, afin que nul n’y  
passe, homme ou femme, sans qu’on sache qui il est avant de le laisser  
continuer son chemin. Je resteraí trois semaines ou un mois à attendre  
qu’on sache ce que cela pourra donner. Mais, au nom de Celui qui me fit  
naître [3740], s’il s’avérait que cette chose m’ait été infligée par hostílité  
contre moi, vous auriez tort de placer votre confiance en moi, car aussi  
longtemps que vous vivrez, le poids de cette aífaire ne quitterait pas  
vos épaules! » Mais finalement Nathanael, le roi de Rome, lui expliqua  
tant la chose qu’il le crut bien [3750].

Comme vous l’avez entendu proclamer, on vint de partout. Jamais  
on ne vit une foule si nombreuse. Elle se sépara en mille groupes qui  
bouclèrent toute la terre et parcoururent le pays entier. Si le Sauveur  
du monde, pris de pitié, n’intervient pas, personne n’empêchera que les  
deux amants soient pris, car ceux qui les pourchassent les détestent,  
les haïssent [3760] et leur promettent la mort! S’ils étaient pris, leur  
fuite tournerait bien mal! Que Dieu les protège de ce danger! A mon  
avis, ce sera le cas : le loup-garou ne les oubliait pas et au contraire ne  
cessait de protéger leur vie[[112]](#footnote-112), car quand ceux qui étaient sur leur piste  
approchaient avec leurs chiens de là où se trouvaient les deux amants, le  
loup bondissait et risquait sa vie [3770] pour les protéger et les défendre.  
II faisait en sorte que tous les poursuivants s’occupent de lui jusqu’à  
ce qu’il les aient éloignés et écartés des jeunes gens : ceux-ci, ensuite,  
restaient sans protection tout le jour. IIs avaient souvent peur de mourir.

C’est ainsi que la bête les emmenait, au prix de bien des peines, de  
bien des dífficultés, et qu’elle les protégeait de leurs ennemis, de telle  
sorte qu’ils ne furent ni vus ni faits prisonniers [3780]. Elle en passa et  
supporta bien des jours dans le danger! Les Lombards, les Romains et  
les Grecs n’abandonnèrent pas avant un mois. Ils ne laissèrent ni combe[[113]](#footnote-113)

ai plaine, ni haie, vaílée, montagne, chât

été et qu’iis n’aient fouilìés : ils n’eurentcepèV)!e°Udté’0l'! ils n’aientchevalier et de la demoisdle [3790], ce qui Jei 0t aUcune n<,uve!ie ciuQuand fut connue, racontée par les Grecs la p Stmbla e«raordinajre.  
le soir même des événements toUs fureèè L|U!retlesdeu,<ours biancs,  
s’agissait de la belle et du chevaijer qui s-en n!,m.nies pour dire qu’ii  
peaux. Et ils en furent déímitivement convaím »usus dans les  
cuisiniers de I’office direnc qu’au moment oil ^ parte que [3800] ies  
chevaiier et à la jeune íiiie on leur avait voíé aVenture arrivait au  
grandes et larges. eiìx Peaux d'ours biancs,

Ouand cela fut ainsi connu et i

x., , . 1Ue ies «)iseiin,„ .

rant, ils hrent a nouveau parcouriret fauiiier d f tté m,s 3U aìu'  
pays, ies forêrs, les piajnes er ies ravins, ec à nn °ncl en oomble tout ie

proclamation [3810] : celui qui parvie’!xirait ils ^ent fure une

ours pourrait espérer une teile técompenseg^SP()ur eux t!espauvre. Cest ainsi que ia chose fut publjée4 Q,piusjainais, il ne serait

chercha er fouiiia partout, pays, on

peine, car le garou, muitipliant ies eftorts‘ ^00 Stdonna toute cette

atix deux amancs cie s’échapper encore [38201’ ^ ies^Ulc|anG permis  
Quand les empereurs virent qCie c’ét-iit”

-’haque jour tant de mai, ils renoncètenèà cett7rt,U'Ìls se donnaient  
leurs gens, pnrent congé du roi de Rome et e to!le. \*nvoyèrenc cous  
lerres. L’empereur de Grèce cependant pria rW°Uf!!èrenr dans feurs  
hien faire garcler les détroits, ies passages ’P^avant Narhanaèl de  
xur tout le territoire en son pouvoir. „Et’si ^ maritímes [3830]

ies traîtres soient pris, par pitié, atxordez-^ ^ ‘! arrivait cIue

reconnaissance des services que je vous ai en C(lniPensatjon et en

nomme en Grèce pour qu’il en soit fa;t jL(stlS’èfn’tnví,yeríe jeune

faites-en ce que vous voulez. Si je J’avais y ’^ntà vorre fille,

pius jamais rien [3840]. » L’empereurdon’nadeneV0UStiemanc!erais

-aramit qu’il agirait comme i! le souhaitait ^^«^ipromicet

ies tenir prisonniers. IIs s’embrassèrent et nrìr' ^les prendre et  
' “ W[l^- De tous côtés,

••rçnvoie â tine 'f", ° ‘ ''""‘“"fo.Ustnsdebar «'

■ ' ..rooosé pnr les aict.onnaircs est rendu pat «combe,,!,,.,,.

cavite » propose I 1 '“Matraduction.

tnoycn brcim'cus, íiu sens dc «cavìtç, creux»  
iiu vers .3785, ìc vers smvam associant \*ÍOncexK li,r»i,lainii,  
par ia rime : on peut Omittte l'hypothèst^  
cotites ticux un rermc«éoíîrafAiqueqnjd&bn\*\*1 M’W■oie à „ne hiu.reur {ì,L„gm a» sen! ^

' --^^-nnnna.rese^ ^C J ^ ^

1. lìl\* <k krr « creux,  
   on échangeait des saluts. Nathanaél et ses hommes rentrèrent directe-  
   ment à Rome, et les nobles seigneurs grecs, avec leurs hommes [3850],  
   fort courtoisement, firent route et chevauchèrent directement sur leurs  
   mulets rapides jusqu’en Grèce. Tous à travers le royaume s’étonnèrent  
   que leur prince n’amenât pas l’épouse qui lui avaít été promise, mais on  
   leur conta la chose exactement comme elle s’était passée. Ils en furent  
   très surpris [3860] et en discutèrent beaucoup. Pendant longtemps dans  
   le pays on débattit souvent pour savoir si on laverait cette honte, mais  
   Patrichidus! ne consentit pas à ce qu’on en fît plus. L’affaire en resta là  
   pour cette fois : les Grecs n’en firent pas plus.

Je veux cesser maintenant de parler d’eux et revenir à Guillaume  
[3870] et au garou qui les guide, ìui et son amie, non sans peines. II  
les emmena directement vers l’Apulie parce que c’était sa terre à lui. II  
avait à supporter souvent de très grandes difficultés, des dangers, des  
malheurs et des peurs violentes. Les deux jeunes gens voyagèrent tant,  
jours et nuits, ainsi cousus dans les deux peaux d’ours, qu’ils traver-  
sèrent la Lombardie et entrèrent dans la marche d’Apulie [3880]. Un  
matin, ils regardèrent et virent les tours d’une cité, les fortifications et  
les murailles, ies aigles[[114]](#footnote-114) [[115]](#footnote-115) et les hautes enceintes, les eaux et les pêcheries[[116]](#footnote-116).  
Mais les forêts leur manquaient désormais et ils ne voyaient rien d’aui n  
que du terrain découvert. La cité s’appelait Bénévent[[117]](#footnote-117). Elle était sous  
la juridiction du pape, excepté pour la justice souveraine [3890] qui  
revenait à l’empereur. Les deux jeunes gens étaient très effrayés à caust  
du jour qui répandait sa lumière sur eux. Ils ne savaient où trouver un  
refuge pour y rester jusqu'à la nuit.

En regardant sur le côté d’un tertre élevé, le long de la colline, sur son  
flanc, ils virent la tache blanche que dessinait une carrière. Tous deux se  
dirigèrent dans cette direction : il leur tardait d’y arriver [3900] à cause  
du jour qui était déjà si haut alors qu’ils étaient encore à découvert clans

*mlslÊllímÊÈÊÈÊIÊ*

les champs ec cju’ils craignaient qu’on les vît. C’est pour cette raison  
qu'iLs se hàcèrent justju’à arriver à la carrière, qui était vaste et large. EUe  
jirésenrnit de nombrmses grocces degrande caille creusées par les ouvriers  
qui en avatent tiré la roche. L’une avait été faite récemment [3910] et  
c’est là que les villageois extrayaient depuis peu les biocs de pierre. Les  
Jetix amants se cac lièrent dans une andenne anfractuosité à côté de celle-  
ci. S’ils avaienc su les diftìcultés qui les guettaient, ils n’y seraienr pas  
entrés pour tour l’or du monde : jamais ils ne pourraient en sortir sans  
le secours cle Ditu, Roi du monde [3920]. Ils étaient fatigués et épuisés  
car rt'tte nuit-là, pius que les aucres fois, iis avaienc voyagé longtemps.  
jent’vous ierai jms un long récit: les deux jeunes gens s endormirent. Si  
ltSauveurciu peurde d’Israèi n’a pas !a bonté d’intervenir, ils ne verront  
pâS le poinr du jour suns mourir ou être biessés : cle ìa cité les ouvriers  
éraient venus [39301 chercher la pierre, et pour accomplir leur tâche,  
íisécaitnt entrés dans l’ancienne anfractuosité où tous deux dormaient  
et iis y avaient ciéposé ìeurs aifaires. IIs s’avancèrent aiors, maís voyant  
itsours, ils furenr stnpéfaits, se hâtèrent de faire clemi-tour et sortirent  
tlelatarrière. Ils aj'pdèrent leurs compagnons.

L’un d’eux prit Ia paroie' : « Seigneurs, vous savez parfaitement  
líMO] cjue notre empereur, notre maître, a fait annoncer à travers tout  
sonempírequecelui cjui trouverait les cleux ours blancs ne connaîtrait  
piuspmais la pauvreté, tant il le récompenserait largement. Soyons  
tbm tousbons comjiagnons et associons-nous cìe bonne foi. Dans cette  
graie se trouvent les tleux ours dont je vous parle. Ils sont allongés là,  
150], et à mon avis iis dorment. Demeurons ensemble  
i'. • 'e» i.iriìti, i.'cccpté i’un de nous, qui aille à Bénévent chercher ie  
■!. s liommes. » Ils restèrent tous et iui s’en alla et, sans cesser  
■'i in:: r. .irrivj ,i |:. )t£ jj jnsjsta p0ur Voir le prévôt et lui clonna les [[118]](#footnote-118) [[119]](#footnote-119)  
nouvelles, qui lui furent très agréables [3960]. « Me dis-tu la vérité, dit  
le prévôt, quand tu affirmes que les ours que l’empereur1 a tant fait  
chercher à travers le pays sont cachés là ? - Oui, seigneur, c’est ma foi  
vrai. Crevez-moi les deux yeux s’ils ne sont pas tous deux dans la grotte!  
Mes compagnons sont restés là-bas pour les garder. Venez donc, amenez  
tous vos hommes [3970], afin que ies deux ne puissent s’échapper. » Le  
prévôt fit donc ordonner publiquement que tous sortent de la ville, en  
armes, sous peine de perdre leurs biens, un pied ou même la vie.

Vous auriez pu voir alors ia viiie en branle-bas, les gens s’armer et  
revêtir leur armure, et aussi bien les piétons que les cavaliers sortir tous  
ensemble en foule. Le prévôt avait un fils, bien jeune et beau comme  
une fleur de lys [3980], et il l’aimaít pius que tout. Le jeune garçon  
avait douze ans. II le prit avec lui. S’il avait su ie coup mortel qui allait  
le frapper sous ses yeux, il ne l’aurait pas emmené là-bas, même pour  
toutes les richesses de Bénévent. Ils chevauchèrent jusqu’à arriver à la  
carrière. Tous autour d’eux mirent pied à terre[[120]](#footnote-120) [[121]](#footnote-121) [3990].

La demoiselle était réveillée. Elle était très fatiguée et tourmentée car  
elle avait fait un songe étrange, qui lui bouleversait le coeur et faisait  
trembler son corps. Elle réveilla Guillaume et iui dit : « Seigneur, au  
nom de Dieu, que pourrons-nous faire ? Un songe me contrarie tant  
que tout mon corps en tremble et que je défaille. - Ne vous inquiétez  
pas, belle [4000], lui répondit-il, n’ayez pas peur. — J’ai peur pourtant.  
- Pourquoi ? — Parce que je crains ie maiheur, cher et tendre ami : pen-  
dant mon sommeil, j’ai rêvé que des ours, des léopards et des sangliers  
féroces venaient nous dévorer ici, conduits par un lion qui n’avait qu’un  
seul lionceau. Ils venaíent ici pour s’emparer de nous et nous étions  
incapabies de nous défendre [4010]. En regardant vers la droite, il me  
sembla voir venir vers nous notre loup - que Dieu le protège! II fendait  
la foule, la gueule ouverte, droít vers le lionceau, et l’emportait entre ses  
mâchoires, malgré toutes ies autres saies bêtes : il n’y eut alors aucun  
autre animai [4020] pour oser le poursuivre. Voyant les gens venir, il  
ailongea le pas et accéléra sa course[[122]](#footnote-122). » II ne restait aiors plus aux deux  
jeunes gens cjue les yeux pour pleurer : ils entendaienc ie fracas des  
chevaux et voyaient les chevaiiers en armes qui se préparaient à pénétrer  
clans la grotte. Tous deux perdirent leur sang froici et se mirent à pleurer  
à chaudes larmes, car ils étaient terrorisés à la pensée de ia mort [4030]

Guillaume dit: « Ma soeur, ma douce amie, fleur cle beauté, rose épa-  
nouie, quei malheur, quelle souftrance aujourd’hui au moment de notre  
séparation ! Ah, Envie, mauvaise créacure, tu ne t’arrêtes jamais, cu ne  
te reposes jamais et tu n’as pitié de personne! Ah, Fortune' trompeuse  
comme ii est fou, ceiui qui te fait contìance! Pour quelle raison, de quei  
clroit [4040], es-tu jalouse de notre bonheur? Si je partais avec mon  
amie, ce n’était pas par dévergonclage ou pour la déshonorer, mais bien  
pour 1 epouser ec pour que mon honneur en soit pius grand. Je me plains  
à Dieu de notre situation, je ne puis faire plus. Mais au nom de Celui  
qui créa la terre, ia mer, les eaux et les vents, si j’avais mon équipement  
[4050], mon cheval, mon écu, mon épée et ma lance, tous verraient bien  
ma torce et comprendraienc dès qtie je me mettrais à la tâche quelle  
bête couvre cette peau ! II y aurait cleux cents morts avanc que je sois  
mort ou feit prisonnier. Mais les choses sont ce qu’elles sont, ii ne peut  
en être autrement. Puisse ceia convenir au Roi des Cieux, et qu’il agisse  
à sa guise ! Sceur, ma clouce amie, tendre visage [4060], sortez de votre  
fourrure2 et mettez vous sur le ventre, ou vous serez tuée, je crois. C’est  
à cause de moi que vous ailez être sous peu cìans une situation extrême.  
Si je meurs, je i’aurai bien mérité, mais vous, cle grâce, mon amie, s’iis  
\oiis reconnaissent, rien ne pourra vous protéger! - Ami, que je sois  
bfûlée par le feu de I'enfer si je veux en réchapper sans vous! Comment  
mon coeur pourrait-il supporter [4070] qu’on frappe votre chair nue?»  
!4íe tomba aiors sans connaissance. En larmes, il la reçut dans ses bras.

Pendant qu’iis en étaient là et que ies autres voulaient entrer dans  
la grotte sur les ordres cle la justice qui les exhortait et ies poussait  
vigoureusement à les faire prisonniers, voici venir à travers les rochers [[123]](#footnote-123)  
[4080] le garou, la gueule grande ouverte[[124]](#footnote-124). II traversa la foule et saisit  
le fils du prévôt: il préférait perdre son âme[[125]](#footnote-125) plutôt que laisser les deux  
amants sans secours. II prit I'enfant en travers de sa gueule et s’en alla  
rapidement, sans s’arrêter. Et quand le prévôt vit la bête qui emportait  
son jeune fils, il interpella violemment ses gens [4090] : « Fils de la  
noblesse, à cheval, à cheval! Montrez ce que vous savez faire! Sous mes  
yeux, sous les vôtres, ce loup vient d’enlever mon fils! Regardez-ie là-bas!  
Secourez-le! » Tous se mirent alors à poursuivre le loup. Les cavaliers  
montèrent à cheval et les hommes à pied s’élancèrent tous à la poursuite  
de la bête qui fuyait. Personne ne fut en reste [4100]. Tous quittèrent la  
carrière pour pourchasser la bête cruelle qui emportait le jeune enfant,  
qui, submergé par la terreur, ne cessait de crier et de hurler, bien qu’il  
ne souffrît aucun mal de la part de la bête. On poursuivit activement  
l’animal. Celui-ci s’en allait, comme s’il fuyait, et les autres le suivaíent  
[4110]. Quand ils se rapprochaient, il s’éloignait. II était très habile.  
Ensuite il alla dans la direction des hommes à pied, qui s’interdisaient  
de lui lancer des projectiles, de peur de bíesser l’enfant. C’est ainsi que  
se comportaít la bête pour éloigner ies gens des deux amants : souvent  
il s’immobilisait devant ses poursuivants.

Les deux amants avaient entendu le vacarme et les cris [4120]. Ils  
entendaient le tumulte et la clameur qui s’éleva quand le loup ravit  
l’enfant et que tout le monde se mit à courir, à prier et implorer l’aide  
de Dieu dans ce péril. Guillaume dit : « Soeur, douce amie, voilà Dieu  
qui nous envoie, à nous qui sommes dans cette terribie situation, l’aide  
d’une bête privée de parole : a-t-on jamais vu une telle chose ? Seigneur,  
où qu’elle soit, s’il te plaît, ait la bienveillance [4130] aujourd’hui de  
la protéger de tous les malheurs! Sans elle, et avant tout sans Dieu[[126]](#footnote-126),  
il serait impossible que nous échappions à la mort! » Elle répondit :  
« Ce n’est pas faux! Le loup se trouve en ce moment pris dans une telle

siruacjon, un tfí nn «-rd

réchappe. Qu'il plaise J Dieu J”!''[[127]](#footnote-127) [[128]](#footnote-128)’ 7«'« m‘“fc S’“ “

puisse le sauver > [41401 R.li gCT de ses P(,urSLllvants ec CJU 11

\* — R»i L cLJZiïT'!;" «Vf\*»a f-

l>ouv„„s pl„s rest„ ici. A||< \* ">« « l»«Se I N„us „ç

toures les tlireccions et ne vittnt ni h \* K$mkKnC cknS

pavs vitle sans IADrc 1 homme m femme. Ils virenc tout le

pays vitie, sans personne, oirtous ceuvrL i i, , , , • ✓ .

allés à la poursuite de I’enfent [41501 "^ T

sa gueule pour sauver les amants ^ ^ emP°rfa,r “

'eS CnS’ 'e tUmulte’le vacarme, ie tapage, des

aens poursuivant le loup à travert P ,4- ,

lv protísvr. Ap,es rífc«ms „ (||ïe ^ : “ **P™1™** Dl“ \*

« restfrenc dans |nlts bliauB ,, t lss“h >'» \*c„„s,K„t fcurs p«,ux

peaux. Ils parcirent alors ne ’ eta,enr Sal'S et n0'faS paf ,eS

jxiuvant rien de dI,k sans oublier leurs  
peaux, qu ils emportaient tlans leurs bns T .

réchappé, lcs \*„x am,„ts themmf en \* ' T“ «“1d “  
fcur clroire tfcns lB j ^ E" f'\*"'

gtuucfc forêt [4170]. Ilsallèrent d “ ’ “ \*m,t \* T\*

Iis chem,„&rrnt ttl;;;':,':; P<,ss,bie.

ítc vcs. Ils vvancèreut bc,„ rrain U fa\*

cfc „<>„„> passcfc. La tlem01selJe étiUt \* I» f “ >1» 11 heurecachèrenr sous lepaisseur d’unp f T LeS deUX íeUneS ge"S Sebesoin de repos. ^5011 ils avaient grand

íis s’endormirent sous Je feuillage U m ■  
parie du loup-garou et tìe r\*à£ ai^ î”™' \*\* \* ^

vaienr, chevaíters et jeunes nobl« ’ de CeUX qU‘ leS pC)UrSU‘'  
mnntures. Ils i, s„i,irent et |„ t»,^^"!"' U S“rchevaux [4190]. Ils laissèr,™ tM<. TT'ÎI

ensemble se lancèrent à nied sint ‘f etredescenc,Lls de se!Je’ et cousd'acremdre la bète, «\*

n’iram guère pJus lom : mais elle ava,r T\*’ PenSa'ent T

C0Ute !a Ì°urn« eiìe les mena ainsi justmV dU T

point de se coucher et one U „ ■ ’ 1 S lUílLechie le soleil fuc sur le

thspíiruítre. Elle “ ““ ™

si doucement que ie garçon ne ressentit aucun mal. Elle prit ensuite  
son élan des quatre pattes, plus vive qu’un chevreuil, un cerf ou une  
biche[[129]](#footnote-129), et s’éloigna le plus possible des gens. Elle avait bien accompli s.i  
tâche, et sans donner l’impression d’être fatiguée, elle se trouva en pi-u  
de temps fort loin [4210].

Quand les gens virent qu’elle avait déposé l’enfant à terre, ils con-  
rurent sur les lieux. Ils ne s’occupaient plus de la bête maintenant, et  
s’élançaient vers le garçon. Le père arriva le premier, il le souleva dans  
ses bras, lui embrassa le visage et la bouche : il pensait qu’il était mon  
ou blessé et que désormais ne serait utile ni à son père ni à quiconque  
[4220]. II lui tâta tout le corps de ses mains : il était complètement  
sain et sauf. En voyant qu’il n’avait ni plaie ni sang sur les bras, îes  
cuisses et les flancs, il fut très heureux de ce dénouement. II embrassau  
et rassurait l’enfant, qui ignorait s’il était encore tenu par une bête. Ei  
quand celui-ci reconnut son père et qu’il vit les gens qui étaient avee  
lui [4230], il lui tendit les bras et le prit par le cou, joua, rit et lui parla.  
Le prévôt éprouva un tel bonheur qu’il oublia dans sa joie toutes k-.  
peines et les angoisses, la douleur et l’inquiétude, qu’il avait éprouvées  
pour son fils ce jour-là. 11 prit le chemin du retour et tous s’en allèrent  
très joyeusement, si ce n’est qu’ils étaient épuisés et à bout de force  
[4240]. Ils trouvèrent des iogis à travers toute la région et s’installèrenc  
le mieux qu’ils purent.

Ils passèrent ainsi cette nuit-là jusqu’à ce qu’ils reprirent leur route,  
le lendemain au point du jour : tous rentrèrent chez eux. Le prévôt  
n’oublia pas de faire annoncer publiquement à travers le pays que celui  
qui lui remettrait les deux ours[[130]](#footnote-130) ne serait plus jamais pauvre [4250] tanc  
l’empereur, qui voulait les avoir, lui donnerait de ses biens. II fit publier  
par toute sa terre que sans tarder l’on se mette en quête de ces deux ours.

Je souhaite maintenant me taire sur ce sujet et revenir aux jeunes  
gens, qui dormaient sous la ramée et au garou, qui ne les oubliait pas.  
Le soir où il laissa l’enfant, il se démena tant, prospecta et chercha [4260]  
tant qu’il revint aux deux jeunes gens chargé de vin et de nourriture.  
II déposa le tout devant eux et prit la fuite. II restait peu de jour, et ía

. T , nnesfiensséveillèrentetapptécièrentbeaucoup  
nuit était procne. -es ) :0jnces, Guitlaume pria le souverain Roì  
ce qu’ils virent. Les ^ « Amen, seigneur, que Dieu vous

ciei qu’si protege et c e pernpereur, car sans lui nous ne pourrions  
entende [4270], cht a i e man^renc alors, car iis avaient faim : ils Se

survivre un seul jour. » ^ s ^ avaient. Après avoir suffisamment bu et

restaurèrent bien avec ce c|l ^ef p0ur se mettre en route, mais la belle  
mangé, ils se ieverent sa ‘ ^ ^tait épuisée au poìnr de ne pouvoir  
ne put supporcer e ort, c< ^ rester [4280]. Elieappela

marcher. Queïle ie vou ut o réponcìit: «Qu’avez-vous.joliesceur?  
très doucement Guii aumf’^de nnarcher. Je suissi fatiguéeque mêmesi  
- Seigneur, je suis mcapa ^ \_ Çhère, ne soyez pas inquiète.

l’on cievait me tuer, je n t jusqu’à ce que vous soyez remise.,,

Nous resterons au mi seu c ^ nouveau cachés dans la forêt [42%],

Ils restèrent ainsi cette nt ^u^ermnn C’est aiors qu’arrivèrent dans la  
jusqu a ce que ie jour parut e tje fag0ts, pour travaiiier comme

forêt les paysans du Pa^ ^ car c’est ainsi qu’iis gagnaient leur

ils avaient 1 habituc e c e e ^ ^aí,otS5 iis commencèrent à parler entre  
vie. Tanclis qu ils faisaient ec ^^Ç~Qn ne connaissait aucune merveille  
eux de la chose qu ds avaient emporcé i’enfant, que les gens de

comparable [4300] au oup.t'1 avaient chassé toute la journée et

la cíté, les nobles et^ eSaarçon à terre sans lui faite de maì ni le  
qui avait, au soir, dépose e & \_ ^ gt jj y a encore pius: jamaison ne  
blesser. L’un d entre eux ajoc ours blancs à ia recherche desquels  
vit une merveille comme es ^ ^ pon trouva dans lacartíère [4310],

v tous setaient mis en cnemm ^^ s’agìt cìe notreptincesse,lahllede  
: On coiporte depuis ia rumeu ^ c^eva^er qUj l’emmène, qui fuient  
l’empereur en personne, et use c\eSqueis on otdonne publiquement  
ainsi dans cìes peaux et a c‘ § ge mette en quête de ces deux ours.  
f que tout le monde dans P‘ ,^s sojent rous deux tn ce moment  
; Plût à Dieu d accorder a fefac ces arbres! Même si celadevait

^ r/.oqA] í4'1íTs {'p \*\* , .

< ici meme cm ^ cjjre ^ ja jusnce et on nous donneratt

Ç me coûter ma chemise, )1 ^ ^ cépondirent: «Faisons nos fagots,

v tant que nous sertons ncie • ^ nouS voujons gagner notre vie,

:: ies rêves ne nous feront pas vi > vteux. Que Dieu teur vienne en  
il „<1US feut fa «« \*„SU quï

— . ivu-u (lc loup est provk\entiet)ou à Cmll;uime ‘

% Le possessii est atnbijî11 '■ renvoie-t-'t a D><-

aide et à nous aussi, car depuis qu’iis ont quitté leur pays, ils ont subi  
et traversé de bien cruels dangers [4330]! Allons-nous en, car nous  
sommes là depuis trop longtemps ! » Ils firent leurs fagots et les char-  
gèrent, puis se mirent en chemin. Les jeunes gens, qui les avaient bien  
entendus, se mirent à réfléchir de leur côté grâce à quelie ruse et à quel  
stratagème ils pourraient faire en sorte désormais qu’on ne sache plus  
rien d’eux [4340].

Imaginez aiors à travers le bois un grand bruit et un vacarme dont  
ils furent tous deux très effrayés : ils n’avaient cependant rien à craindre,  
car c’était le loup, qui ne les oubliait pas et qui avait débusqué une  
bête, un cerf grand et peu ordinaire. Ii était en train de ie pousser vers  
eux. II l’attrapa devant les deux amants, et quand il l’eut tué [4350], il  
repartit à vive allure. « Voyez, beile, quelle chance, dit Guillaume à la  
demoiselle, voyez comme notre bête chasse! Si nous avions une autre  
peau du même genre, nous abandonnerions les nôtres et nous prendrions  
ces deux-là. Ainsi nous serions plus difficiles à reconnaître! » La demoi-  
selle lui répondit: « C’est vrai, mais je ne puis imaginer comment nous  
pourrions avoir íes deux [4360]. »

Pendant qu’ils parlaient ainsi, voici qu’ils virent revenir le loup qui  
avait pris une biche. II l’avait saisie de ses dents à l’arrière du cou et la  
faisait avancer ainsi. C’est de cette façon qu’il l’amenait devant ceux  
pour qui il se mettait tant en peine. II la tua à son tour devant le cerf  
et s’en retourna, sans s’arrêter plus longtemps. Guillaume dit: « Noble  
bête [4370], as-tu donc peur de moi ? Je ne puis en réchapper sans toi.  
Sans Dieu et sans toi, il y a longtemps que je serais mort. J’ignore si  
tu me crains, mais j’ai placé en toi toute ma confiance. Je suis certain  
que tu[[131]](#footnote-131) comprends et que tu es douée de raison. Je ne sais ce qu’il en  
est de toi, si ce n’est que tu as été tout à fait autre chose qu’un loup!  
[4380] - [.. ,][[132]](#footnote-132) Je vous assure, au nom de Dieu, que je crois que vous  
dites vrai. » Ils parlèrent de choses et d’autres jusqu’à ce que la nuit, quì  
prive de la vue du soleil, se mêlât au jour. Ils se mirent alors en route.

T ipmoiseUe était complètement remíse et était tout à fait capable de  
rc le chemin. Ils allaient, s’embrassant souvent, et ne pouvaient pjus

rien trouver à craindre [4390].

renx du pays arrivètent, chercherent et foudlerent partout. ílsrrouvèrent les bêtes écorchées et les peaux d'ours que les jeunes genshissées Ils eurent a.nsi la cerntude que c eta.t bien eux qui  
íWf‘en ‘ 'nuvès ià. Us furent tous convaincus qu’iìs cheminaient  
S eCaien i,ns des peaux de cerfs. Ils n’osècent pas chercher plUS)^X ctmbats et des soldats [4400] qui avaient détruit, ravagé,

hrû é et déva» la région. I-» «ainte ,»uSSa leS deux ,euneS gens à (J1R, r îic cuivirent ìeur chemin et se trouverent rassures Lorsqu’ib

^mraversè rt.ut le paya. lls

!“v l„é les villes, les bourgs, 1« forteresses e, es bmles. ,|

"I;!, resié iiueun homme, nueune femme H4101, qu, a a„ vale |B

, r-iinre de la euerre. Ils .gnora.ent dans quelle terre ils seheux, par t . était j,auteur c}e ces destructions. Mais écoutez

trouvaiem e ^ ^ ^ , \_ qui avait ravagé ie pays. lç

rnc, i en personne, un fils à ìui et leurs troupes. Comment  
ro. d Esfvfe Pourquoi ? Vous avez entendu parler d’Embron,

SdoOlqu. était très vaieureux et qui était un ro. nche et très puissaat,

àtéln, le royaumu cVApulm- II «a,r m„rt, D,„ a„ p„«,4 »„

['■ , -r une ftUe de la reme. La demo.selie sappelait Flotence

arne . 1 bene femme. Le roi d’Espagne la demanda en

eî jamais ne «^ ^ mais u ne put l’obtenir quoi qu’il fît, qu’il usât

T '[[133]](#footnote-133)\* rcímesses ou de prières [4430], de la force ou de son aurorité. C’est  
dt‘ P ’ la QU-ii ravageait le pays, parce qu’il ne pouvait pas obtenir lalfr î avaít complètemem dévasté la contrée et .1 avatt repoussé k  
!m r,«ifLrerà Palerne.il ne s en ira.t pas avant de s en etre

reme jusqu « ‘ ;ura. Cesr ià> dans la cicé, que se trouvait

emnarc ‘ ct j c.. . ,

riol la reinu, souvem plongéed.ns lechsgrm. Elle „e «• de \*  
„hi„ re et \* sc Umenter «r elle voymt» «m mm\*« „«pm,

‘ J"L mele ■ elle av.it en effe, envoyé chetcher clu secours .uptes \*

: er cle so„ frère afin qff ils vmssen, à s„ rescusse, m„,s ,1 é,„„

i Z ,ble qu lls r.rclent „op, \* elle e„,e„J„„ s„uve„, 1B

ì 1 ° e 1 vous ne vous en sortirez pasl Rendez-vous sans

.ssiégeants crier . « vuu»

À travers la ville, les gens pariaìent de se rendre, si le roi accepcait  
de les faire prisonníers en leur laissant íeurs bìens et la vie[[134]](#footnote-134) : il n’en  
était cependant pas question pour les assiégeants. Souvent ies assiégés  
revenaient. sur le sujet avec leur dame, chacun la blâmait et l’accusait:  
pourquoi ne cédait-elle pas au roí[[135]](#footnote-135), avant qu'íi détruise la cité, avant  
que la reine et celui-là même qui pnûait soient faits prisonniers ? En  
effet l’ennemí étaít trop fort, trop puissant [4460]. Les ieurs ne cessaient  
de s’affaiblír, et ies adversaires d’accroître leur nombre et leurs forces.  
Eux-mêmes manquaient de vivres, ils en avaient peu. La reine ieur  
répondait : « Seigneurs, vous êtes tous mes hommes iiges, vous êtes  
loyaux et valeureux. Plusíeurs d’entre vous savent bien que j’ai demandé  
à I’empereur, mon parent, qu’ii vienne m’aider et qu’aucune autre tâche  
ne le détourne [4470] de venìr à mon secours dans cette épreuve. Mais  
vous savez bien qu'il est rrès loin. Cest mon père, il ne me fera pas  
faux bond. II vous faut encore résister. S’íi doit venir, il le fera à temps,  
ou bien ii enverra des hommes à ìui. Je veux, je dois pouvoir vous faire  
confiance. Allez dans le camp des assiégeants et dites au roi que si je  
n’ai pas de secours avant une quinzaine, j’accepte que la cité soít sienne  
en pleíne possessíon [4480] : qu’il me laisse m’en aller, en préservant  
mon honneur, auprès de mon père, l’empereur, avec ma fille; cela ne se  
fera pas dans d’autres concîitìons. Qu’ii prenne possession de la vííle :  
il ne trouvera personne pour lui en contester le droít.» Les messagers  
montèrent à cheval sans tarder et allèrent au roi. Ils lui parièrent selon  
les termes dits, mais le roi jura qu’il n’en serait pas ainsí s’il n’avait  
pas la fille, et qu’ii n’y avait pas à discuter [4490]. Le roi était cruel  
et orgueilleux. II dit à tous les messagers : « Seigneurs, dites bien à la  
reine que si je n’obtiens pas la fille, Ìl n’en sera pas fait autrement. Ne  
iui cachez en rien ia vérité, »

lis prirent congé, partirent et rentrèrent dans la cité. Ils rapportèrent  
à la reine ce qu’avait dit le roi [4500]. Entendant le discours tenu par  
celui-ci et répété par les messagers, elle retourna dans sa chambre, acca-  
blée et désespérée. Eile prìa Dieu de ne pas l’oublier et de lui apporter  
aide et conseii. Elíe pleurait souvent, souffrant de I’absence du roì, son

Ì95

cher époux, et regrettant son cher tils, qui lui manquait cant

constances [4510]. Elle nesavaitabsolumentpasquefaire Eli ^ CeS Cír"

une prière, du foncl de son coeur' : « Díeu, Père véritabie i^1"0000^  
- - a— : < - ’ de mêmeen

Vierge très humble qui vous porta dans ses flancs jusqua sa'dr^  
au moment vouiu, tout comme vous naquîtes, à la façon ^ lvrancecle ia sainte demoìselie, vierge, qui fuc et votre mère et votre5tandis que vous êtes son père et son fils, ainsi que nous pouvo^3^’  
[4520], protégez mon honneur, défendez-moì contre mes en0tlS Íe ^  
sont ià, ciehors. - Amen, ma dame!» dit sa tiiie, qui pieuraitTî1S qUIlarmes. Toutes cieux pieuraìent très fort, mais si elles avaien  
courant ciu secours [4530] que Dìeu était en train de leur ^ ^ aUfiiie ec la mère auraient montré une joie, l’une au sujet du fitVTr’!aciu frère, teiie que jamaís quiconque n’en manifesta de comparabl ^  
eiles n’apiprendront pas ia nouveiie si rapidement. Nous cesseto ^  
de parler cie cette armée qui multiplie ìes assauts contre la vil^^  
heurte et frappe les murailies, et cìe ia reine plongée dans i’afif ^ qUîII est juste maintenant que je vous parie [4540] du jeune ho^'011"  
de la demoiseiie. Grâce aux conseils cle leur loup et à i’aicie jm,meet

bien des fatigues, par ia terre ravagée, ici et là, f„n pémbkmgré de Fortune, à travers íe pays détruit2, et iis passèrent tant ^

Roi ciu monde, tous cìeux cheminèrent, très difHciiement et • ^eSUS’

pnx

ínt,

tant de larges íieuves, violents et sauvages [45501 ? V°‘es-

Sicíie. Ecoutez donc maintenant comment, parvenus

o en  
aux ”euveS) jjs

° . . c l qu us arnverent

Wtn iir-íu-v r-\/\rì/' m'iinfpnnnt /vtmrv»/,»-.► ft

eaux

les traversaient : ils longeaient le rivage jusqu’à trouver un bate  
embarcation, où ils montaíent ensuite. Le ioup, attaché à 1’ • 'Unetiraít candis qu’eux ramaienc : c’est ainsi qu’iis traversaientT^’^  
[4560]. eS

:■ prières, soitvenc en latin, dont i 'eilìoence ne néa-ssitaít pas l-t com, -  
nuc inccomptigncr tle pnères plns pwswnd|« U

ision  
'et

h,Kittr

Un matin, ils regardèrent et virent la terre, le royaume et la cité de  
Rise[[136]](#footnote-136), qui se trouvait au-dessus du Far, le port maritime et les navires  
qui abordaient au pied de la ville. Ils se cachèrent dans une grotte jusqu a  
la nuit noire. Voilà alors la bête qui leur fait signe, en inclinant la tête  
[4570], qu’ils la suivent: ce qu’ils font. Ils se mirent donc en route der-  
rière l’animal. Au pied de Rise, au bord du rivage, ils trouvèrent sur le  
Far une grande barque : elle était toute prête pour eífectuer ia traversée,  
à condition que la lune fût levée. Les occupants du bateau dormaient,  
excepté les patrons du navire, qui se trouvaient dans cette ville parce  
qu’ils avaient à faire dans la cité. Les deux jeunes gens entrèrent dans  
le bateau [4580] si discrètement qu’ils ne furent vus de personne. Le  
temps était sombre, et la nuit noire. Dans le navire se trouvaient des  
tonneaux vides. Ils s’y cachèrent íe mieux qu’ils purent. C’est alors  
que les maîtres rentrèrent car la lune était sur le point de se lever et  
ils ne voulaient pas s’attarder plus. Ils réveillèrent leurs compagnons  
et hissèrent les voiles [4590]. Ils embarquèrent et prirent la mer; les  
voiles enflèrent et furent gonflées par le vent qui s’y engouífrait en  
abondance. Ils voguèrent, ils naviguèrent sur les flots marins et salés,  
jusqu’à arriver au port au pied de Messine avant que pointe l’aube. Les  
deux jeunes gens, qui se trouvaient dans les tonneaux, avaient grand  
peur de mourir, car ils ne savaient pas comment ils [4600] sortiraient  
du navire. Mais la bête, qui s’était installée dans le bateau dans le but  
de les libérer, sauta dans la mer près du rivage, se mit à nager, se dirigea  
vers la rive et fit comme si elle allait à terre. Les marins sautèrent tous  
hors du bateau, s’en prirent à elle et la frappèrent, la faisant couler à  
plusieurs reprises. Ils s’imaginaient l’attraper et la noyer [4610]. Elle, pour  
protéger les deux jeunes gens, courait le risque de mourir; elle s’était  
mise en péril pour que les marins se jettent à la mer : voilà commem  
elíe se comporta avec les marins. Ceux-ci la poursuivirent tant sur la  
plage qu’ils s’éloignèrent d’une grande demí-Iieue de leur bateau. Et les  
jeunes gens sortirent de l’embarcation, et sur un point se comportèrent  
particulièrement sagement [4620] : ils emportèrent avec eux beaucoup  
de nourriture, qu’ils avaient trouvée, et un plein tonneau de vin. Les  
deux amants quittèrent alors le navíre et suivirent leur route. Chacun  
d’eux priait humblement Jésus, le glorieux Roi des cieux, pour qu’il

protège leur bête, mais celie-ci était déjà sortie de la mer. Les marins  
ne savaient pas où elie écait passée [4630] et ìis s’en retournèrent. Lesjeunes gens s’en aiièrent bon train.

Iis cheminèrent à travers ie pays qui était ravagé par laguerre-celle-  
ci était très cruelie et funeste — , jusqu à traverser Sainte Marie de ia  
Sale et Chefalus1, une cité. Ils continuèrent ìeur route vers Palerne, selon  
ies indications de la bête [4640]. lis avancèrent tant qu’its en vírent les  
murs, les bois qui verdoyaient2, les ciochers éievés et les beífrois, ies  
riches demeures des bourgeois, ies bretèches et les donjons, les drapeaux  
et les fanions qui étaient sur les murs tout autour de la cíté. La ville  
sembiait facile à défendre ec très agréable à regarder [4650]. íis virent  
le palais seigneurial et, sur la tour !a plus importante, la tour toyale, où  
se trouvait i’opuient trésor, i’aigle d’or fin quì briliait. Ils virent aussi  
i’armée du roi d’Espagne qui couvrait toute la campagne. II y avait  
tant cie pavillons ec de tentes, somptueuses pour ce qui est de celles des  
grancis seigneurs, cjue personne ne pouvait ies dénombrer. jamais on ne  
vít un camp cl’une teiie puíssance [4660], s etalant en pente sur trois  
íieues. Ils virent la principale tente c!u roi, à côté d un bois de chênes,  
sur un tertre, ainsi que l’aigle cl’or qui était à son sommet. I! n’a jamais  
exiscé tle tente aussì somptueuse, et je n’ose pas envisager de !a décrire,  
de ia peindre, car ii y aurait beaucoup trop a dire. Ils virent la mer au  
pied de la vílle, le port, prospère, et les navìres [4670]. Ils virent un  
verger, au bas cle ia tour, entièrement enclos de murs. C’était ìe parc clu  
roi Embron. li y avait eu des bêtes à profusion, mais ceux de l'armée  
s’en étaient emparés, les avaient impitoyablement chassées et tuées, et  
il n’en était rescé que très peu cìans le cios. Ce jour-là, les jeunes gens

se reposèrent ainsi jusqu’à la nuit. Ils sortìrent alors de leur cachette  
[4680], mais ne surent que faire, où aller, dans quelle direction avancer,  
car ils redoutaient fort de tomber très vite sur les hommes de l’armée.

Pendant qu’ils en étaient là, ils virent arriver leur bête. En tournant  
la tête vers l’arrière, dans leur direction, elle fit signe d’un regard aux  
jeunes gens de la suivre de bonne grâce, et c’est ce qu’ils firent sans  
tarder et sans appréhension, car ils avaient en elle une confiance si grande  
[4690] qu’ils ne craignaient rien à partir du moment où ils l’avaient avec  
eux. Ils allèrent jusqu’au verger et y entrèrent par une brèche que ceux  
de l’armée avaient faite. Le verger était très beau et très agréable. Une  
fois qu’ils furent dedans, ils perdirent de vue leur guide. II n’y en eut  
aucun parmi eux deux qui ne trouvât pas cela inquiétant, désagréable  
et fâcheux. Mais comme la bête avait l’habitude de se comporter ainsi  
[4700], ils ne s’en affligèrent pas tant que cela. Dans un petit bois, un  
peu devant, dans un endroit couvert de bruyères, sous un pin, ils se  
reposèrent jusqu’au matin.

La reine était dans son lit dans sa chambre et elle dormait, car la  
nuit elle avait beaucoup réfléchi, prié et imploré Dieu, afin que l’armée  
qui l’assiégeait, qui faisait des brèches dans ses murailles et abattait  
celles-ci [4710], n’ait ni la force ni le pouvoir de prendre la cité. Mais  
ils la prendraient, elle n’y échapperait pas, à moins de recevoir une aide  
rapide. Elle se réveilla. Elle était très fatiguée et tourmentée par une  
vision qu’elle avait eue et sous l’effet de laquelle son teint changea cle  
couleur à maintes reprises, tandis que son sang bouillonnait et s’agitait,  
car cette vision avait une signification extraordinaire [4720] et elle ignorait  
laquelle. Elle s’étaìt vue s’isoler sur un tertre; il n’y avait que sa fille à  
côté d’elle, et autour cent mille bêtes, des ours, des léopards, des lions  
féroces, et d’autres d’espèces très diverses, qui, toutes, de grande taille,  
féroces, les gueules ouvertes, les attaquaient. Elíes seraient mortes, sans  
autre issue possible, si un grand loup et deux ours, tous trois blancs  
[4730], n’étaient pas venus la secourir. Et quand iis furent près d’elies,  
les ours lui semblèrent deux cerfs : chacun d’eux avait, représentée au  
niveau du front, l’image d’un enfant, et ils portaient, sur leur tête, des  
couronnes d’or qui valaient un grand trésor. L’image que portait le grand  
cerf ressemblait selon elle à son cher enfant [4740], qu’elle avait perdu ii  
y avait si longtemps, et celle qui était sur l’autre bête avait l’apparence  
d’une demoiseile, très agréable à voir et très belle. La première image

resta avec la reine, et le earnn i i ■ ,, , T c  
i . „ .. ,, è‘irou avec ia demoiseJle . Le cerf se jeta sur

es etes et fit cì elles ce qu’il voulait: ii prit par la force de son corps

i s pluspuissantes et les PJUS fortes d'entreeJJes [4750] et iui amena, à

eine’c ans Sti maison, un le'opard féroce et un Jion. Comme ces  
cieux-la avaient ete vaincus lesanrr«Ka, ■ i ■ .

, c ■ ' ‘csautres betes se sennrent percJues, jsnrent

rou tes ia tu ìte et se sauvèrenr ì rr„ >\*,- ,,: ,,

pn „ . „ itarraversmontagnesetvallees, d une traite.

Lile ne savait ou elies allaienr OmndDi c -• i , .» i  
, v ,, . vuand eliefut sauvee de ces betes er du

ou e e aurait péri [4760] sans la force du cerf, elle eut une autre  
upp.'ïncion, unc mervdlle .mpressionnmv, tdfc ql(-aunln ,1(>mme „vimr

e . < ,r ,.im.i(S enrendu tléerite de semblable: eíle rr.nr monréesur ln  
r»ur pour resnrder le „s e, ses dw b,as se merraienr à «rnndir nmr  
e a s etcndre s, I,»n qoe sa m.in dmi,e etait Sll[ ,B murs de R„me e,

sa gauche en Espagne [47701 Ies rov'inm ' ■

,, • . , ° 1 J-oesroyaumesetaientenson pouvoir, sans

1 opposition de personne, homme ou femme.

Sous le choc de cette vísion la rmno ' ■ - m ,

ion, la reine se mit a rrembler au pomt de

perdre tous ses movens. Pleurant en l-irm i • u

i i c , , en UrfT>es, poussant des soupirs, elle

averS|inU d f " " ru1’" ^ P"ère au Créatenr afin qu’iJ Ja conseiJlât

er enrra T' l^i' ^ i \* ^ ensuite'se prépara rapidement [4780]  
et entra dans la chapeile. Elle anneii „n r / ■

s’appelait Moysam’ oli, érut, ! eMa>ns, Lin pretre qu.

- ’ , ‘ C Un cierc de valeur, fort sage, un savant,

manre en arts et en drcnt canong très reiigieux et homme cle bien. La

rZ m' “P 'qm ■ m‘ÍK' « \* de Dieo. ejue vaB-je faire >

Conseille.'-moi, | en ai Ììesnin r/ívoni „ . ,, ‘ ...

Jd740], au sujet d une chose mervedleuse

1 ces ima^es exphcitent qu, sont 1« «animaux» ■ l ,

eVie l'apparence, dans „n de ceS ,e„v de r,nv ' h rePrcsentaI,0n eSt ‘,!uS ‘ vra,e ”  
formulation Cde nma, „ la (v “T\*\*\* <font le texte est nche. Dans la  
l'image, le contexte indiquam c,.,'il s'lL„ d„ !r"T'' 'ím‘nin "" >\*"' re"VOyer q"à(animale). Par adleurs, ce ctrímú porte rim T' \*\* S"r ’ aPParence

i’aninial chnsnquc- de la (hm, jV,. r, \*nr«l,ne c0,lronne d'or rai3l’eile

samt Eustache qtii v,t le Christ entre ies h ‘j! 5'I23H)'ÍU,SSI b,en Ul ,é«ende de

Léjfa/Je Dorée, vers 1260-1298 mrl, ■ •' ‘ íf)lf h^IK ‘Mr exemPle íkns La

La Pléiade, 2004, p. 881). ’ \* 'Ct,°n S0"S a (llr'cl A' Bourcau, Paris, Gallimarcl,

2 dc iiorn est une lorme de MoVse (voir I l: l-’|„tre r u l(„ ,

saf’esse anric,ue d„ personnafte. ' ’ Ue"" "L P’ l4l> c[ connoK ía

7 Le premier termc définissant ie savoirvc. .■

paraître amb.gu et renvoyer ausd b,„,) "T' T" \*

ment assooce au cursus universa-im- l ‘ “ íb,al tlu a la eouram-

exphcíte le terme a„ : |c. savoir dù mT ^ da ‘,rj'el dei dtífh v' 4786)

et le droit (d'où peut-ètre le , j' T « porte sur ies arts libéraux

de !a Loi). < ppeiit-rait, non sa„s htimour, Moise et les tables

et extraordinaire qui m’est arrivée cette nuit pendant mon sommeii, et  
à cause de laquelle je suis encore toute frissonnante. » Elle lui raconta  
alors sa vision, exactement comme eiie i’avait eue. Le maître i’écouta  
bien, et ne se hâta pas de répondre. II prit alors un livre et y découvrit  
la description et la sígnification complète du songe [4800].

II regarda la reine : « Dame, dit-il, vous avez de la chance! Celui qui  
a créé ie monde ne vous a pas oubliée : au contraire vous recevrez de  
l’aide au moment voulu. Dame, écoutez ce que le rêve signifie. Le fait  
que vous étiez sur la montagne, avec autour de vous d’aussi nombreuses  
bêtes exotiques qui voulaient vous dévorer, représente ceux qui se sont  
instaliés à l’extérieur du château [4810], qui jour et nuit vous attaquent  
et qui se donnent du mal pour avoir votre fiile par la force : mais cela  
ne leur sera pas possible. Quant au loup et aux deux ours biancs qui  
venaient à votre secours, et au fait que, quand ils s’approchaient de  
vous, les ours vous semblaient deux cerfs et que chacun portait au  
sommet de son front, devant, l’image d’un enfant [4820] et sur ìa tête  
une couronne qui était très belle et de valeur, dame, ceia signifie que ce  
sont deux chevaliers puissants, courageux et vaieureux : avec eux vient  
une demoiselle qui est très noble et très belle. Pour ce qui est du cerf  
qui sur le devant du front portait l’image d’un enfant qui ressemblait  
à votre cher fils, qui vous délivrait des bêtes [4830] et vous amenait,  
prisonniers, le léopard et le lion, j’en connais bien la signification : c’esr  
un chevalier très puissant qui délivrera votre terre, mettra fin à cett<  
guerre et par la force fera prisonnier le roi et vous le remettra, ainsi  
que le chef de l’armée : tous deux seront à votre merci [4840]. J’ignore  
si ce chevalier vous épousera[[137]](#footnote-137), mais il sera roi de tout ce royaume. Le  
ioup qui venait avec eux, ma dame, est un homme valeureux. Ce sera  
sans doute ie chevalier qui, par ses efforts, mettra fin à ce conflit et vous  
livrera, à mon avis, le lion et le léopard, de telle sorte que vous serez  
tous bons amis [4850]. Et grâce à lui, vous apprendrez des nouvelies  
de votre cher fils que vous avez perdu. Vous retrouverez très bientôi  
votre fils, que vous avez tant pleuré, mais il prendra pour épouse une

ii

:mme de Rome, dont il recevta une grande partie du royaume. Tout  
ome ies riches comme les pauvres, sera en son pouvoir. Grâce à iui  
ous aurez une grande autorité sur ta cerre de Lombardie [4860]: ii  
n sera sesgneur et maîrre. C’est cela que sigmfie votre bras dr„it (temez sur Rome. Et le gauche, que vous avtea tendu et piatéà mon avis, représente ie fils du roi, qui ép„u

\_ teniez sur Rome, Er le gaucne, CjUí- Vt/uj t(v ^ ’eJUt

Espagne, ma dame, à mon avis, représente ie fiis du roi, qui SUf

)tre fille. Sachez en vérité qu’eiie iui sera donnée assurément p-lr USefais : eiíe sera dame de tout ie pays [4870] er c’est là que s etendr.louveraineté. Maìntenant vous avez entendu ce qu’il en est dé '°tfeision. Sachez que ceia se passera vraiment ainsí.» Votre

-ureuse quelie ne savait pìus quc — — - — — 6u  
;ait sa crainte de le perdre par queique coup du sort. Elle éprouvait toutla fois de la joìe et de la peur. EUe pleurau de jote, elie trembla  
■ur [4880], car eile était assurément dans l’angoisse que quelque filute1 le fît échouer. Elie fit aussitôt dire une messe et demanda à maîtfeíovsan qu’it prie pour eiie ie Rédempteur1 d’avoir ia bienveilla^ èrotéger son fils. Et quancl La messe í ut terminée et qu’eile l’eut êCoU-  
ée, la reine sortit de îa chapelle et vint dans sa chambre [48%]. E)le’assit près d’une fenêtre, et s appuya sur sa main droite : elle était en  
rain de songer à ce qui lui arrivait et príait le Rédempteur de protéger- m, qa arâce. ELle regarda en contrebas, à travers te jardin er

n ,] 1

En entendant le maître cîire que son fiís revíendrait, ia reine f  
reureuse qu’eiie ne savait pius que faire. Mais d’un autre côté u Ut Si’ -'Unm Pe ie perdre par quelque coup du sort. Hiie éprouvait^

un

hís de Sa grâce. Elte regarua cu \_\_\_

it ies jeunes gens, cousus dans les peaux. Ils se trouvaient à côté d’

uisson de noisetiers et c’est là qu’ensembie iis dormaient [4900] s

m laurier, dans un petit pré. II y faisaìc merveilleusement hnn ' <llîS

...... .

•taient venns pour la beaute du lieu, car ce nesc pas cians cet encir'  
.|u’iis avaient dormi ia nuit précédente. C’est Là qu’its étaienc cXHich'\*  
rète contre tête, et cju’ìis s’abandonnaient au bonheur et se réjouíssaien'

< ar rien ne íeur manquaít cjuì ne ieur soit apporté ou amené. ’  
Guiiiaume se trouvait avec son amie, sur l’herbe verte, fraîche  
épaisse [4910]. C’est là cju’ensemble ils se divertissaient, jouaient ^  
laient, riaient, lìiscucaienc cie ìeur sítuation, pour savoir commtst jj  
{x/urraient s’en sortiret s’iis resteraient plus iongtempsdans teurspe3tiK

L'éilìtion nore pour le vers 489;i r»ia»/ant. Leglossuite Uientifte vtirc-íbrme vommc  
ie parncipe présem tic mittnbve et lu rnuìint pitr « Rédempteur» (p, 54(5) m t,Jntcepentlimt conpe nettement le terme : rnjamnm. On petit donc hésicer cntre Rétk- ^

et Dieu d'Amour. ^

Finalement ils prirent la résolution qu’ils ne sortiraient pas encore des  
peaux et ne découvriraient pas leur corps sans l’autorisation de leur  
bête : voilà ce qu’ils décidèrent mutuellement [4920]. Guiliaume répéta  
plusieurs fois : « Gloríeux Seigneur, père et roi, qu’allons-nous faire, ma  
soeur, ma douce amie ? Comme il me semble que je n’ai pas vu votre  
clair visage depuis un long moment! - Moi de même, doux ami, je n’ai  
pas vu le vôtre! répondit la demoiselle. - Plût à Dieu le tout puissant,  
dit Guiliaume à la demoiselle, que la reine fût avec nous [4930] et nous  
soutînt, vous et moi, de bonne foi, ma sceur et douce amie, et qu’elle me  
voulût donner des armes et un destrier pour lui venir en aide ! Si j’étais  
rassuré sur votre sort, au nom du Seigneur à l’apparence duquel nous  
sommes faits et formés, la reine aurait déjà rencontré un homme pour la  
délivrer complètement de ceux qui lui font la guerre [4940] : mais elle  
n’en saura rien pour l’instant. — Je ne sais que dire, dit la demoiselle,  
mais j’aimerais bien qu’il plût au Roi du monde qu’il en fût ainsi. »

La reine, de la fenêtre, regardaít en contrebas et vit comment iis se  
comportaient et qu’iís se divertissaient ensemble, mais elie ignorait ce  
qu iis disaient. Si elle I’avait su, eile s’en serait trouvée bien, mais elle n’en  
savait rien du tout [4950]. Elle mit toute son attention à les regarder car  
cela lui plaisait beaucoup et lui faisait grand plaisir, et elle s’émerveillait  
fort en les voyant manifester un tel amour. Eile se répétait à elle-même  
qu’elle n’avait jamais vu deux bêtes s’appréciant autant que ce cerf et  
cette biche : « Et jamais il n’exista deux bêtes prívées de paroie capables  
de rester allongées [4960] comme elies le font, je puis bien l’affirmer.  
Dieu, dit-elle, glorieux Seigneur, prends pitié de moi et conseille-n'.m  
au sujet de ces bêtes que je vois ici et qui s’amusent. II me semble bien  
que toutes deux soient douées de sens et de raison. » Elle se souvint du  
songe qu’elle avait eu cette nuit-là. Elle s’intéressa teiiement aux bêtes  
[4970] que ce jour-là jusqu’au soir on ne put la faire changer de píace,  
et quand le jour se mít à baisser et qu’eile ne put plus voìr les cerfs, elle  
retourna dans son palais, avec ses gens et sa compagnie.

Le repas fut préparé, et elle fit ensuite asseoir les chevaliers, et à la  
file, au bas bout, ies sergents et les connétables [4980] qui défendaient la  
cité. Pour des assiégés ils eurent à manger en grande quantité. Je ne veux  
pas vous en parler plus. Et quand les nappes furent ôtées, les chevaliers  
se réunirent en divers lieux à travers le palais. Ils commencèrent à se  
plaindre entre eux des adversaires qui leur menaient la vie dure et les  
faisaient souffrir [4990]. Déjà les murailles étaient fendues et écroulées  
et les fossés remplis de débiais; les ennemis avaient brCilé tous leurs  
ouvrages de protection en bois, ies paiissades, ies pièces pour barrer les  
portes et les clôtures. Ils se regroupaient chaque jour et ies accablaient  
tant qu’il était étonnant cju’ils ne se renclissent pas car, s’iis ne les pre-  
naient pas par force, ils se rendraient quand même et ils ies feraient  
tous prisonniers. D’autres1 disaient que ce n’était pas vrai [5000], que  
jamais ils ne ies feraient prisonniers sans qu’ii y ait beaucoup des leurs  
tués, morts, abattus, avant que la cité ne se rende (ce qui serait vrai-  
ment extraordinaire). « On verra bien aiors, disaient-ils, les chevaliers  
valeureux et on reconnaîtra les bons des mauvais. Nous verrons quí  
méritera l’amitié, l’estime ou le blâme [5010]. C’est dans les grancis  
périls, finalement, que l’on doit pouvoir reconnaître les valeureux. II ne  
reste pius rien d’autre à faire que de bien se comporter. »

Ce discours tìt taire ceux qui auraient préféré se rendre plutôt que  
défendre leur vie et la cité. La reine écoutait ie débat. Eiie se dressa,  
debout sur le sol pavé. Elle avait le corps et le visage agréables et savait  
bien parler car elle était fort sage [5020]. Elie s’adressa aux grands sei-  
gneurs : « Seigneurs, à mon avis, à partir du moment où sont réunis ici  
des gens comme vous, jeunes, prompts à secourir et défendre les autres,  
courageux, on ne devrait pas entencire cie paroles susceptibies de porter  
préjudice. C’est pourquoi, chers seigneurs, je vous prie que chacun de  
vous veille à son honneur [5030]. Ne me donnez aucun conseii dont je  
puisse avoir honte, que ce soit à la cour cì’un roi ou à celle cl’un comte.  
Vous formez une compagnie fort noble : veiliez, au nom cle Dieu, cju'on  
ne puisse pas dire que vous m’ayez fait défaut injustement et que j’aie  
perdu ia guerre par votre faute, car vous commettriez alors un fort  
grave méfait. Vous êtes mes hommes et mes barons. Vous cievez clonc  
me venir en aide en toutes circonstances. Je suis une femme, je ne sais  
pas combattre [5040], jsorter une épée, revêtir un haubert, conduire un  
assaut ou une guerre. Mais vous, chers seigneurs, qui êtes éievés pour  
mener à bien cette tâche, accompiissez-ia comme c’est votre devoir. Je  
ferai tout ce que vous me conseillerez, cju’ii s’agisse de résister ou de  
me rendre. Mais si l’un d’entre vous pouvait nous défendre sans cjue  
nous recevions d’aicle extérieure, au nom du Seigneur qui créa ie monde

On su[>j>oSL\* une lacune clans la mcsurt\* où cleux opinions sont opposées er où li (intres

(que nous rendons par « d'aiirres >0 n'est pas precédé tlans le cexce conservé par h im.

[5050], je lui donnerais généreusement tant de terres, de fiefs, d’or et  
d’argent, que plus jamais il ne serait pauvre! » Tous à travers ie palais  
se mirent à s’écrier : « Noble et valeureuse reine, nous préférerions tous  
nous laisser écarteler en sortant de ces lieux plutôt que de vous voir  
perdre quoi que ce soit, sachez-le bien. Soyez donc rassurée! » C’est ainsi  
qu’ils conclurent leur débat [5060].

Ils allèrent dormir jusqu’au moment oii, le lendemaín, les assiégeants  
reprirent place devant la cité. Ils étaient plus de treize mille et hurlaient  
tous : « Vous ne vous en tirerez pas, pauvres bourgeois, malheur à vous si  
vous sortez! Venez au roi, rendez-vous, mettez-vous tous en son pouvoir  
plutôt que d’être tués et anéantis [5070]. Sinon, s’il vous fait prisonniers,  
qu’il soit maudit s’il ne vous pend pas! » Provoqués par ces paroles, les  
assiégés s’alignèrent le long des murs. L’assaut commença alors, violent,  
opposant les assiégés et les assiégeants. Ces derniers envoyaient une pluie  
de projectiles avec leurs diverses machines à lancer des pierres et leurs  
carreaux d’arbalètes[[138]](#footnote-138). Les assiégés ne perdaient pas de temps [5080]  
et se défendaient avec courage, leur faísant payer fort cher la moindre  
perte. La reine était dans sa chapelle, se frappant le coeur et la poitrine,  
et priant ie Créateur d’avoir la bienveillance de protéger son peuple de  
la mort. Après avoir écouté la messe, elle sortit de la chapelle et vint à la  
fenêtre [5090] qui ouvrait sur le verger. Elle regarda en contrebas, vit lc  
bêtes comme elle les avait vues la veille au soir. Mais les peaux que les  
jeunes gens avaient revêtues étaient si desséchées, racornies et rétrécies  
par la chaleur, que leurs vêtements, de riches étoffes bleues et rouges,  
apparaissaient sous les coutures[[139]](#footnote-139). La dame fut très étonnée [5100] en  
voyant les tissus sortir sous les peaux et elle implora le Saint-Esprit de  
lui faire savoir ce que cela pouvait être. Elle fit venir le maître aupi A  
d’elle et lui montra la chose.

Après avoir examiné l’apparence de chacune des bêtes, le maître se  
réjouit fort de ce qui arrivait, car il savait bien de quoi il retournait  
à leur sujet. II informa la reine [5110] : «Dame, dit-il, n’ayez aucune  
crainte. Vous pouvez voir maintenant ce que vous avez vu en rêve et

dont vous m’avez parlé l’autre jour. Dame, il y a cjuelque temps voUsavez entenclu dans cette tour cransmettre un message au sujet de la fijjede l’empereur et clu Grec qui voulait i’épouser - c’est ce que disait |emessage! : mais eiie ne voulait pas de ce marìage, car elle avait donné  
son cceur à un autre2 [5120], à cause de qui elìe avait quitté le pays etses amis. Et dans tout ie pays cìe Rome on ne connaissait pas de jeLtriehomme si vaìeureux, si beau, sì plaisant, si doué pour les armes c]yecelui qui partait avec elle. Mais ìis agirent très bizarrement [5130], Caravant de sortir de Rome, iis se mirent clans deux peaux cì’ours, qU\*i[srevêtirent et lacèrent solidement - c’est ce que ies messagers dirent ~ 5atìn de ne pas être reconnus. Et vous avez eu cie la chance; car vouspouvez voìr ce chevalier, qui est venu pour vous aider, et c’est son atnie  
qui est à côté cie iuí. Ce sont eux, tous ies deux, dans ces peaux [5140].  
Regardez là le cerf, regardez ià l’ours, qui venaient dans votre rêve voUssecourir cìans ia bataille. C’est lui sans aucun doute le jetine homme cjui  
libérera votre terre et mettra un terme à cette guerre. Iis ont abandonné  
ies peaux d’ours : j'ignore pourquoi íis les ont changées et où ils purent  
prendre ceiles qu’ils portent en ce moment. I! faut clonc maintenant  
réfléchir [5150], prévoir et nous organiser pour voir comment attirer lechevalier et son amie vers nous. - Que Dieu s’en souvienne, s’il lui plaït.  
dit la clame, très heureuse cle ce qu’elle entendait dire au chapelain5.»

Ils préparèrent ensuite teur pian de teiie sorte qu’avant le jour et  
l'apparition du soieil ia reine puisse avoir revêtu, bien préparé, ïacé  
et cousu [5160], une peau. Eile descendit par une petite porte et vint  
jusqu’au verger. II y avait une demoiselle avec elle. Personne, excepté  
maître Moysan qui avait tout planifié, netaìt au coufantde son projet.  
La reine ordonna à la ciemoiseìle de se tenir là et de ne pas bouger  
jusqu’à son retour [5170], et elle s en alia, sans sattarder plus. À quatre  
pattes comme ies autres bêtes, eile entra clans le verger par ia petite  
porte. Elie aiia discrètement jusqu’au pré où les deux jeunes gens étaient  
étendus. À son tour, elie s’aiiongea à côté cìu bosquet. Mais Méliorétait [[140]](#footnote-140)

réveillée : elle avait eu un rêve qui l’avait laissée en sueur [5180]. Elle  
appela doucement Guillaume : «Seigneur, dit-elle, j’ai grand peur,  
rassurez-moi. - Belle, soyez sans crainte. - J’ai peur. - De quoi ? - Cher  
et doux ami, en dormant j’ai rêvé qu'un grand aigle merveilleux nous  
emportait, vous et moi, là haut sur le donjon principal. — Si cela plaît  
à Dieu, cela n’annonce que du bien [5190]! dit Guillaume à la demoi-  
selle ». C’est alors qu’ils aperçurent la reine, qui était allongée près du  
buisson. Ils se la montrèrent du doigt. « Cher et tendre ami, dit Mélior,  
cette bête qui est venue icí est endormie près du buisson et elle n’a pas  
eu peur de nous. » Guillaume répondit : « Belle, elle a bien raison, et  
elle ne s’imagine pas que nous soyons autre chose que ce qu’elle voit  
[5200]. Si elle connaissait notre vraie nature, elle ne resterait pas en  
notre compagnie.»

La reine prit la parole sur le champ : «Je connais bien votre situa-  
tion, vous ne me ferez pas vous fuir, et je ne vous ferai aucun mal. Et  
je vous affirme que je sais quelle est votre nature et dans quelle situa-  
tion vous vous trouvez. » Tous deux se signèrent de leur main droite  
[5210] en entendant la reine. La demoiselle se mit à trembler de peur  
car elle ne se sentait pas en sécurité[[141]](#footnote-141). Guillaume dit : «Je te conjure,  
bête, au nom du Roi du monde, de me dire si c’est Dieu ou un esprit  
d’une autre nature quí te fait parler, ce que signifient tes dires et si  
tu nous feras du mal! » La reine dit au chevalier [5220] : «Je ne vous  
ferai aucun mal, et c’est Dieu, le Roi du monde qui nous créa tous,  
qui me fait vous parler. Je suis une bête comme vous, avec la même  
apparence, avec la même nature. D’autres bêtes m’ont chassée par la  
force de mes pâturages[[142]](#footnote-142) [5230] et je viens donc chercher de l’aide et du  
secours auprès de vous et de Dieu. Chassez-les de ma terre, rendez-moi  
mon pâturage, et vous et votre compagne, ma chère demoiselle fille de  
l’empereur de Rome, serez maîtres de tous les herbages. Je sais tout ce  
qui vous concerne, tout ce qui vous est arrivé. Soyez les bienvenus, tous  
les deux : vous voilà à bon port! Et maintenant vous allez entendre la  
vérité à mon sujet [5240] : tout ce pays est à moi; je suis reine portant  
couronne, maís le roi d’Espagne ravage mes terres sans respect du droit,

parce qu’il a la présomption de vouloir prendre ma fille de force. Mais en  
vérité seigneur, je m’y refuse, et s’ii plaît à Dieu, il ne 1 aura pas. II m’a  
harcelée, ii a brûié ec ravagé ma rerre, er en plus i! me 1 a prise [5250]  
ec ne m’a laissé que cette cité et cjueíques hommes peu nombreux. Me  
voici venue à vous pour cjue vous me fassiez ia grâce de me secourìr.  
En retour et en récompense, je vous laísserai terres et richesses, or et  
argent, à votre volonté. Secourez-moi donc, et vous en même temps.  
Vous êtes, c’est ce que l’on dic, le meilieur et le plus courageux [5260]  
qui soit au monde. » Et Guiilaume ie vaìeureux répondit : « Au nom  
de Dieu qui ciirige ie monde, êtes-vous donc la reine ? — Que Dieu nie  
vienne en aide, oui, cher seigneur. - Et qui peut vous avoir conté que  
nous étions ici ? — Je ie sais. — Ce qui méconne pius cjue tout, dame,  
c’est comment vous l’avez appris et comment vous avez été informée  
de notre histoire [5270]. - Je ie sais, c’est ainsi. Je vous supplie cì’avoir  
pitié. - Moi ? - Oui. - Et à quet sujet ? - À mon sujet et au sujet cie  
ma terre, que j’ai cìéfinitivement perciue si je ne ta récupère-pas avec  
votre aide. Vous êtes si vailiant et j’ai en vous si grancie confiance que  
je rentrerai en possession de tout, je n’en doute point, si vous maiclez

[5280].»

En entendant ia dame, Guiiiaume éprouva une grande pitié pour  
elle. íi fut crès aítìigé par la situacion cie son royaume et par les cour-  
ments injustes qu’elle subissait. Mais s’il avait su que c’était sa mère,  
ies pertes subies lui auraient paru encore plus amères. Mais ni elle ni  
iui n’en savaient rien : ii ignorait avoir là une mère, et elle un fìis. Ceìa  
n’empêcha pas cju’ii lui accorde couc ce qu'elle clemandait. « Dame,c!it-ii,  
avec i’aide de Dieu [5290], j’ignore comment cela tournera pour nous,  
et[[143]](#footnote-143) si je pouvais avoir conhance en vous, je ne mancjuerais pas cie vous  
aicier. » La dame l’écouta ec s’abaissa jusqu’à s'inciiner à ses piecls. Luì,  
qui prenait la situation cìe ia reine très à coeur car Nature l’y poussait,  
ia reieva; eile leur assura à tous cieux qu’iis pouvaient lui faire confiance  
et elle jura [5300] qu’elíe respecterait son engagement. ïls se ievèrent  
aiors tous trois.

Quancl chacun se retrouva ciroit sur ses jambes, vous auriez été très  
étonnés de voir Guillaume qui fermait la marche, et la reine qui aliait  
devant, avec ia clemoiselie au corps admirable. Ils aiièrenc droit à la

petite porte où la suivante que la reine avait placée là se trouvait encore  
[5310]. En voyant venir vers elle les trois bêtes ainsi déguisées, celle-ci,  
effrayée, voulut prendre la fuite, mais la reine la rappela : « Qu’est-ce,  
demoiselle ? Avez-vous donc peur de moi ? - Madame, oui. - Et pour-  
quoi ? — Parce que viennent avec vous deux autres créatures, dont l’une  
est grande et effrayante [5320]. Je ne sais quels êtres extraordinaires ce  
sont. » Et la reine lui répondit : « C’est pour les voir que je suis sortie.  
Et si tu veux préserver tes membres et ta vie, je te défends bien de le  
faire savoir.» La demoiselle entendit la menace de la reine et s’arrêta,  
mais elie redoutait tant la grande bête qu’elle n’osait l’approcher. Elles  
entrèrent dans un cellier [5330], dans une pièce souterraine. C’est là que  
la reine avait ordonné de préparer deux bons bains. Elle-même sortit  
la première de sa peau après I’avoir décousue et elle s’avança vers les  
deux jeunes gens. Avec un couteau, elle tira chacun d’eux de sa peau, et  
quand ils furent sortis et que la suivante, qui était venue avec la dame,  
vit les corps [5340], elie en fut très étonnée, car eile ignorait ce qu’il  
pouvait en être de ce chevalier honorable et de cette demoiselle à côté  
de lui, qu’elle découvrait. Eiie voyait que tous deux étaient beaux, de  
corps, de membres et de visage, si ce n’est que leur face était noircie et  
marquée par le contact avec les peaux.

Des bains furent préparés [5350]. Ils se déchaussèrent et se dévêtirent.  
Iis entrèrent dans I’eau et on ieur fit tout ce qui convient à de nobles  
personnes. Bientôt leur tenue, que ia reine leur avait fait apporter, fut  
prête. La suivante s’occupait du chevalier et la reine de Mélior. Elle revêtit  
la demoiselie d’un tissu de soie entièrement orné d’or, beau, précieux et  
fort bien travaillé, fourré d’hermine blanche [5360]. Après l’avoir bien  
préparée ainsi, du mieux qu’elle put, sans ménager ses efforts, elle la  
prit par la main droite et la conduisit auprès du jeune homme que la  
suivante de son côté mettait toute sa peine à équiper convenablement  
pour qu’on n’y trouvât rien à redire : nul ne le critíquerait sans se  
mettre dans son tort car elle le revêtit [5370] d’une tenue magnifique,  
somptueuse. Et quand Mélior vit le jeune homme, elle alla vers lui, en  
grande hâte. La reine confia son amie à celui-ci et dit : « Seigneur, je la  
mets en votre pouvoir. - Dame, cela mérite reconnaissance, et j’espère  
que Dieu me laissera voir le jour où vous en serez récompensée. » Tous  
trois, Guillaume, la demoiselle et la dame, qui était très heureuse,  
remontèrent alors par un escalier voûté [5380] jusqu’à la salle prindpale,

qui était belle et riche. Tous trois s’assirent sur une couverture doublée,  
en tissu de soie vert bordé cl’orfroi, qui était jetée devant le lit de ia  
reine au clair visage [5390]. Celle-d dit au chevalier, qui se trouvait à  
côté d’elle : «Cher seigneur, cjuel sorte d’écu vouiez-vous que je vous  
procure ? - Dame, dit-íl, que Dieu me protège, un écu en or, excepté  
qu’au miiieu soit représenté en peinture un ioup, grand, corpulent, à  
l’allure féroce. » L’écu fut prêt avant la tombée du jour, et ie reste cie  
i’équipement fut préparé [5400] seion ses voiontés. íls eurent ce soir  
là tour ce qu’ils souhaitaient et qui pût leur plaire. Je ne veux pas en  
ciire plus.

La reine possédait un ciestrier qui avait appartenu au roi, son cher  
époux. Ii s'appeiaìt Brunsaudebruel1, et personne n’en vit jamais de  
meiiieur. Mais depuis ia mort du roi Embron i! n’étaic plus sorti cie  
l’écurie [5410], n’avait laissé aucun cavalier, si hardi et courageux fût-il,  
ie monter, et n’avait pas manifesté la moindre joie. Et le voiià maintenant  
qui sautait, bonclissait, s’ébrouait, renâclait, hennissait, courbait2 la tête,  
frappait cles pieds et faisait fête, car ÍI sentaít i’odeur de son maître. Si  
queiqu'un avait détaché la chatne qui retenair le cheval, ceiuì-ci serait  
allé tout droit vers le jeune homme [5420]. Ceux qui avaient la garcle  
du destrier furent saisis d’un viféronnement et ailèrent raconter ia chose  
à la reine, clans sa chambre, à l’écage. Eile en éprouva une très vive joie  
car eiie fut convaincue que ceia annonçait i’honneur qu’elie recouvreraic  
ie moment venu. GuiHaume entenclit tout ce qui venait cl’être ciit à !a  
reine. II s’inclina un peu vers elie [5430] et clit: « Dame, ce ciestrier est-il  
sì bon ? - Oui. - Et cl’où vient-il ? - II appartenait au roi, mon époux,  
que j’aimais tant. Je i’ai gardé par amour pour lui et jamais prince n’en  
eut cie meilieur. - Ii appartenait au roi ? - Oui, assurément, et il n’y  
a bête au moncle cjui ie vaiile. » Entendant et réalisant qu’il n’existait  
pas au monde de pìus nobie destrier [5440], Guillaume commença à  
ie convoiter plus que tout. II s’adressa à la reine : « Dame, au nom du  
■Vigneur souverain, si vous me faisiez ia grâce de me le prêrer, je iui

‘ C-c nom, ex'prcssif, souiipme à la lois la coulciir clu chcval (Imni) et son agilité (il sante lcs  
íourrés : sjihlelimeì).

Le mamisccit présente le verbe dnt (v. 5-1(3). cjtie le plossaire d'Alexandre Micha rend  
par <i baisse la tcte commt jxnir foncer », avec hésitation (« le sens sembte êcre » p. 337).  
Je souscris à cette hypochèse : dm'e ayant souvent le sens de «fermcr en plianc » (attescé  
par îe Oiammunre de Moyeti Vrauyais et dcjà présent dans i’ancienne lanpue), c’est ici la  
valeur seconde tjtiî prévaut (« plíer », « courbcr »).

mettrais la selle et la bride sans l’aide de personne d’autre : demain  
les assiégeants pourront le voir! - Cher ami, prenez autant que vous  
le voulez l’argent et l’or, les terres, les biens, les fiefs, les chevaux et  
les harnachements [5450]. Je ne vous refuserai jamais rien que vous  
puissiez désirer, sachez-le bien. » Et le jeune garçon l’en remercia cha-  
leureusement. Ils cessèrent de discuter. Une bonne partie de la nuit était  
passée. Ils demandèrent qu’on leur servît le vin et allèrent se coucher  
pour passer la nuit jusqu’à leur lever le lendemain. Mais avant même  
l’apparition du soleil, la cité fut en alerte [5460], car les assiégeants  
étaient déjà là : ils furent bien trois mille à courir jusqu’aux portes de  
la cité. Les habitants de la ville furent très eífrayés car ils s’imaginaient  
être faits prisonniers.

Grands furent les clameurs et les cris des femmes et des enfants! Les  
serviteurs, les connétables, les bourgeois couraient se mettre en défense;  
les arbalétriers montaient sur les fortifications et les beffrois [5470] pour  
défendre la cité et leur propre personne. Les chevaliers étaient montés  
armés sur leurs destriers, en troupes nombreuses, à travers les rues. On  
ferma toutes les portes et il n’y eut personne qui osât sortir de la cité  
pour aller contre les assiégeants. Et tous avaient grand peur. Guillaume  
se trouvait avec son amie dans le vaste palais qui avait appartenu au  
roi [5480]. Quand il entendit dire que jusqu’à trois mille attaquants  
étaient venus devant la ville, il éprouva en son coeur une grande joie.  
Le vaillant chevalier se prépara le plus vite qu’il put, mit son armure,  
son haubert, demanda Brunsaudebruel. La reine donna I’ordre de le  
laisser faire ce qu’il souhaitait [5490], car elle n'avait pas d’homme,  
si vaillant et courageux qu’il fût, qui osât mettre la selle au destrier.  
Guillaume l’entendit et ne tarda plus : il sortit du palaís par l’escalier  
voûté et parvint au chevai en même temps que plusieurs jeunes gens,  
des serviteurs, des valets et des chevaliers, qui voulaient le voir avec le  
destrier [5500].

Quand le cheval vit son maître, jamais bête n eprouva joie plus intense.  
Elle alla vers lui, en s’inclinant avec déférence et en lui témoignant une  
vive affection, tapant le sol de son pied, tendant le col. Guillaume prit  
son bliaut[[144]](#footnote-144), lui frotta la tête et les oreilles. Et ceux qui étaient venus  
pour regarder en furent fort étonnés. Ils se disaient entre eux [5510]

que le cheval aurait du le manger vivant[[145]](#footnote-145). II mit ensuite le frein au bon  
destrier, puis la selie, qui était belle et riche, et il lui laissa ia bride sur  
ie poitrail. Après avoir complètement terminé de le préparer, il le sortit  
au milieu de la place. Aussitôt armé, il bondit sur ses deux étriers et le  
destrier s’élança [5520], qui était merveilleusement vigoureux, fougueux  
et cl’une grande puissance. II avait les lèvres retroussées, ies narines  
larges et amples, les yeux exorbités, et il avait l’air cl’une bête féroce  
prête à attaquer les gens. Le jeune homme, qui le montait, l’éperonna  
si violemment qu’il fit jaillir du feu des pierres [5530] et prit le petít  
trot. On ne pouvait trouver au monde prince de plus noble allure. II  
clemancla son écu et on le lui donna, il le penclit à son cou par la courroie.  
Le jeune homme prit une iance solicle et brillante, coupante et rigide.  
Toute l’assistance le regardait avec aclmiration. En le voyant si bien  
armé [5540] et tenant la lance à l’arrêt, tous se répétaient entre eux :  
« Ha, Dieu, qui créas tout sur terre, qui peut être ce chevalier cjui est si  
beau et si courageux, et cjui a un comportement aussi intrépide ? Dieu,  
comme il a l’air valeureux! Si tout l’empire de Rome appartenait à un tel  
seigneur, I’honneur [5550], la couronne et le royaume seraient sauvés! »  
Les dames étaient aux fenêtres de la grande salle en marbre, ainsi que  
Mélior et la reine, et à côté cle sa mère Florence, qui contemplait d’un  
ceil favorable et cl’un coeur síncère son frère qu’elle voyait, en armes sur  
un cheval, candis cjue la mère regardait son tìls. Toutes deux cependant  
ignoraient qui il était [5560] : ia fille ne savait pas qu’elle avait là un  
frère et ia mère un fils. Elles parlèrent tant ensemble de lui, évoquèrent  
tant son corps, sa beauté et la noblesse de son comportement, cjue  
Mélior se mit à craindre fort cjue la reine et la demoiselle n eprouvent  
un cìébut d’amour pour lui. Elle aurait jaréféré être revêtue de sa peau  
dans le verger avec le jeune homme [5570] plutôt qu’être venue là où  
elle se trouvait. Mais cette crainte étaìt folle, car elles n’avaient rieti cie  
mal à l’esprit. Le vaillant chevalier éperonna sa monture et prit la rue  
au galop. Et les gens s’agitaient jsour clemander qui était ce seigneur,  
mais personne n’était capable de le dire. II se dirigea directement vers  
l’enclroit où il voyait le plus grand nombre cle chevaliers [5580]. En ie

voyant, les barons l’entourèrent pour l’examiner : ils fìrent l’éloge de  
sa grande intrépidité et se félicitèrent de sa venue. Ils pensaient bien  
être secourus par lui : ils ignoraient qui il était, mais ils connaissaient  
bien son cheval.

II leur dit : « Chers seigneurs, je vous vois bien équipés, avec vos  
armures et vos hauberts [5590], et vous me semblez de grande allure,  
prompts à venir à la rescousse, nobles et courageux, devant défendre  
sans concession vos droits, et ce d’autant plus que je vous cède cette  
terre. Je m’étonne que vous ayez si longtemps supporté cette guerre et  
accepté les dommages que vous subissez. Vous pouvez être fort honteux,  
vous qui êtes princes et comtes [5600], qui êtes les meilleurs et les plus  
puissants, de vous voir privés de votre honneur par des gens que nul  
n’a jamais craints et qui vous tiennent tous ici, en cage[[146]](#footnote-146), enfermés dans  
cette ville, sans que vous ayez le courage et l’audace d’aller vous défendre  
pour qu’ils ne prennent pas vos biens : au contraire ils se servent comme  
il leur plaît! Malheur à celui qui désormais supportera [5610] qu’iís  
se moquent plus longtemps de vous! Pour l’honneur de vos ancêtres,  
il faut que si les assiégeants veulent nous attaquer maintenant, pas un  
seul n’en échappe sans être mis à mort ou fait prisonnier. Allons contre  
nos ennemis, défions-les et montrons-leur qu’íls n'ont pas le droit de  
réclamer cette terre! Je ne vois pas pourquoi attendre plus! » II fit  
alors ouvrir la porte [5620] et il sortit le premier, trois cents hommes  
avec lui. 11 n’y en avait aucun pour ne pas vouloir se comporter aussí  
valeureusement que possible. Tous étaient de bons chevaliers, estimés  
et ayant à coeur de bien agir.

Quand Guíllaume les vit montés sur leurs chevaux venir à sa suite  
à vive allure, il en fut très heureux, à juste titre [5630]. II s’arrêta et  
les attendit, puis leur parla fort bien : « Seigneurs barons, voyez Ies  
Espagnols qui couvrent la campagne. Ils sont beaucoup plus nombreux  
que nous, mais ne les craignez pas pour autant. Ils s’imaginent vous tenir  
tous! Voyez comme chacun se hâte pour arriver le premier. Ils n’ont  
ni bata-illons ni troupes; ils viennent tous en grand désordre [5640].  
S’il y a quelqu’un pour tenter quelque chose, ils sont[[147]](#footnote-147) anéantis! Vous,

restez ensemble, ne vous clispersez pas, chers seigneurs, piquez un peu  
des éperons et foncez! Faites attention à ne pas céder de terrain : vous  
les verrez finalement vaincus, sans tjue personne ne puisse pius les  
cléfendre. J’en vois un venir devant, qui est très bien écjuipé et monté  
sur un cheval de prix [5650]. Sachez bien qu’il nous craint bien peu  
pour précéder ainsi sa troupe! J’ignore qui aura le dessus, mais je vais  
ailer contre ce seigneur et je vous assure qu’au moment où nous nous  
heurterons, vous verrez l’un cle nous deux renversé à terre! »

II laissa alors sa monture s’élancer et se précipita à ia rencontre clu  
chevaiier avec une telle hâte, un tel élan, qu’aucun chevreuii, aucune bête  
cles bois [5660] n’aurait pu le suivre. Les barons, cjui étaient très forts  
et valeureux, se iancèrent alors ensembie aussi vite que ieurs chevaux  
purent le supporter. L’Esj^agnol était très courageux, fort, impétueux  
et intrépide : c’était ie sénéchal du roi en personne, prince et maître de  
son royaume. Le roi et toute i’armée suivaient ses conseils [5670]. II ne  
reconnut en rien Guillaume et ce fut de sa part une grande folie d’oser  
l’affronter : c’est lui-même qui clevaít en faire les frais. Cependant il le  
írappa si violemment qu’il lui fendit entièrement lecu et mit sa lance  
en pièces contre son haubert. Guillaume quant à iuí asséna son coup  
cie telle sorte que le bois de son écu en fut brisé : le coup descendit  
sur ie haubert [5680], le iui défonça complètement et en rompit ies  
maiiies. Guillaume lui mit le fer, le bois et le pennon juscju’au fonci  
des entrailles et ie renversa, mort, sur ie sol. II n’eut alors qu’une parole  
pour lui : « Nous avons récupéré la terre et jamais plus vous ne nous  
ferez ia guerre. C’est pour votre malheur que vous êtes venus clans ce  
pays : votre guerre est terminée. Malheur à vous qui avez quitté votre  
pays [5690] pour réclamer notre terre ! » II prit le destrier par ies rênes,  
le conduisit à travers ia lande et revint sur ses pas. II remit le cheval à  
son amie, qui en fut très heureuse.

Les Espagnols manifestèrent un très vif chagrin en voyant mort leur  
seigneur : le sénéchal, qui étaít sí vaieureux, était leur chef et leur maître  
à tous [5700]. Ils allèrent juscju’au cadavre : et là nombreux furent ceux  
qui tie douieur se tordirent et frappèrent les poings, qui pleurèrent à  
chaudes iarmes, cjui s’arrachèrent ies cheveux et se tirèrent la barbe[[148]](#footnote-148) [[149]](#footnote-149), car  
il était leur seui appui, ieur seigneur et leur guide, le chef de l’armée et  
leur conseiller. Us ie firent emporter à l’arrière du champ de bataille afin  
que les chevaux ne le piétinent pas. Ils s’élancèrent contre ieurs ennemis  
[5710] et allèrent les frapper, lances baissées, aussi vite que íes destriers  
purent ie supporter. Guillaume fit chevaucher les siens en rangs serrés.  
Quand iis furent armés, ils laissèrent aller leurs chevaux aussi vite que  
ceux-ci ie pouvaient. Au moment du choc, ils échangèrent de tels coups  
qu il y en eut cent parmi eux à chuter qui jamais pius ne remontèrent  
à cheval ni ne portèrent écu ou lance [5720]. Guillaume eut sa lance  
brisée et il tira son épée nue. Enflammé de coière et ivre de violence,  
il lâcha la bride à Brunsaudebruel et plongea au milieu des Espagnols.  
Quiconque aurait pu voir ce valeureux chevalier porter secours aux siens,  
trancher les têtes, les cervelies, répandre les entrailles et ies boyaux,  
couper les membres, les pieds et les poings [5730], abattre les cavaliers  
de leur selle et les faire tomber à terre, morts et sanglants, en ayant fini  
avec cette guerre, infliger le martyre aux Espagnols, quiconque aurait pu  
voir tout cela, aurait bien pu dire qu’il n’avaít pas son pareii au monde.  
II avait l’épée, le bras et ie corps complètement teínts du sang vermeil  
de ceux qu’il avait blessés ou tués. Les habitants de la cité contribuaient  
bien à la tâche, frappant, donnant des coups, tuant [5740] et faisant ie  
malheur des adversaires. Iis avaient tellement repris confiance grâce à  
leur seigneur qu’ils ne craignaient ni ia mort ni aucun danger. Certains  
des plus valeureux parmi les leurs s’éparpillèrent et parcoururent les  
rangs de tous côtés, laissant bien des destriers sans ieur cavaiier, resté à  
l’agoníe sur le champ de batailie.

Voici Carcant, un très noble chevalier, neveu du sénéchal [5750]!  
Ce chevalier venait au grand galop à travers la bataille pour venger son  
oncle et il alla frapper Marcon de Rise. Ii lui transperça la ciavicule de  
sa iance et le renversa, mort, de sa seiie. Puis ii frappa Casu de Cephalu,  
brisa son écu au-dessus de la boucle, et son haubert ne fut pas asse/  
résistant pour éviter qu’il lui mette en travers du corps [5700] ia iame.  
ie boís et la banderole de sa lance : il ie renversa mort à terre. Sa iance  
se brisa dans ce coup : il tira ensuite son épée, avança vers les ennemis.  
frappa Jasan, un habitant de la cité, droit sur le heaume : ni ce heaume.  
ni la coiffe, ni l’armure ne lui évitèrent le maiheur d’avoir la tête fendue  
en deux et ia cervelle répandue [5770], et ii ie fit tomber mort de son  
cheval. II dit ensuite à ses ennemis : « Seigneurs chevaliers, je n'ai pa->  
torc de vous faire du mal, puisque vous avez tué mon oncle. Vous i’avez  
payé et ceux qui encore mourront le paíeronr aussi! » II concinua alors  
son chemin, fou cìe rage, blessant et mutilant, tuant et estropiant bien  
des habitants de la viHe. Les Espagnols se regroupèrent autour de lui  
[5780]. Si les habitants de ia cité ne reçoivent pas d’aide maintenant,  
iis seront plus de cleux mille à mourir!

Mais le valeureux Guillaume jaillìt vers lui sur son destrier à la course  
rapide. De sa lame cl’acier il fendait la foule. II vit le chevalier, et tous  
deux s’élancèrent l’un vers l’autre. lis échangèrent tant de coupsque le  
feu volait des armes. Guillaume était fort et courageux [5790]. II lui  
donna de son épée un tel coup qu’aucune arme ne put le défendre. II luì  
rasa I’oreilie; le coup, extraordinaire, descendit sur l’épaule avec une force  
telle qu’ii la lui trancha du buste, en même temps que le flanc, tant et si  
bien que ses entrailles se répandirent sur le sol. Son âme quitta alors son  
corps, il tomba mort par dessus sa monture [5800], de telle sorte que son  
heaume vola dans le sable. « Encore un mot, seigneur, dit Guillaume :  
si vous nous avez infiigé quelque dommage, vous n’irez pas maintenant  
le rapporter aux vôtres, et le roi, votre seigneur, n’en saura jamais rien  
si un autre cjue vous ne va pas le lui dire! » II se lança alors en avant au  
milieu des Espagnols en éperonnant, mais ils lui tournèrent le dos de  
telle sorte cju’il n’y en eut pas un pour oser I attendre. IIs se sauvèrent  
vers le camp [5810] : en réchappèrent ceux qui purent prenclre la fuite  
et ceux cjui rescèrent n’eurent cju’à mourir ou à être faits prisonniers.  
Ils furent battus, purement et simplement.

Les habitants retournèrent clans leur cité, très heureux, avec leur butín.  
Iis parlèrent beaucoup de Guillaume, de sa valeur, de sa vigueur. Ils  
oublièrent tous les morrs grâce à lui [5820], manifestèrent une grancle  
joie et discutèrent beaucoup. La reine I’étreignit chaleureusement, lui  
fit fête et se montra très joyeuse. EHe le mit en possession de toutes  
ses richesses, de sa terre et son peuple, pour qu’il exerçât son autorité,  
afin qu’il en soit le gardien et le chef, aussi bien que le sénéchal et le  
gouverneur. Puis on désarma le chevalier, on s'occupa clu cheval [5830]  
pour qu’il ait tout ce qu’il lui fallait. Ils allèrent ensuite s’asseoir clans  
la chambre, aux fenêtres qui donnaient sur le verger. C’est ià que les  
trois dames et le chevalier s'assirent et s’adossèrent. Le jour était beau et  
fofte ia chaleur. Tandis qu’ils parlaient là, iís regardèrent en contrebas  
et virent cians le verger i’endroit où le loup était venu. Personne ne  
vit jamais une telle merveiile [5840] : la bête sauvage avaít les pattes  
jointes et les avait placées sur sa tête; elle se tenait debout sur celles de  
derrière; d’un air humble, la mine modeste[[150]](#footnote-150), elle salua la chambre et  
la tour, ainsi que les dames et les seigneurs, puis repartit dans ia forêt.

La reine s’étonna vivement de qu’elle voyait ia bête faire; elle ne  
put se retenir [5850] de dire sur le champ au chevalier : « Seigneur, au  
nom du Saint-Esprit, avez-vous vu cette merveiiie, là, en bas, cette bête  
dénuée de parole qui nous a fait si bonne figure ? - Oui, madame, dit  
Guiliaume à la reine, avec votre permissíon, je pense que ía bête nous  
annonce I’honneur et le bien qui, seion moi, nous arriveront sous peu  
[5860]. Que le Seigneur Dieu nous l’accorde! - En vérité, si j’osais le dire,  
répondit la dame, c’est la bête même qui m’enleva mon cher fîis que j’ai  
perdu il y a fort iongtemps : j’en ai encore ie coeur lourd et je souffrirai  
autant que je vivrai. - Comment, dame ? - Je vaís vous expliquer, cher  
et tendre ami, dit ia reine. Sachez que c’est ia pure vérité [5870].

Un jour, j’étais avec le roi, mon cher époux, des chevaliers, des  
dames, des barons et d'autres gens en grand nombre dans ce verger[[151]](#footnote-151).  
C’était une très beile et très chaude journée. Et voilà que du bois surgit  
un loup, qui avait la même apparence, pour ce qui est du corps, du  
poil et de ia taiiie, que celui que nous venons de voir. Sous les yeux du  
roi en personne [5880], ìl traversa toute l’assemblée, ia gueule ouverte.  
Et il enleva mon enfant, que j’aimais plus que tout. Ii n’avait pas pius  
de quatre ans mais nul n’avait jamais vu au monde une aussi belle  
créature, pour ce qui est du corps, du visage ou de I'allure. Ii s’appeiait  
Guiliaume. Depuis, cher seigneur, je ne i’ai jamais revu. — N’a-t-on pas  
alors chassé le loup ? — Si, cher seigneur, sachez-le [5890]. - Et il ne fut  
pas pris ? — Non. — Comment ceia ? — li n’eut jamais rien à craíndre de  
nos gens. C’était à qui le poursuivrait, et en tête parmi les premiers îe  
roi en personne avec ses barons et ses troupes, mais aussi le commun  
du peupie, aussi bien à pied qu’à cheval [5900]. Ils le pourchassèrent et  
ie poursuivirent tant qu’ils ie poussèrent de force dans le Far. II coula  
et on ne le revit jamais. Ce sont cette perte et ce grand maiheur qui  
me privèrent de mon jeune enfant. »

En entendant ce récit merveìlleux, GuiISaume ne fut pas loin de  
soupçonner cju’il s’agissait de ìui-même, car il se souvenait bien du  
vacher qui ie nourrit et l’aima tant [5910], et cjui avait clit à i’empereur  
qu’il l’avait trouvé petit dans la forêt vêtu cie riches tissus et noblement  
paré, et qu’il i’avait ensuite élevé pendant soixante mois, avant qu’il ne  
trouve quelqu’un jx>ur le réclamer. En vériré, ii aurait pu se croire le  
fiis de la reìne si celle-ci n’avait pas dit que son enfant s’était noyé clans  
la mer. II cessa clonc cì’y j?enser.

II nous faut parler de i’armée ennemie [5920], qui était plongée  
clans te chagrin et la souftrance. Les hommes exprimaient bruyamment  
leur douieur provoquée par la perte cle leurs parents et de ieurs amis  
que les assiégés avaient tués. Ils manifestèrent une profonde peine, car  
ils avaient perdu ce jour-ià de nombreux amis et parents. Le roi était  
désespéré au point qu’ií s’en fallut cle peu qu’il devînt fou sous i’effet  
de ce désastre er de ce malheur [5930]. II ne cessait cle clemander qui en  
était resjxmsable, et les fuyarcls, qui étaient cle retour, iui racontèrent et  
décrivirent tout ce cjui ieur était arrívé.

« Seígneur, direnr-ils, écoutez-nous. Nous vous dirons en toute vérité,  
sans mentir d’un mot, commenr vous avez perdu vos hommes. li est  
arrivé en renfort à nos ennemis une troupe telle qu’on n’en vit jamais de  
sembiabie [5940], d’aussi cruelle, aussi résistante, aussi ciure au combat  
et bien équipée. Et, surpassant ies aurres, ii y avait un chevaiier qui  
étaít si vaillant et courageux qu’íi n’avait pas son pareil au monde. íi  
ruait et anéancissait tout; conrre ies coups cie sa lame, rien ne jxiuvait  
être efficace. Ceiui qu’il réussissaic à frapper sans obstacie, aucune arme  
ne pouvait lui éviter [5950] d etre fendu ou coupé en deux. Le chevalier  
dont je vous parie, qui était d’une si grande force, avait un ioup peint sur  
son écu. C’est iui qui nous cua ie sénécha! et son neveu, ie bon chevalier  
qui s’était si bien comporté ce jour-là et qui faisait subir tant de pertes  
aux ennemis cju’ils auraient été finalemenr vaincus si notre vaieureux  
chevalier avait vécu plus iongtemps [5960]. Mais il ne pouvaic vivre plus  
queson heure : cjuand il aperçut le jeune homme cjui faisait un massacre  
parmi les siens, !e lion qui dévore tout, qui aujourd’hui a ravagé ainsi  
vos troujses, ce chevalier qui porte ie ioup sur son écu se iança vers lui  
le plus vice qu’ii put. Ní Ia foule ni la mêlée ne purent I’empêcher de  
passer de íorce. L’épée nue à la main [5970], Carcant Irappa !e nobie  
.chevalìer si violemment qu’aucun heaume, pas pius cjue la coiffe cleson

haubert brillant, n’évita qu’il le tue. 11 lui rasa l’oreille, et de sa iame lui  
amputa le corps de son épaule et de son côté gauches : il s’en alia et le  
jeune homme mourut. C’est ainsi que périrent le bon chevalier et son  
oncle, le sénéchal [5980], et il nous fut impossible de ramener un seul  
corps, car il était trop dangereux de rester. Les nôtres et les leurs, en  
grand nombre, sont étendus, dans la douleur, sur le champ de bataille.  
Celui qui porte le loup sur son blason vous a infligé cette perte et il a  
vaincu vos barons. Réfléchissez à ce que vous ferez et comment vous  
vengerez cette honte [5990]. »

Et voici le fils du roí, avec des comtes et des princes : il avait bien  
entendu et compris comment ses hommes avaient été vaincus, comment ils  
avaient été tués ou faits prisonniers, et il entendait les cris assourdissants  
que poussaient ceux de l’armée parce qu’ils avaient perdu leurs amis. II  
en eut le coeur enflammé de rage. II appela le roi et dit : « Sire [6000],  
c’est donc ainsi, nous avons eu des pertes parmi nos chevaliers et nos  
barons, mais vous avez encore bien jusqu’à soixante mille hommes, sans  
compter le reste de la piétaille. La chose est arrivée, il ne sert à rien de  
se lamenter, íl faut délibérer et venger cette honte et cet outrage qu’ils  
nous ont infligés [6010] afin qu’ils ne puissent pas en faire les gorges  
chaudes. Que je n’aie plus de terre en mon pouvoir et plus aucun honneur  
de toute ma vie s’ils ne paient pas cela fort cher! Si demain ils osent  
faíre une sortie, ils peuvent être sûrs qu’il y aura des cadavres! Si je  
peux trouver au-delà de la porte de la ville celui dont on dit qu’il porte  
le loup sur ses armes et qui vous a infligé ces pertes, je vous offrirai sa  
tête [6020]. Les autres ne s’en remettront pas de l’avoir perdu. Et s’ils  
persistent à tenir la ville, nous nous occuperons de monter à l’assaut,  
ils seront pris de force et nous les ferons tous prisonniers. Quand vous  
les aurez ici à votre merci, il faudra vous venger d’eux, et qu’ils paient  
pour les pertes et les préjudices qu’ils vous ont fait subir [6030]. Quand  
vous serez vengé, que l’on fasse sortir la dame et sa fille de la ville et  
qu’elles abandonnent les lieux : envoyez-les toutes deux en Espagne, et  
là vous pourrez prendre votre plaisir de ces deux femmes. Le royaume,  
la couronne et le pouvoir seront désormais entre vos mains. Nul homme,  
si puissant qu’il soit, n’osera s’y opposer. — Cher fils, dit le roi, il sera fait  
comme tu l’as ordonné [6040]. » Ils cessèrent la discussion jusqu’à la fin  
de la nuit et le point de l’aube. Ceux qui devaient se mettre en route  
se réveillèrent, s’armèrent et se préparèrent le mieux qu’ils purent, sans  
retarcl ni délai. Ils furent jusqu’à vingc-deux miiie [6050], vaieureux et  
intrépides, ies meilleurs de ia chevaierie, à monter sur leurs clestriers. Le  
tìls du roi, tout en avant, organisait les bataiiions. Ii constitua dix corps  
de troupe avec chacun deux milie hommes en armes et un connétabie  
de valeur. A sa suite, devant, dans son corps d’armée, venaient, un par  
un, trois mille hommes. lis se dirigeaient à chevai vers ia viile [606í)j.

Quand ie soleiì parut et qu’il tìt jour, grancl fur l’éciat des armes.  
Les heaumes et les écus, les hauberts aux mailies serrées, ies bannières,  
ies étendarcls cjui íioccaienc à travers la piaíne sablonneuse, tout cela  
étincelait! Le champ de baraille se présenta à ieur vue. Vioient fut leur  
chagrin à l’égard cle leurs amis qui gisaient là! lis voyaient tant de  
heaumes en or écinceiant, tant de courageux chevaliers couchés sur le  
dos [6070], tant d’épieux, cie lances, tant cie beaux étendards, cant de  
iances, tant de iames d’acier, et à travers le champ de bacaiiie tant de  
valeureux descríers, de hauberts aux mailies ensanglantées, d’entrailles  
et de boyaux étalés sur le soi, tant cie têtes arrachées des troncs, de pieds  
tranchés, de pí>irrines, cle Hancs, d echines [6080]! Et là vous auriez vu  
sur le champ de bacaille une jeunesse si nombreuse, morte, ensanglan-  
tée[[152]](#footnote-152)! Ils pleuraient et gémissaient, accablés cle douleur en voyant les  
ieurs partout sur ie sol.

Quand le corps du sénéchai fur trouvé, ceiui-ci fuc pieuré et regrecté  
plus que tous ies autres, car les barons i’aímaienc beaucoup. Iis fouil-  
lèrent le terrain aientour à ia recherche cie Carcant, et le trouvèrent sur  
ie champ de bataille, ses encraiiies étaiées à côté de iui [6090]. Ils ie  
reconnurent à ses armes et le firent porter sur un écu. II firent emporter  
ies autres chevaliers à l’arrière dans le camp sur deux bêtes cie somme.

Certains firent enlever un ami sans pouvoir assister à son enterrement,  
car avant la nuit il leur fallut mourir. Les Espagnols désiraient ardem-  
ment se venger et venger leurs amis. Ils cessèrent alors de s’occuper des  
cadavres [6100] et firent halte dans une vallée qui se trouvait entre leur  
camp et ia cité. C’est là qu’ils laissèrent une partie de leur cavalerie et  
placèrent en embuscade certains de leurs fantassins, quatre par quatre :  
il leur faudrait faire appel à eux pour venir à la rescousse des cavaliers  
si ceux-ci sortaient de cette cachette. IIs partirent alors et arrivèrent à  
proximité de la ville [6110]. Mais les assiégés étaient déjà sortis, fort  
noblement armés, très bien équipés et remarquablement montés. Ils  
mirent en place six bataillons, tous prêts et armés pour combattre  
l’ennemi: quatre étaient constitués de cavaliers, le cinquième d’hommes  
à pied et d’habitants de la cité [6120] et le sixième de fantassins. Us se  
mirent en rang devant le champ de bataille.

Guillaume était au premier rang, qui donnait les instructions aux  
autres. II organisa bien ses corps de troupe et indiqua à chacun un chef  
de valeur. 11 leur donna des consignes judicieuses et attisa leur envie de  
bien faire. Ensuite il jeta un regard, vit les adversaires et dit aux siens :  
« Voyez, seigneurs [6130], voyez leur troupe qui arrive, battons-nous bien.  
Nous leur avons infligé des dommages et fait honte: ils veulent se venger,  
je le vois bien. Regardez comme ils viennent en rangs serrés, ils n’ont  
aucune envie de se disperser. Ils ont l’intention d’agir avec discernement,  
en combattants de valeur. Sachez bien tous qu’ils seront tués et réduits  
à néant et que rien ne pourra les protéger contre nous. J’en vois un qui  
vient en avant [6140], il tient une bannière dépliée, et il est fort bien armé.  
Comme ce chevalier a l’air intrépide et noble et comme son cheval semble  
puissant! Mon Dieu, quel riche équipement! Est-ce le seigneur de ces  
gens ? - Oui. — Qui est-ce ? - Le fils du roi, un chevalier de grande noblesse,  
qui pense que personne ne le vaut. — II est bien possible qu’il se rende  
aujourd’hui dans un lieu où il aura des ennuis [6150], fussent-ils même  
vingt-quatre comme vous dites qu’il pense être. Je veux maintenant faire  
sa connaissance! » dit Guillaume, très impatient. II saisit énergiquemenc  
son écu, éperonna Brunsaudebruel. Le sang lui monta tellement au visage  
qu’il en eut les yeux injectés; il était enflammé d’ardeur et rassembla son  
courage [6160]. 11 se lança au galop devant ses troupes, armé de sa lance  
au fer tranchant. II saisit l’écu par ses courroies aussi légèrement que  
s’était agi d’un pennon sur ses armes.

Dans l’autre camp, ie íìis clu roi remarqua Guiliaume et ce vailiant  
guerrier le reconnut bien au loup qu il portait sur son écu. II demanda  
à ses hommes : « Est-ce clonc là ceiui qui a fait un tel massacre parmi  
ies nôtres [6170] ? - Oui, seigneur, c’est lui-même, c’est lui le chevalier  
que nous eûmes le malheur de croiser! Voyez comme il se montre brave,  
vigoureux et plus intrépicie qu’un iéopard. Son destríer appartenait au  
roì Embron, nous n’en connaissons vraiment pas de meiileur que l’on  
fasse caracoler ici! Maudit soit son bras qui nous a jetés dans un tel  
effroi! » Le fìls clu roi n’eut cure de ces paroles [6180], et à l’inverse  
ii iaissa son chevai aller aussi vite qu’il le pouvait, car sa haine pour  
Guiiiaume étaìt infinie. Celui-ci, qui se méfìait cle lui, ne s’arrêta pas  
en le voyant et s’elança au contraire contre lui plus vite tjue la foudre  
ou la tempête. Tous cleux échangèrent cìe teis coups qu ils brisèrent et  
mirent en pièces leurs écus et cju ils rompirent leurs lances [6190]. Les  
cieux cìestriers se heurtèrent, ainsi que les chevaiiers, si brutalement  
que tous cieux chancelèrent. II s’en faliut de peu qu’iis se brisent íe  
crâne. Son ciestrier étant le plus puissant, Guiiiaume fit tomber le fils  
du roi et son chevaí à terre de teile sorte que le cavalier en eut presque  
lechine broyée. Guiilaume se tenait au-dessus de lui, i epée à la main  
[6200] : « Palerne! cria-t-il », et ses hommes s elancèrent sans penser à  
rien d’autre. Vous auriez pu voir venir alors une foule ci’hommes, par  
centaines et miiiiers, cles assiégés attaquant les assiégeants sur des che-  
vaux pies et alezans, ie fer de ia lance baissé. Jamais depuis la création  
du moncle on n’avait vu un tel combat, aussi disputé, aussi vaieureuse-  
ment défendu [6210], ausst dangereux et mortel, avec autant de pertes  
, en hommes courageux!

Les Espagnols, à rravers ie champ cìe bataille, frappaient et iançaient  
des traits1 avec énergie en répandant des monceaux d’entrailles, des  
cervelles, cies boyaux, pour secourir leur jeune prince. Les habitants de  
la cité, afin d’aider ìeur seigneur cians la bataìlle, se montraient pleins  
d’assurance et cle courage. IIs renversèrent [6220] bien des barons et  
des chevaliers parmi ieurs adversaires et ils leur livraient combac avec  
l’arcleur des sangliers : Guiiìaume, le vaieureux, le courageux,! incrépide,  
le téméraire, frappait avec force et impétuosité. II faisait un massacre  
parmi ses ennemis, dormant cies coups dans tous les sens. 11 fendait ia

í Des tirs à l'arbaiète sont mennonnés «i contexte. Sur cette arme, volr V. Serdon, Anm  
du liiablt!: ara el arbalìtes att M"jen Â,»'. Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2005.

foule autour de lui. Ce héros ne laissait aucune difficulté, aucun obstacle,  
l’éloigner du fils du roi [6230] : au contraire, il l’attrapa par la ventaille,  
le tira et le fit sortir par la force et la contrainte de la mêlée. II l’emmena  
hors de la mêlée, le livra aux habitants de la ville, le fit conduire dans  
la cité et remettre à la reine. Les assiégeants, en voyant le jeune homme  
pris, manquèrent de devenir fous de rage. Iis soufflèrent dans leurs cors  
[6240] pour appeler les hommes restés en embuscade, qui s’élancèrent à  
vive allure en entendant qu’on avait besoin d’eux. II en vint une troupe  
serrée et compacte; la poussière faite par les chevaux était épaisse et  
nombreux le groupe des chevaliers qui venaient dans la confusion pour  
secourir le fils du roi.

Voyant leurs hommes venir, Guillaume fit quitter le champ de bataille  
aux siens [6250] et les ramena dans la cité, non sans peine car il y eut  
avant bien des lances rompues, des épées tirées, des coups donnés et  
rendus, des heaumes et des écus brisés, des tuniques abîmées, des têtes  
coupées, des chevaliers et des barons tués. Et voici les troupes qui ont  
quitté leur l’embuscade à vive allure [6260]! Mais elles arrivèrent trop  
tard, car les habitants de la ville étaient déjà entrés dans la cité et étaient  
en train de monter sur les murailles, tandis que les sergents et les soldats  
à pied gagnaient celliers et chenils. Les hommes qui tiraient à l’arbalète  
prirent place en groupes afin que les assiégeants ne les assaillent pas  
[6270]. Mais ceux-ci se retirèrent sans en faire plus cette fois-là. Ceux  
de la ville patrouillèrent au milieu des maisons puis descendirent de  
cheval. Guillaume mit pied à terre au palais royal, et il ne manqua pas  
d’hommes pour s’occuper de son destrier. C’est là que trente jeunes gens  
le désarmèrent devant la salle. La dame, en compagnie des deux très  
belles demoíselles, descendit à sa rencontre [6280] et elles vinrent à lui.  
Les ayant vues, le vaillant chevalier se précipita vers elles et les accueillit  
joyeusement. Les demoiselles étaient très heureuses. La reine remercia  
chaleureusement le chevalier de lui avoir envoyé le prisonnier, puis ils  
se prirent par les mains et montèrent dans les salles par I’escalier de  
pierres blanches [6290]. Ils entrèrent dans la grande chambre et allèrent  
s’asseoir près des fenêtres qui étaient de marbre noir. Ils prirent place  
là, tous les quatre, pour s’amuser et se distraire et pour prendre le frais  
car il faisait extrêmement chaud.

Tandis qu’ils conversaient et passaient d’un jeu à l’autre [6300], la  
dame examina le jeune homme, qu’elle trouva fort noble et beau, et

qm, tie eorps, de membres, d’allure, de ne2 de bouche et de menton  
par son visage ouvert ec son apparenrv» ’ 7 f, ,

quiconque au roi Embron, à m(,n av 1 I Ì"B\* P \*\*

fut saisi de tendresse et elie nleun à 3 , ’500

d": «vbiià qui«ma, s:^rrr"T163101 Gi""rme

une telle peine ? Vous devriez ,ouer i qU°J manifeSter

sont las et épu.sés; vous devriez ìeJ’ msmuS(;r‘m(: vos ^nsfuldes dons, téconforter les blessés dl,k "Hncerdes ^compenses, fa.re  
vous permettra de récupérer et votreT1" " ^ ^ p0UVtMr

sachez-le bien, madamé, car d ne Deuf11'^[6320ï \*\* ^ h°nneUr’

c’pcr vrai Onpr»i„; ■ . 1 uc en ecre autrement! - Seieneur,

c est vrai. ^ue Lelm qui est pius puíssanr c

tecrion! Je sais bien, s™„e„r „„ " qUe “l11 ,,,us aPP°rtt Sa Pr0'

rtuomcm ec m„ terre e, m„„ L â «\* ,e

avee pris er m’.rvee remis Vm\*

[6330]. Qrre Norre Seignenr ,„„s „ ,le ">« “

vous vtris sain et en b„n„e sa„rí ir „„, «"«"aosanr! Tanr que je

i 1 r 1 m fnts drìvtirs3.irtîs ni ícurs

menaces plus qu une feuille de cette bnnrh ‘ldVerSa,rf ° le,

seigneur, pourquoi je pleure et éptouve ìm J' f'\* TTTv íf’ ^

de membres, de visage, vous ressemblez p]u, 6^°' ^

à mnn éoouv Ip mi , 1 us clue quiconque au monde

a mon epoux, ie roi qui gouverna cette terr» n- • .

âme rlir h rhmp î„ .vc • ■ re> 'i116 ait pitie de son

‘ Je n ai |ama,s vu personne que Vous nour ressembler  
autant au roi, en ìmaginant que vous ayt2 So i ressemDler

En vous regardant, il me souvint de nJTh^í ■ ,,

aunut bien votre taille. Seigmmr, que \*“ ?ueama'

qui m’est arnvé, c’est que je n’ai pas du 1 ? C 3 m°n honneur’ ce

souvenanr de mon fìls [6350]. Jesuis m tmi:,et'iier c\*e P\*eurer en me

sais que ce netait pas raisonnableetque j’lff SenS‘^fa |C

Ma.s, seigneur, que Dieu me protège e nW “ ‘ m "" ^

si on m’avait mis une épée nue «,r 1« f ra,Sl)asPumerecenirmeme

arrive souvent : certains ressembient de fEîi ~ Madame/, d,wl’ Ce,a

avoir aucun lien avec eux. Et pourtant Jh à d aUtreS Sa"S

bien ressembier au ro, Embron, car [1 étair^T" [6360]’ fa,mera,s

vaiilant et courageux. Maisàqûoi bon > pTJT “ qUt

« il n’y a aucun espoir de le retrouver. » ' eSt m°rt’ C JnUt,le

Ce qu’elle entenclit dire au ieune

qn-.l a.nsidérair son Irls c»mme m„n a lK\* P"' P“ ‘ttm'Par“

c’Maitlu, [6370].S„ne«e„rleli„<iisaira„\_in,tllt-m™e P'nsa,t

1,1Mstanceet son ìntuition le

lui affirmait. Tandis qu’ils parlaient ainsi, ils regardèrent en contrebas et  
virent le loup, qui était revenu dans le verger. II mit les deux genoux à  
terre devant Guillaume, la reine et les demoiselles. La bête les salua deux  
fois, très humblement, puis reprit son chemin sans s’arrêter [6380]. La  
reine regarda cette surprise que la bête lui avait ménagée. Elle fut saisie  
de stupeur : « Seigneur, dit-elle au chevalier qui était assis à la fenêtre  
à ses côtés, qu’a cette bête, que veut-elle, que nous demande-t-elle, au  
nom du Dieu du ciel ? De quoi se plaint-elle ? Hier elle nous salua de  
même une fois, une seule, humblement [6390], et aujourd’hui elle le  
fait deux fois. II est certain que cela veut dire quelque chose[[153]](#footnote-153). - C’est  
vrai, que Celui qui accorde et distribue tous les bienfaits ait pitié d’elle  
et la protège, car jamais je n’ai vu une bête aussi noble! Je pense qu’elle  
nous annonce l’honneur, la joie et le pouvoir que nous retrouverons,  
selon moi, le temps venu. Vos ennemis, qui sont hors de la cité, seront  
enfin complètement vaincus [6400]! - Amen, cher seigneur, répondirent  
toutes les dames, que Dieu vous entende! »

S’il vous plaisait, je vous parlerais maintenant des vaincus, qui s’en  
retournent. Ils racontèrent tout au roi et lui dirent tout ce qui leur était  
arrivé, comment ils avaient perdu son fils, et comment les assiégés le  
tenaient prisonnier. En entendant la nouvelle, le roi fut sur le point de  
devenir fou [6410]. Sous le coup de la douleur, il gémissait et poussait  
de profonds soupirs. II les regarda avec une vive colère : « Ha, mauvais,  
couards, comme vous vous êtes tous couverts de honte, et avez provoqué  
ma mort et ma fin! Vous m’avez tué et anéanti! Comment cela s’est-il  
passé ? Comment a-t-il été fait prisonnier ? Pourquoi, pour quelle faute,  
m’avez-vous fait subir une telle perte [6420] ? Vous me privez de ce que  
je possédais. Comment avez-vous pu souffrir qu'il soit fait prisonnier ?  
On devrait tous vous pendre pour l’avoir abandonné. » Le roi était fou  
furieux contre eux. Si les barons ne l’en avaient pas empêché, il leur  
aurait fait subir les pires hontes.

C’est plein de colère qu’il dit ensuite : « Qui s’est emparé de mon  
fils ? — Celui qui s’empare de tout [6430], quí enlève et ravit tout.  
- Qui est-ce donc ? — Celui dont on dit qu’ií porte un loup sur son

vérité. - Comment

ecu. - Ec il est donc d’une si ,  
est-ce possìble ? - C’est le cas \_ p f°rCe ? \_ Ennous; - ‘ '

sommes tous faits s’il est bpirmée esc d()nc entièrement perdue et  
voLis croyez qu’un seui homme 1que vous ciltes- S°yez maudits si

- À la honte ? Non. - Si. - Et

comment ?

tous récluits à la honte en véricé "" n™K “

que, selon vos tlires, il faít seùl^ Seraienc Eien in^apables de faire ce

honte. II nous a tué le sénéchal ou

—- ’ \* e V()us considériez comme un homme

Cinq cents hommes

Vbus avez tort de nous couvrir cle

st courageux, son neveu et les vailh tons,dentle champ de bataille et qui se lan -'lritS dlevaJiers clui SJSenr encore surchevauchée [6450]! - Parce t imPrudemment dans une folle

que d’ennemis! Ils ont été vaincIgn0raienr qu ils n’étaient en présence  
au nom de Celui en qui je crois “ Cau.Se de leur indiseiPline ! Mais’  
ma force, mes troupes et mes renf^111 ^ Ví‘‘S me montter a eux’ avecde la porte de la ville le chevallri5' ieimiX trouvera l’exteneur  
que je parviens à le faire prisonnlr °W armeS P()rtent un k)UP’ et[6460], cju’ils en soient sùrs! I ^le ferai Pendre devant eux tousles rours et ies remparts assez hautmUrS ne seront iamais assez solides,  
fasse tous sortir de force. J’ai troT^ ^ ^ ^ ÍCS renverse et que Ìe lesle leur faire payer cher!» 1 suPporté qu’ils aient le dessus, je vais

II tìtcrierpubliquementpartourn

^“wlurentc!estenfM f

cendirent dans la plaine. Les troupes ér, ?  
vingt corps d’armée. Jamaís je n en ■ ^ b,en arrnees- lls établirent  
en chevaux ec enarmesdevaleur. VoiP JVU d’aussi bien équiPes f648()i  
Le roi ies regarcìa attentivement et eS8uerriers valeureux à cheval.  
« Barons, dit-il, vengeons la honte leeW5'0mmanda de bien se battre :que ceux cjui ont pris et tué nos àmis i les perces et íes ciommaSesfait prisonníer et trouver Ia mort ! à1110™ fait subir- Je Preíere etrefiìs [6490], et je ne peux mieux leur'j” qU'ils fassent du mal à moncherchant à me venger d’eux et en f-U>nner Ce qu ils mériteut 9u’enl’on monte à chevai. ^ rei!ssissant.» II orclonna alors que

GrandfutIebrUitqU’iIsfirent)à .

depart! Voilà les cors er ]es tmmpett \* Cn’ danS a£ltatIon clu

entendre le son à quatre bonnes líeueTl^'i'1 S°nnent 1 °n P°uvait en

^uela. Ils en foisaient résonner

prêce le lendemain avant le jour [647 f armée entlère devrait êtrene porte les armes et ne ceigne 1’éP i S1U1S qU li teSte Personne quis’armèrent ensembie et sorcirent dr 'elenclemain’ avant le íour’touscendirent dans la plaine. Les tro.>-—f°rr bien equiPes- lls des

vingt corps d’armée. Jamais je

' , u

guerriers valeureux à cheval.

la terre entière [6500]. Ceux de la cité les entendirent et ils prirent sur  
le champ leurs armes. Ils s’équipèrent, s’armèrent et sortirent de la  
ville. Le valeureux Guillaume allait devant, conduisant ses courageux  
guerriers. Ils les avaient divisés en dix groupes de chacun sept cents  
hommes armés, chevaliers ou autres. II prononça devant tous des paroles  
très bien venues [6510] : «Soldats, veillez à n’avoir pas le malheur de  
commettre quelque acte méprisable! Voici venu le dénouement de cette  
guerre! Comportez-vous valeureusement. Aujourd’hui c’est la la fìn de  
cette guerre. Sachez-le, c’est parfaitement vrai. Le roi et toute son armée  
avancent contre nous, mais n’en ayez aucune crainte : plus ils sont, pius  
ils perdront. Ils ne pourront rien contre nous [6520]. Nous avons déjà vu  
leur armée contenue par la nôtre. Nous étions un contre vingt, mais cela  
n’empêcha pas que nous les ayons faits prisonniers et vaincus, poussés  
en retraite et battus. Nous avons avec nous des hommes plus nobles et  
plus valeureux que les leurs, y compris le fils du roi. Par la foi que je  
vous dois à tous [6530], aujourd’hui encore cela peut fort bien tourner.  
Si Dieu veut bien nous l’accorder, nous aurons le père entre nos mains :  
nous avons déjà le fils, c’est la pure vérité! Serrez les rangs et chevauchez  
en formation rapprochée! »

Ils avancèrent au pas, en rangs serrés, mais ils n’avaient encore guère  
cheminé qu’ils virent les étendards de l’armée ennemie apparaître à tra-  
vers la plaine [6540], avec íes bannières, les gonfanons et les nombreux  
groupes de chevaliers qui avançaient l’un à la suite de l’autre, la lance  
prête à charger. Ils chevauchaient ainsi en bon ordre, les uns derrii-p.  
les autres, sans confusion. Leurs armes faisaient étinceler la terre et oi  
n’aurait pu trouver plus belle armée.

Quand ils furent en vue les uns des autres, sans attendre [6550], ils  
pendirent leurs écus à leur cou, éperonnèrent et lâchèrent la bride à leurs  
chevaux, faisant frémir toute la terre. Vous auriez pu voir pendant leur  
course briser en nombre les lances, les écus, les hauberts aux mailles  
serrées et les heaumes ornés d’or, et tous ces chevaliers valeureux à terre,  
le tumulte qui enfle, les épées qu’on tire, les hommes qui s’entre-tuent,  
qui se blessent [6560], les têtes, les poings et les pieds qui volent sous  
les coups, les morts s’effondrant l’un sur l’autre, la terre se couvrant  
de sang, les destriers qui fuient à travers le champ de bataille, rênes  
rompues, selles sanglantes, provoquant la mort de la jeunesse, foulée au  
pied par les chevaux qui l’avaient amenée là, au coeur de la mêlée, dans  
la cfouleur i Le roi d’Espagne se tenait au milieu clu combat [6570], avec  
ses hommes et ses barons. II massacrait les ennemis et mettait toute sa  
peine à les vaincre, les abattre, les tuer, car il les haïssait cl’une haine  
extrême. II en extermina tanc qu’ii s’en fallut de peu qu’il ies écrasât  
tous. Le roi s’écria cf’une voix forte : «Où est, où est donc le chevalier,  
I’orgueilleux, le fort, i’intrépide [6580], celui qui porte le loup sur son  
écu et qui a tué et massacré mes hommes? Où est le loup, qui ne se  
montre pas ? II a tellement peur, peut-être, tles chiens qui gardent sa  
proie, qu’il n’a pas le courage de venir. II sera une bête bien hardie s’il  
fait face à des chiens aussi bons que ceux que je viens de iâcher. »

11 éperonna son cheval [6590] et aila frapper un chevalier, un jeune  
garçon, fils de prince. II s’appelait Pooncel cie Bisterne[[154]](#footnote-154) et était parent  
clu roi cle Paierne. Le roi lui cransperça 1’écu, sous la boucle, iui rompit  
le haubert et lui planta sa lance dans la poitrine. II ie renversa mort sur  
ie soi. Geraume de Melans[[155]](#footnote-155) vit le jeune homme et éprouva beaucoup  
de chagrin [6600]. Pris d'une rage vìoiente, ii attaqua le roi, lui brisa  
complètement Ja lance ec lui donna un tel coup sur son écu que le roi,  
furieux, se coucha sur son arçon sous la rudesse ciu coup et très coura-  
geusement saisit son épée, frappa si violemment Geraume sur ie haut  
de son heaume qu’il le lui fendit et rompit, et luí mit la lame à travers  
la cerveile [6610] jusqu'au menton. Ii ie renversa mort sur son arçon  
puís trappa Aquiianr de Canclis[[156]](#footnote-156) : ni son heaume bruni et briilant, ni  
sa coiffe de fer ornée de pierres précieuses, ne résistèrent au tranchant de  
!’épée plus qu’un jonc marin, ni n’empêchèrent qu’il soit fendu jusqu’au  
menton et abattu sans vie. Le roi, voyant ses hommes, pousse son cri de  
ralliement [6620] : « Frappez, seigneur, vengez la honte qu’ils ont infli-  
gée à nos héros! » Et il s elança dans les rangs. Les assiégés pourraient  
bien être vaincus s’ils ne sont pas secourus rapidement! Cependant,  
même s’ils sont vaincus, ils le leur font payer cher, car ils abattent les  
meilleurs d’entre eux!

Guillaume s’évertuait au milieu de la mêiée [6630]. II fit un mas-  
sacre parmí ies Espagnois, il en tua, en blessa, en renversa face contre  
terre, en abattit tant que la terre en était toute sanglante. Aucun che-  
valier poursuivi par sa lame d’acier ne pouvait en réchapper, quelque  
soit son armement. Tous le fuyaient. Le héros regarda à droite, sur les  
hauteurs, et vit descendre d’un tertre [6640] une partie de ses hommes  
qui venaient, très mal en point, car ils avaient ie dessous et fuyaient à  
qui mieux mieux. II vit le roi qui ies prenait en chasse et leur faisait  
subir de lourdes pertes. S’ils n’étaient pas secourus, l’engagement tour-  
nerait pour eux à la catastrophe! Heureusement les assiégés les virent  
et hurlèrent à Guillaume : « Seigneur, que faites-vous ? Secourez vos  
gens [6650]! Ce sont les vôtres qui s’enfuient là-bas! Ecoutez comme  
les autres les poursuivent en criant! Qu’attendez-vous, seigneur ? Faites  
attention, secourez votre armée! Pourquoi tardez-vous ? C’est le roi sur  
ce destrier fauve; tout son équipement est en or! » Guillaume entendit  
bien tout cela et reconnut parfaitement le roi. II était furieux de voir  
ses hommes en déroute [6660]. II regarda ensuite vers le sommet et vit  
venir ses hommes qui fuyaient. Quand il les aperçut, il éperonna son  
cheval et lui lâcha la bride pour aller à leur secours. « Palerne, criait-il,  
chevaliers! » Trois mille hommes se lancèrent derrière lui, et aucun ne  
lui manqua dans le feu du combat et la bataille.

Le valeureux Guillaume vit les fuyards [6670], vint à leur rencontre  
et leur cria à haute voix : « Allons, seigneurs, ne fuyez pas! Au nom  
de Dieu, n’ayez pas peur, ayez confiance! Faites demi-tour, venez vers  
moi! » 11 se lança alors au milieu des hommes du roi, et, de sa laroe  
d’acier qui tailiait I’ennemi en pièces, il fendit ia mêlée et la dispersa. li  
passa à travers les groupes les plus nombreux, brisant bíen des heaumes  
[6680], renversant morts sur le sable bien des valeureux chevaliers et  
des barons. II obligea ceux qui fuyaient à faire demi-tour et il repoussa  
ceux qui les poursuivaient. En le reconnaissant, les assiégeants cessèrent  
de se donner la peine de le poursuivre, et quand les siens se furent jetés

dans le combat et que les assiégeants les eurent attaqués, vous auriez  
pu voir comme on frappait de toutes parts, avec cies flèches, à coups de  
lance [6690], d’épées nues, de massues. Vous auríez pu voir ies hommes  
abattus joncher le sol, ta batailie vioiente, âpre, confuse, l’un tué, l’autre  
à terre, le soi se teinter cle sang vermeil, les uns mourir, les autres gémir,  
les ciestriers en fuite clévalant la plaine. Personne ne faisait attention à  
eux : ies hommes avaient trop à faire avec eux-mêmes, car clepuis qu’ils  
étaient nés et avaient atteint I’âge de raison [6700], aucun d’entre eux,  
assurément, n’avait vu de bataille si cruelie, si víolente, si morteile.

Un chevalier hors du commun se trouvait avec ie roi, fort et efficace,  
qui était fils de son connétable et se nommait Méliadus'. II s’était joint  
à l’armée récemment et avait amené des chevaiiers originaires de sa  
terre [6710] et pour certains de son lignage. Voyant ies pertes cjue ies  
assiégés faisaient subir aux siens, il éprouva un chagrin presque mortel.  
Ii voyait Guiiìaume qui, venu en renfort, plus que tout autre tuait et  
anéantissait son camp. II regarda à ses côtés et vit le roi : « Voyez, sire,  
comme ce chevalier fait des ravages parmi vos hommes! Ma foi, si nous  
ne ies secourons pas [6720], ils seront bienrôt tous pris et morts.» Le roi  
répondit : « Cher ami, vous clites ia vérité! Quel malheur qu’ii existe!  
C’est le diable, le démon, cjui aujourd’hui m’a fait subir une teile honte,  
un tel dommage! Je ne hais personne autant que lui. J’accorclerais aussi  
longtemps que je vivrai tout ce cjui lui serait agréable et bon à quiconque  
pourrait le prendre mort ou vif et me le remettre [6730]. » Méliadus  
entendit le roi et lança d’une voix forte son cri de guerre : ceux qui  
étaient avec lui l’entendirent, piquèrent des éperons et laissèrent courir  
leur monture. Lecu serré sur la poitrine, iis attaquèrent leurs ennemis. Us  
arrivèrent au coeur de la bataille et poussèrent des hurlements contre les  
assiégés. Ils firent tout pour ies écraser, mais ceux-ci esquivèrent [6740]  
en soldats de valeur et bien exercés. On frappa là de nombreux coups  
d epée, bien des écus et des tuniques furent abîmés, bien des hommes  
jetés à terre, des heaumes cl’or brisés et des chevaiiers valeureux happés  
par la mort.

Méìiadus aliait au milieu de la bataille, excitant les siens contre les  
ennemis. Ce héros asséna tant cle coups qu’il renversa de nombreux [[157]](#footnote-157)

adversaires [6750]. Avec orgueii et démesure, il cherchair sa perre, car  
ii ailair, s’enquérant de Guilìaume. Mais à mon avis, je vous ie dis bien,  
ii aurait mieux valu pour iui qu’ii s’en éioignât piutôr que de le voir et  
l’approcher, comme vous I’entendrez raconter par ia suite.

Les assiégés furent saisis d’une fureur extrême : ii avait tué l'un des  
leurs, un grand seigneur, né à Brandis, maître du port [6760], dont il  
touchaít les bénéfìces. On regretta beaucoup sa jeunesse, car il était  
très vaillant et courageux, beau, nobie et d'un caractère aìmable : il  
s’appelait Tardan1.

Et voici à vive allure un frère à lui, qui l’avait vu tomber et qui était  
au seuíl de ia mort tant ii en était affligé. li s’appelait Doiant; je crois  
qu’il venait d etre adoubé [6770] et ii n’avaìt pas pius de vingt ans, ii  
était très valeureux et estimé. Ii vit son frère, au miiieu du champ de  
bataille, mit pied à terre, se pencha vers iui et le prit dans ses bras.  
II tàta tout son corps, sans pouvoír sentir ie moindre souffle. Ii vit le  
sang qui sillonnait son cadavre, le haubert rompu, la mauvaise piaie,  
béante et douioureuse, au miiieu de sa poitrine, ses beaux yeux clos, son  
visage blême [6780], et son corps privé d’âme. Ii se prít de haine pour  
sa propre vie et maudit sa propre personne; il perdit connaissance à  
plusieurs repríses sur le cadavre de son frère. II ne pouvait attendre plus  
longtemps : il vouiaít ie sortir de la mêiée. En embrassant sès yeux et  
ses joues, il l’emporta sur l’arçon de sa seiie, hors de la bataiiie, loin de  
leurs troupes, sous un arbre [6790]. C’est ià qu’il posa son frère à terre.  
Pas besoin de chercher des marques de douieur pìus grandes que ceiies  
qu’ii iui a témoignées! II recommanda son âme à Dieu pour qu’ii ia  
protège. Le jeune garçon fit ses adieux au corps de son frère.

Ii partit aiors, monta sur son destrier et se lança à nouveau à vive  
aiiure dans la bataílle pour venger son parent. Peu lui importait où ii  
aliait [6800], il ne se souciait pas de mesure et n’avait pas le moìndre  
souci de sa vie. II se donnait tout entier à sa course et éperonnait vigou-  
reusement. II avait ìe cceur gonflé de haine contre les Espagnols. Maron  
vìnt à la rencontre de Dalidos[[158]](#footnote-158) [[159]](#footnote-159), le frappa de son épée tant et si bien qu’ii

le fenclit en cìeux jusqu’aux dents. Iì le renversa, mort, et poursuivit  
son chemin. Dans ia mêlée, il faisait des monceaux de victimes [6810].

II donnait, sans ménager sa peine, des coups puissants; il fa tomber de  
nombreux ennemis, en abattit beaucoup de leur chevai, ciont le moins  
biessé se retrouva dans un tel état qu’il ne recouvrerait jamais pius la  
santé. II vit Méiiadus dans la bataille, qui malmenait tant les assiégés que  
même ies plus vaillants s’en trouvaient mal. Dolant1 le vit, le reconnut  
bien et s’élança aussi vite qu’il le put vers iui [6820], car ii le haïssait a  
mort parce qu’ il avait tué son frère : il ne désirait rien au monde autant  
que cle pouvoir tuer ce chevaher.

Quancl il le vit venir, Méliadus ne voulut pas le fuir, et au contraire  
il selança vers lui. Tous deux échangèrenc avec leurs lames d’acier des  
coups d’une telle vigueur sur leurs heaumes décorés de Heurs peintes  
[6830], que ceux-ci se brisèrent et que tes coiffes se trouvèrent cìélacées  
et' en morceaux. U n y eut pas de lame d’acier qui ne fût hutnide de  
sane et aucun d’eux2 qui n’eût à en souffrir. Méltadus reprit ses esprits  
le premier, avant que Dolant puisse se remuer et,desa lame d’acièr qui  
tranche et' taitle, U lui Bt voler à plus d’une toise la tête et la vencaille.  
Guillaume, en voyant cela, fut accablé [6840] par lesort tles deux frères,  
"des deux amis, tués par Méliadus: il s’estima vouéà la mort s’il ne se  
veníreait pas sur le champ. Au milieu de la foule, il sortit des rangs et  
se ctingea vers Méliadus : il n’y eut personne parmi les ennemis qui  
se mettaient sur son chemin à pouvoir s’en réjouir. Ils lui cécìèrent la  
voie et U passa. Lepée cl’acier au poing, ii se dirigeavers Méiiadus, qui  
le regarda [6850] et le reconnut bien au loup qu’il porcait sur son écu,  
comme on le racontait. II vit le chevalier et son destrier, sì puissants et  
intrépides : pour rien au monde, il ne serait restéà I’attendre même s’il  
avait eu la possibilité cie rebrousser chemín. Puisque telétait son devoir,  
il éperonna à son tour son cheval aussi énergiquement que possible,  
en chevalier plein cle courage [6860]. II craignait píus la honte qne frs  
plaies. L’épée nue à la main droite, à vive allure, le chevalier se dirigeait

c,lie NH^ippiiraîc to,lt au ‘llus <bns Mml"ís à Rmea pent être senle-

ment r-ipproché tlu Dalides cle la OmpiUnm dc Rasncien <k- Vise, t|„ DaHde de  
U Cnnrtlh dti Dalis du A'leriin de la Vuljjate. l'onurmist.que tlt Qnìiìamie PM»\* serapproche plus cle celle des romans en prose d» xnf siècle quedesromans en vers.  
i i 'd, chevalier n'a pas été mtrodmt. il connote la soulì'rance d„ irère et entre en  
' résonance avec celtn de son advetsaire, Méiìadus.  
y Au vers 6834 on prélïrera d am Unm dans 1 edmon Micha).

■  
vers lui, puissant et vigoureux. Et ce fut le choc entre les deux héros.  
Méliadus frappa Guillaume sur le heaume sans rencontrer d’obstacle de  
telle sorte qu’il le lui fendit et mit en pièces et qu’il lui abîma sa coiffe  
de fer. II luí ínfligea sur le crâne une large plaie, dont coulait le sang  
vermeil [6870]. A mon avis, si le coup n’avait pas dévié, il serait mort!  
Voyant son sang ruisseler, Guillaume tourna son regard vers le chevalier  
qui, il en était furieux, l’avait blessé. II lâcha sa lance, saisit son épée et  
ii éprouva une douleur cuisante au souvenir des crueiles pertes que son  
ennemi avait infligées à ses troupes. II se dressa sur ses étriers [6880],  
et lui donna sur le heaume aux reflets verts un coup si puissant qu’il le  
lui fendit et mit en pièces : il abîma la coiffe et rompit son anneau. II  
èclata la tête du chevaíier en deux. Le coup, frappé avec une très grande  
violence, descendit le long de la poitrine et tailla jusqu’à la ceinture. Le  
corps, privé de vie [6890], tomba mort sur le sol.

Quand les Espagnols virent cette scène et Méliadus expirant, ils  
perdirent leur sang froid, incapables de savoir où chercher protec-  
tion. Chacun aurait préféré être sur ses terres, car ils redoutaient tant  
Guillaume qu’il n’y avait personne, dans toute l’armée, pour oser se  
vanter de prendre vengeance de lui. II se lança alors contre eux, à vive  
allure [6900], l’épée au clair, avec sa compagnie : toute l’armée espagnole  
en frémit d’horreur, et tous le craignaient et le redoutaient tant qu’ils  
prirent la fuite en désordre devant lui. Ce fut alors un grand tumulte,  
des cris, la poursuite et le carnage.

Le roi les vit bien venir, sans savoir où il pourrait se réfugier. II vit  
ses troupes se débander, ses gens fuir sans espoir d’en réchapper [6910]:  
ce fut, inévitable, la défaite. II était comme fou. II vit Guillaume qui se  
dirigeait vers íui. II n’est pas étonnant qu’il l’ait redouté, car il devinait  
qu’à cause de lui il allait perdre ses hommes et que son armée serait  
anéantie : il n’est donc pas surprenant qu’il ait éprouvé une telle peur.  
II prit conseil auprès de ses barons : « Seigneurs, je ne sais que faire.  
Nous n’avons plus où nous retirer [6920]. Je vois notre armée vaincue,  
sans espoir de secours. Et je vois les ennemis approcher, et même la  
fuite ne nous sauvera pas; même en fuyant, nous ne pourrons éviter  
d etre faits prísonniers. Et puisqu’ils peuvent s’emparer de nous, ií nous  
faut nous défendre le mieux possible. Je préfère mourir dans l’honneur  
qu’être pris et déshonoré [6930]. Si leur chef mourait, je crois que nous  
pourrions en réchapper. Malheur à celui qui se laissera prendre alors

même qu’ii pourra encore se cléfenclre! Jouons nocre vie, je ne Vojspas ct’aucre issue. Nous ne saurions pas où aiier si nous voulbns fuir:  
regardez, d’un côré il y a ia mer qui nous barre le passage et de l'autre  
les ennemis qui arrivenc au gabp [6940]. Unissons-nous, et que Dieu  
fesse comme ii lui plaîc! »

Ils saisirent aiors leurs écus ec cirèrent leurs armes bien entretenues.  
Les chevaliers éperonnèrenc autant que les chevaux purent ie supporter  
ec se regroupèrent. Quand Guiilaume les vit venir, ii les rnontra à ses  
hommes et tlit : «Seigneurs, voíci le roi et toute sa croupe [6950]. Ilsont repris courage! Battez-vous bien et veiliez à prouver qu’ils ne sont  
que cìes présomptueux! » Les cleux camps se lancèrent à la rencontre  
I’un cie i’autre, et les assiégeants n’y trouvèrent guère à gagner ear ies  
assiégés en abattirent pius cie soixante, blessés ou morts, parmi lesEspagnols les plus vailiancs, et ils reçurent ies autres en les tuant [6960],  
les faisant prisonnìers, ies anéantissant. Guiiiaume étaít un excellent  
chevalier. Ii aperçut le roi qui fuyait à vive allure à travers un vailon. Ii  
s eiança autanr qu’ii ie put vers iui et cría ci’une voix forte : « Palerne!»  
II pourchassa le roi, le saisit par les rênes et ku donna de son p0mg  
armé d’une lame cleux cottps d’épée clroit sur son heaume étinceìant  
[6970]. II le tira, ie tourna vers lui, et lui cria : «Te voiià impuissant  
aujourd’hui, roi, ímpuissant aujourd’hui[[160]](#footnote-160)! Tu es morc! C’est pour ton  
malheur que tu as atteint nos ports! Vous nous paierez ies pertes que  
vous avez eu l’impudence de nous faire subir dans ce pays. Pour vouS,  
la guerre que vous avez tant fait durer est maintenant termìnée et vousla paierez cher [6980]! »

Le roi avait grancl peur de mourir et il s’aclressa à Guillaumecrune  
voix forte : « Seigneur, grâce, au nom de Dieu qui eut pitié du pétheur.  
Je me rends à vous et je ferai ce que vous orcionnerez, qu’il s’agissede  
mourir ou de vivre. Je vois vos hommes venir vers moi, tous me haïssent,  
ìls ont bien raison car je leur ai causé cie bien grands torts [6990]. S’iísen  
ont l’occasion, je vous ie dis, iis me feront mourir cìans le déshonneur[[161]](#footnote-161)»,  
II iut présenta alors son épée et le vailiant chevaiier la prit et i accepta.  
II lui clit ensuite : « Vous ne mourrez pas maintenant car vousêtessous

ma responsabilité : cependant je vais vous mener à ma dame et je vous  
remettrai prisonnier à elle pour qu’elle fasse de vous ce qui lui plaît. »  
C’est ainsi que ie roi se rendit à lui [7000].

Guillaume fit ensuite reculer ses hommes car il ne voulait absolument  
pas qu’ils fassent du mal au prisonnier, même s’il était leur ennemi.  
Dès lors il n’y eut plus personne pour s’approcher de lui et lui vouloir  
du mal. Ils se montrèrent ainsi très pacifiques à son égard. En haut,  
on avait déjà annoncé à la dame dans le palais seigneurial que l’armée  
des assiégeants avait été vaincue [7010] : « Dame, ils sont battus! Et le  
meilleur chevalier, le plus valeureux qu’on sache au monde en vérité, vous  
amène prisonnier le roi d’Espagne, leur chef! - Mon Dieu, ami, me dis-  
tu la vérité ? répondit la reine au messager. — Dame, c’est la pure vérité.  
Que j’y laisse la tête si je mens! - Mon Dieu, dis-moi comment cela  
s’est passé [7020]. Le roi est-il prisonnier ? - Oui, en vérité, et la bataille  
est perdue pour eux, et ils sont morts et vaincus. » En entendant cela,  
la reine fut plus heureuse qu’elle l’avait jamais été, et elle demanda qui  
était ce valeureux chevalier : « Cher ami, comment s’appelle-t-il ? - Qui  
cela pourrait-il être, si ce n’est Guillaume, le courageux, l’intrépide, le  
noble, le valeureux, le brave [7030], la fleur de tous les chevaliers et le  
plus grand! Ce ne pourrait être aucun autre! » Vinrent ensuite d’autres  
messagers, des sergents, des habitants de la cité, des chevaliers, qui  
montèrent au palais et répétèrent la même chose.

Quand elie entendit la nouvelie que ì’armée ennemie était vaincue  
[7040] et qu’on lui amenait ie roi prisonnier, le coeur de ia reine bon-  
dit et se gonfla de bonheur. Eile appela aussitôt Mélior auprès d’elle :  
« Mademoiselle, venez ici! Vous allez pouvoir entendre des nouvelles  
de votre ami, qui a fait prisonnier le roi, qui a vaincu les Espagnols  
et qui a mis hors de combat toute leur troupe. Belle, bienheureux le  
jour de votre naissance, bénie votre terre d’origine, d’où tous deux êtes  
venus à moi [7050]! » C’est alors que ceux qui revenaient de la bataillc  
entrèrent en troupes nombreuses dans la cité. Jamais on ne vit une joie  
plus grande que celle qu’on manifesta dans la cité en l’honneur de ceux  
de l’armée qui avaient remporté la victoire. Guillaume et ses barons  
se rendirent chez eux et là, descendirent de cheval. Le roi d’Espagnc  
et les autres prisonniers [7060] mirent pied à terre devant la tour  
principaíe et les serviteurs prirent les chevaux et les emmenèrent poui'  
s’occuper d’eux. Sur la place se trouvaient de nombreux chevaliers, des

barons, cìes princes et des marquis. Ils ôtèrenc ieur heaume. La reine  
descendit cle la grande salie de pierre avec cle nombreuses jeunes filles,  
dont Florence' et la demoiselle [7070], cjui étaient belles et avaient le  
teint vif. Elles avaient une carnation ci’une grancle fraîcheur, le visage  
souriant, les joues roses. Jamais vous n’avez vu cie jeunes filles pluSagréables, avec un regarcì doux, aimable et gai, et un caractère excellent  
et honnête. Tête nue, sans voile, elies étaient íort bien habillées, dans  
un tissu sompcueux avec cles ornements cie soie. Elles se tenaient par  
ie doigt [7080]; en leur compagnie il y avait bien des cìemoiseiies, des  
I jeunes filíes nobíes, venues avec elles et qui n’ailaient pas nues! Elles

remerciaient ie Créateur de la grande joie et de i honneur qu’Il lui avait  
plu de leur accorder. Guiliaume, les voyant venir, savança vers elles, je  
vous i’assure, pour accueiiiir la reine [7090] et les cleux demoiseiies :  
« Dame, soyez la bienvenue, ainsi que toute votre compagnie! ~ Cher  
seigneur, que le Tout Puissanc vous bénisse et vous procège autant  
que je le souhaiterais. » Le chevalier les prit par les mains et les riches  
vêtements de soie, en homme qui n’était pas sans éducation [7100]. Ii  
les conduisit auprès cles barons. Et il y avait tant de gens réunis que  
la foule était dense. Chacun était impatient de voir le roi. Guillaume  
écarta les gens et fìt avancer les dames.

Le chevalier, devant les barons, remit au pouvoir et aux ordres de  
ia reíne le roi d’Espagne et les prisonniers : elle pouvait faire d’eux à  
sa guíse [7110]. La douce dame remercia monseigneur Guiliaume avec  
bienveiliance, ìes mains jointes, et elie se prosterna tant quelle serait  
bien restée à ses pieds s’il l’avait toléré : il la releva, la désapprouva ec  
exprima son ciésaccord : « Alions, madame, ne feites pas cela! Ce n’est  
pas raisonnable. — Pourquoi, seigneur ? — Vous êces reine et vous avez  
été femme de roi [7120], héritière d’un empereur, cîame cle très haute  
noblesse. Vous ne devez pas vous abaisser clevant un pauvre mercenaire.  
- En vérité, cher seigneur, au nom de Dieu en c]ui je crois, je le doìs,  
et je ne vous considère pas comme un mercenaire, mais comme un  
seigneur ec un prince. Faites2 ce que vcrus voudrez cie tous mes biens et  
de ma terre [7130], vous l’avez bien mérité. Au moment où Dieu a bien

ì Le texre cionne ici Li tormc Vloyeie. Le nom cle FÌorence e.sr àécìtné dívcrsement:  
Fh>reît\ Vlorcvc/i'fc

2 Au vers 7129 la correction proposée par Aiexandre Micha (ptire corri^é en  
inntiic : ii s'agir d’un iníimtd à valeur d’impérarii.

voulu vous envoyer à moi, je n’avais aucun homme qui ait le courage  
de faire une sortie hors du château : au contraire, nous étions chaque  
jour sur le point de nous rendre quand vous êtes venu nous défendre. Et  
depuis vous avez si bien mené la chose que vous avez mis fin à la guerre  
que je conduisais, que vous avez fait prisonnier ce roi, que vous m’avez  
rendu l’honneur que j’avais complètement perdu [7140], que vous nous  
avez sauvés d’un emprisonnement dont nous ne serions jamais sortis.  
Personne ne doit donc s’étonner si je veux me prosterner, cher ami,  
devant Dieu et devant vous, qui avez vaincu mes ennemis et m'avez  
délivrée de leurs mains. Vous en serez largement récompensé, si Dieu  
veut bien y consentir. »

On prit le temps de désarmer sur la place [7150] le roi et les princes.  
On les mena dans la salle du haut, qui était fort belle et vaste. On fit  
asseoir tous ies grands seigneurs, d’abord le roi, puis les barons et les  
princes. On les sépara des hommes de moíndre rang. La reine était assise  
à côté du roi et Guillaume prit place entre Florence et Mélior [7160].  
Quand le vacarme fut apaisé, le roi, avec insistance, pria la reine de lui  
permettre de voir son fils, s’il lui agréait. La reine accéda à son désir  
et fit venir le fils du roi. Le roi le fit asseoir à côté de lui : « Cher fils,  
dit-il, quel malheur, quelie honte, quelles pertes nous devons subir à  
cause de votre présomption [7170]! — C’est vrai, père. Malheur à celui  
qui fait une prise à un tel prix! Nous avons payé à cette femme un  
douaire dont elle peut user à sa guise. Malheur à celui qui veut prendre  
une femme contre sa volonté! N’est-ce pas quand on l’épouse avec son  
consentement et avec l’accord des autres, et qu’on se comporte avec elle  
le mieux possible, que l’on obtient d’elle ce qui se doit [7180] ? J’aî  
pensé l’épouser de force : maintenant elle peut faire ce qu’elle veut de  
nous et de toute notre terre et il ne nous reste qu’à implorer sa grâce.  
Au nom de Dieu, qu’elle ait pitié de nous! Voyez ici tous ses barons,  
voyez Guillaume, leur chef! Priez la dame, priez-Ies et essayez de savoir  
ce qu’ils voudront faire de nous et comment nous pourrons nous en  
sortir [7190]!»

Le roi prit alors la parole et tous les barons furent bien attentifs :  
« Dame, dit-il, si cela vous convenait et si votre conseil le permettait,  
je ferais volontiers la promesse de payer le forfait que j’ai commís. Si  
vous acceptez, je suis prêt à rembourser tous íes dommages causés par  
la guerre au prix qui sera estimé par les clercs, les habitants de la ville

et les chevaliers [7200]. De plus je tiendrai désormais ma terre de vous,  
alors que jusqu’à présent je ne l’ai tenue que du Créateur. » Pendant qu’ils  
partaient ainsi et qu’its proposaient un tel accord, voilà que le loup-garou  
sous les yeux de tous, s’avança à travers la salte et s’agenouiila clevant  
le roi, en lui baignant les pieds de ses larmes [7210]. II saisit le pied du  
roi entre ses deux doigts et l’étreignit étroitement. Par cette attitude il  
sollicitait l’approbation. II s eloigna du roi et le satua, puis il en fit autant  
à Guillaume, à la reine et aux demoiselles. Les gens bonclirent de toutes  
parts, coururent aux lances et aux flèches, prirent des guisarmes et cìes  
faussarts' [7220]. On criait après le loup. Assaitii de toutes parts, il était  
sur le point d etre tué, quancl le valeureux Guiliaume se dressa et jura,  
au nom de Dieu et de ses miracles, cjue si quelqu’un faisait du mat au  
loup, qui qu’il soit, il clevait bien savoir que lui s’en vengerait. Tous,  
saisis de crainte, laissèrent le loup, qui prit la fuite et tint son chemin.  
Guillaume le fit suivre [7230] et fit ordonner publiquement à travers la  
cité qu’on évitât, si l’on tenait à la vie, de faire du mal à la bête, cju’elte  
puisse aller et venir en toute sécurité et que chacun ta laisse en paix.  
Une fois le commandement entendu, it fut bien respecté. Désormais la  
bête pouvait se déptacer en toute sécurité, à son gré [7240]. Qu’elle parte  
et revienne sans crainte, elle ne trouvera personne pour l’en empêcher.

Tous, à travers le pays, furent très étonnés, en parlèrent et discutèrent.  
Tous étaient bouleversés par cette merveilte qu’ils avaient vue, mais  
le roi était plus frappé que quiconque, car il se souvenait ci’une chose  
qu’auparavant il ne voulait entenclre mentionner par personne [7250].  
II se rappelait son cher fils, dont il disait qu’il était ctevenu loup-garou  
à cause ctes enchantements de son épouse, qui depuis le paya fort cher.  
C’est cela cjue jusqu’à présent il avait refusé de croire. Et maintenant  
il s’en repentait dans la mesure du possibte2! Maintenant il partageait  
cette conviction et n’avait que haine pour celle qui avait mis son fi[sdans une tetle situation. Guillaume, remarquant la familiarité que le

L Les guìsarmes sont des armes cl ha.st, qui ressemhìent à une hallebarcle et dont le boisest  
courr et !e ier large et lonp. Les íaussarcs (ou íaucharcs) sont des armes d’oliensive, quj  
à I'oritt;ine étaíenr consrituées d'une faux emmanchée à l’excrémité d’une Ivampe, et quî  
apparaìssenc seulement au Xiu' siècie. Ce sont là plutôt des armes de fantassins, voirede  
paysans. Le loup serait poursuivi aussi bien par ies vilciins ainsi armés, que par de nobies  
chevaiiers, qui portcnt des iances.

2 Four la concordance des temps du vers 7256 dans ce syscème hypothéuque asymétrique,  
voir P. Memird, Syutcrxe.,., »}>. cit., § 267 c.

loup témoignait par son attitude [7260] au roi d’Espagne, ne pourra  
s’empêcher de poser des questions à celui-ci! II fit cesser le brouhaha,  
appela le roi et le conjura, au nom de la foi qu’il devait au Créateur,  
de lui dire, au cas où il connaîtrait la vérité et s’il voulait traiter avec  
la reine et qu’elle ait pitié de lui, ce que sígnifiait cette bête [7270], et  
lui demanda de lui révéier tout ce qu’il pensait de cette bête, ce qu’il  
supposait qu’il en était d’elle, s’il la connaissait et i’avait déjà vue.

Le roi répondit: « Seigneur, par tous les saints et au nom du Roi qui  
créa le monde, je vous estime, je vous apprécie, j’éprouve à votre égard  
crainte et confiance. J’ignore ce qui va m’arriver, mais aucune menace,  
aucune crainte, ne m’empêcheront de dire route [7280] la vérité, tout  
ce que je pense, et comment j’imagine que les choses se sont passées.  
Autrefois, quand j’étais un homme très puissant, j’ai épousé une femme  
de haute naissance, noble, de grande valeur, généreuse, charitable. Je  
l’aimais beaucoup. Elle était de Gascogne, c’était ia fille du roi. Elle  
tomba enceinte de moi, et quand vint le moment de la naissance [7290]  
et qu’eile fut sur ie point de mettre au monde, elle mourut en couches.  
Dieu protégea son enfant: j’eus un fils d’elle. On ne vit jamais, selon moi,  
de garçon plus agréabìe, plus ouvert, mieux bâti : il était extraordinai-  
rement beau. Suivant mes désirs, ceux qui le baptisèrent lui donnèrent  
mon nom et le nommèrent Alphonse au moment où ils l’aspergèrent  
d’eau froide [7300]. Je l’élevai pendant près d’une année.

Après ce laps de temps, cette même année dont je vous parle, je pris  
une nouvelle épouse, une femme de grande valeur, merveilleusement  
sage et cultivée, de naissance royale. Dieu m’accorda ce garçon que vous  
voyez devant vous. Quand mon épouse vit son fils nouveau-né, elle  
n’eut guère d’affection pour le mien [7310]. Elle comprit que, si mon  
fils aîné vivait, le sien ne régnerait pas. Eíle jeta tant de sorts, fit tant de  
potions, d’enchantements, de conjurations, que mon fils se transforma en  
loup-garou. Je n’en eus plus jamais de nouvelles. Mes hommes liges, les  
plus valeureux et les plus sages, me dirent ce qu’il en était, mais je ne  
voulus pas en croire un seul parmi eux car ma femme me convainquii  
[7320] qu’ils parlaient ainsi par jalousie, en hommes qui ne l’aimaíent  
pas, et elle disait au contraire que mon fils s’était noyé dans la mer.  
Jamais personne ne put le retrouver. Je le fis chercher des jours et des  
jours, et éprouvais une douleur très profonde, à cause d’elle qui m’avair  
complètement trompé et trahi. Vous avez entendu comment j’ai perdu  
mon tìls à cause de ma femme. Au nom de cous ies saincs qu’on doic  
prier [7330], ce loup, qui écaic à l’inscanc clevant nous, qui devant cous  
nos gens s’est comporté comme vous l’ave'z vu avec vous et moi, n’est  
pas une bête autre que mon fils Alphonse, que j’ai perdu : personne qui  
ì’ait vu ne pourrait l’ígnorer, personne ne pourrait m’càter cette iclée de  
l’esprit. II est revenu maintenant auprès de moi implorer pitié et supplier  
cjue je le venge de mon épouse [7340]. »

Guillaume, très heureux de ce cju’il entenclait ie roi dire, prit la  
parole : « Sire, au nom clu Roi du ciel, c’est la vérité, cela est possible.  
Ce loup esc cloté d’autant cle raison et de mémoire que nnoi, si ce n’est  
plus, et il a pius encore : ií me ì’a prouvé à de nombreuses reprises, car  
íl m’a sauvé de bien des dangers à cause desquels, sans l’aide cle Dieu et  
la sienne, j’aurais fini par mourir [7350]. Je dois l’aimer autant que moi-  
même et je le fais en toute sincérité. Je ne manquerai d’accéder à aucun  
cle ses voeux, même si quelqu’un trouve à s’en plaindre et à le regretter.  
Pas plus qu’à mon frère je ne lui manquerai. S’il est vrai que vous êces  
son père, vous n’avez pas subi une lourde perte, mais au contraire une  
grande joie vous est accordée s’il retrouve sa forme humaine. Et sachez  
bien, il faut que cela soit [7360], car vous ne sortirez jamais de prison  
si ce n’est pas lui qui vous délivre. C’est cle lui que dépend votre déii-  
vrance. Vite, demandez sans tarcler à votre femme qu’elle vienne, que  
nulle tâche ne la retíenne, que rien ne l’empêche de venir rapidement,  
ou sinon, au nom cle tous les saints qui sont à Rome, j’irai avec mon  
armée entière chercher de force cette dame [7370] et je clétruirai tout  
le royaume. Qu’elle ie veuille ou non, je la ramènerai. »

Le roi, à qui plaisait beaucoup d’envoyer des émissaires, lui répondit:  
« Cher seigneur, volontiers. Cela me convient et me plaît fort que l’on  
envoie chercher la reine, afin qu’elle puisse défaire I’enchantement si  
mon fils le loup revient. Que Dieu m’apporte son aide, jamais je n’ai  
eu une telle joie que celle que j’éprouverais si j’avais mon cher enfant  
[7380]! Mais, par la foi que je vous dois, je ne vois pas qui envoyer si  
vous n’acceptez pas cjue mes hommes aìllent dans mon pays chercher la  
reine. Ce serait bien qu’on les y envoie, car elle leur ferait confiance. La  
teine ies croira bien s’ils lui expliquent la situation et lui disent tout ce  
qui nous est arrivé et comment nous avons été pris et faits prisonniers  
[7390]. » Guillaume répondit au roi : « Au nom cle Dieu, sire, je vous  
l’accorde. J’accepte que vous y envoyiez des gens tels qu’elle leur fera

confiance et en qui vous-même avez confiance. » C’est ainsi que cet avis  
rencontra l’assentiment.

Le roi se hâta le plus qu’il put; sur le champ il fit écrire et sceller  
de círe une lettre[[162]](#footnote-162). Parmi ses hommes les plus vaiilants et les plus  
sages [7400] et parmi ceux qu’il considérait le plus comme ses amis,  
il choisit des messagers. II leur confia sa lettre, ce qu’il avait écrit, et  
leur adressa la parole avec affection : « Seigneurs, au nom de Dieu tout  
puissant, il faut que vous alliez dans mon pays pour permettre notre  
délivrance. Dites bien à mon épouse Brandain que si elle veut me revoir  
sain et sauf ainsi que son cher fils, aucune difficulté, aucun danger ne  
doivent l’empêcher [7410] de venir nous délivrer rapidement. Si elle  
manifestait l’intention de refuser de venir, dites-lui bien que cela ne  
lui vaudrait rien qui vaille. Celui qui nous retient prisonniers viendrait  
la chercher, ravagerait toute sa terre, la vaincrait par la force et nous  
ferait tous périr. Dites-le lui bien, sans rien lui cacher. On a retrouvé à  
Palerne mon fils [7420], celui-là même dont elle me faisait croire qu’il  
s’était noyé dans le port. Qu’elle vienne, prête à le guérir pour le faire  
redevenir humain. » Ils répondirent qu’ils accompliraient bien tout. Ils  
partirent en pleurant et montèrent sur les mulets d’Espagne, qui allaient  
à l’amble. Dans leur groupe, ils étaient cinquante nobles princes ayant  
de grandes possessions. Iís emportaient beaucoup de bagages et étaient  
accompagnés d’une troupe nombreuse [7430]. Je suis incapable de vous  
raconter leur voyage, leurs aventures, de vous indiquer les villes où ils  
se logèrent. Ils cheminèrent et chevauchèrent jusqu’à arriver, au bout  
de neuf jours, là où se trouvait la reine Brandain.

Une cité, fort bien située, riche et prospère, belle et vaste, se trouvait  
au bord de la mer, sur une colline : elle se nommait Carman[[163]](#footnote-163) [7440].  
Les messagers y entrèrent et la traversèrent à cheval. Nombreux étaient  
ceux qui les reconnaissaient, qui les suivaient en courant, inquiets à cause  
des nouvelles qu’ils leur apportaient, mais eux ne s’attardaient pas et  
n’écoutaient personne. Ils allèrent sans retard au palais. Ils descendirent  
sur la place et montèrent l’escalier voûté [7450] jusqu’au palais où se

m

trouvaient Ìa reine et ses gens. Ils la trouvèrent parmi ses hommes  
et la saluèrent au nom ciu roi et cle son hls. Ils furent si nombreux à  
s’approcher pour demander des nouveiles de ieurs amis que le palais  
fut complètement rempii. La reine vit les barons, ies reconnut bien :  
elie connaissait parfaitement ieurs noms [7460]. EUe se ieva à leur ren-  
contre, ies reçut joyeusement et ies iît asseoir devant eiie. Eiie fit cesser  
ie brouhaha. Ce à quoi elle les incita, impressionnée par ieur attitude,  
lui causa par la suite bien du chagrin.

Elle piaça les envoyés autour ci’eile et ieur parla très aimablement:  
« Seigneurs, au nom cie Dieu, cjue faic mon époux ? Que fait mon fìis,  
maître cie l’empire [7470] ? Que fait i’armée ? Que font nos hommes?  
Qu’a fait mon mari au sujet cie cette femme ? L’a-t-il conquise par la  
force ? Mon fils a-t-il pris ia demoiselle pour epouse ? Tient-iì ie royaume ?  
Est-il roi ? » Et eux de répondre aussitôt: « Dame, sans rien vous cacher,  
il en est allé autrement. Tout ce cjue nous avions imaginé ieur infliger  
s’est retourné contre nous [7480]. Nous eûmes vite fait de prendre des  
villes et des bourgs, des châteaux, des cités, des donjons et des touts,  
ainsi cjue toute ta terre, et ci’assiéger ia dame dans Palerne : elle n'avait  
pius de cjuoi se défenclre et envisageait chaque jour de se rendre, à la  
condition que sa fiiie et eile-même aient ia vie sauve. Etie ne metcait  
aucune autre conchtion et renonçait à son royaume entier, cjuand un  
secours lui arriva [7490], un chevalier d une telle valeurcjuil nexiste  
aucun autre homme aussi habile. C est lui qui a vaincu nos hommes,  
abatcu ec anéanti notre armée, tué notre sénéchal et son neveu le bon  
chevalier, ainsi que ie connétabie et bien des barons très capabies. II a  
fait prisonniers le roi et votre fils, et ceux-ci ne se dreront d’affaire [7500]  
que si vous vous renclez auprès d’eux. - Pourquoi cela, seigneurs? -  
îSJous avons vu vemr cievant le roi un loup extraordinaire. Dans lasalie,  
sous les yeux cle tous, il s’agenouilla devant lui, lui embrassa le pied  
et la jambe, et le salua très humblement au momenr de sen aiier. On  
voyait bien à son comjxirtement cju ìi cìemandait cjueicjue chose [7510].  
On exigea du roi qu’il dît la vérité et il révéla que c’était Atphonse,  
son fils aîné, qu’ii avait perclu. Vous l avez transformé en loup et cest  
pourcjuoi il faut cjue vous alliez tà-bas. Si vous ne le faites pas, vous  
serez emjarisonnée et lourdement condamnée. Voici la lettre que le roi  
vous envoìe atìn d’appuyer nos dires [7520]. »

Elle la prit, brisa le sceau de cire. Elle savait bien ce que disait la  
lettre. Elle la lut d’un bout à l’autre. Elle comprit que son fils, son époux,  
les seigneurs et toute l’armée subissaient, comme les messagers le lui  
avaient raconté, une déchéance très pénible. Les gens du pays furent  
très vite au courant de ces nouvelles. Que de paumes de main frappées  
[7530], de barbes tirées, de cheveux arrachés : les manifestations de  
chagrin furent impressionnantes! La reine ne perdit pas son temps : elle  
prépara son voyage et apprêta ce qui lui était nécessaire. Elle fit emporter  
tout ce qui pouvait lui être utile et elle monta ensuite à cheval. Toute  
sa troupe se mit en chemin. La reine n’allait pas seule, mais avec une  
compagnie nombreuse [7540] de demoiselles, de chevaliers, de serviteurs  
et d’écuyers. Elle prit congé des gens du royaume et partit avec son  
entourage personnel. Ils chevauchèrent tous les jours, sans s’arrêter. II  
m’est impossible de vous dire tout ce qu’ils firent et accomplirent, les  
lieux où ils furent logés. Je ne vous raconterai pas leurs étapes [7550].  
Ils suivirent le chemin le plus direct jusqu’à leur arrivée à Palerne.

La dame entra dans la ville. Les habitants I’examínèrent et, la voyant  
bien parée, admirèrent son équipage. Les chevaliers, les barons, les princes,  
les dames, les demoiselles et les habitants de la cité la regardèrent atten-  
tivement. Ils menèrent leurs palefrois à l’amble [7560] jusque devant la  
salle. Une foule nombreuse, le roi, son fils et les prisonniers, la reine et  
les barons, vinrent à sa rencontre. Guillaume devança les autres, alla à  
elle et l’aida à descendre de cheval. En valeureux chevalier, il la reçut,  
ainsi que ses gens, très honorablement. Le roi d’Espagne et son fiis, ies  
yeux mouillés de larmes [7570], accueillirent très joyeusement la reine,  
ainsi que tous ses gens, ceux qui l’accompagnaient et certains[[164]](#footnote-164) barons  
de son pays. La triste situation de son fils, de son époux, des princes et  
de leurs hommes, qu’elle voyait enchaînés dans les fers, firent beaucoup  
pleurer la reine[[165]](#footnote-165). On l’accompagna ensuite dans la grande salle de marbre  
[7580]. C’est là que Guillaume contint d’un côté tous ceux qui la sui-  
virent, de telle sorte que la salle en fut pleine[[166]](#footnote-166). Guillaume fit mettre

opposait 1 ^ P^a\*S barons du royaume et mit fin au conflit qui  
hfjmm» S UnS dUX autres’ PLUS ‘1 fif asseoir à travers ie paiais íeurs

nommes en tanes II fir ' i r

cl’honneur [75901' m e roí’son fiis et Son ép0LÌSe’ à !a piacenn riccii i ir ’ a reine c!e Palerne était assise cle î'autre côté, sur

un tissu de Bisterne, avec S'i fiíC r -n

milìeu de la salle II ° C et íl,r' GmHaume se trouvait au  
an ", ,n avait Pas ie teinr blême, mais un visaee ouvert,

aucontouragreable.etunreinrfro- , 'ii ■> u

bien taillé et lw.n-,n c S ef toiore'11 aVait ie COrpS robuste>

ôta On le r >- | \ C’ ^°n epUlPerrient iui allaic bien [7600]. On le iui

grande valeTc ^ edUCOUp car,! avait vraiment I’air cí’un homme de

vivíinr ,í,'co r' .-T ^U' avaient yn ie roi Embron du temps où ii était

M-iis p • \* iUI ressemÌ3Ìaic t>ien: ils étaient nombreux à l’aftirmer.

reinp r7Cim , ,, Nuc «t ie Iquii, qui avait appns I arnvee de ía

SÎ71 l"'1 W»«!H \* anmkám m\*

reine j ;n. i ’■ ’’'''''‘<Parc ■'■ lu.'jii’a leu, rerour avet lu

reine dans la ate, il n étair nas s,irr; i , • - - ■

dire empnsonné à U - 1 °máu PaJais ma,s etaít resre P0Llf 111051

son Jit, [7620] cPin/i “T Sil y avaíc eté domesricIue- 11 avaitamis pr ,-nm " 3 t1ambre cJe Guillaume, près de lui. IIs étaient

son imi il pdf n°ns et ne se cI<-iittaient ni le jour ni ia nuit: pour lui,

le brouhaha dansleMr^ T ^ “500 maître’ Quand i! enCend‘C

hâte de la chambre eV'iíi'5 í ^ ^ 'Ú e"

tonre lei nnki ,, ‘ d dans 13 gfande pièce oli il vit assis et réunis

“ 1 û , ^ í7®°>’ '“<'«■'« « ‘« le „,i

»» erreur <2“-‘ « «\* \*\*™«

iJ roulait des yeux Sans" T tí£Urs'emballa S0US |,eftec cle la colère;

Jn gueule ouvQne, pour h llTiT "T

ía dame [76401 si L i' ‘ aura,t b,m pu provotluer ia Perte c!evenir eííe se mV . ■ dV31C ‘USSe Parreindre. Mais en voyant le Joup

mon àicie sir» \* • \* aUSS1.1°rt c]ll’ei!e le Pur •'<è Saince Marie, venez à

be roiVe j ° ^ V‘!'S mourir des!,°noiée! Pmcégez-moi maintenant! »

premier, GuTmmeìè àm je "" SaiS k n°mbw ' k

comrae à un Irère,

par ìe cou et lui dit très' , S CJU1 arrêta k ioup'ie Cmt Serré

<<M°n amÌ’tU PCUX ;W>ir

ce soit

folie,  
s’il te

1 fn<)í- rupeux te fier a moi -

ou mm un filssu Seà „ pfe QK „ mt quc

jamais, pour rien au monde, je ne te lèraí déíaac. Mais écouce-moi

plaît. J’ai fait venir ici cette dame. Je l’ai fait venir pour te guérir. C’est  
pour cela que je l’ai fait venir [7660], et je vais te dire à quelle condition  
je l’ai fait : que la dame et tous les autres en soient bien avertis, si elle  
ne te guérit pas, elle sera brûlée par le feu et le charbon et ses cendres  
seront jetées au vent. Et je mettrai le roi, ainsi que son fils, leurs barons  
et tous ceux de leurs hommes que nous avons capturés à la guerre,  
dans une prison telle que jamais plus ils ne verront la lumière du jour  
[7670] et qu’ils mourront dans de grandes douleurs. » Le loup regarda  
son maître, dont les paroles le mettaient en joie. En lui embrassant les  
deux pieds, il montra par ses gestes et son comportement qu’il était tout  
à fait d’accord avec iui. La reine fut complètement rassurée en voyant  
la bête se soumettre. Elle se mit à lui parler, devant le roi et ses barons,  
sans arrogance, ce qui était fort sage [7680].

«Cher seigneur Alphonse, dit la reine, j’ai avec moi le remède quí  
vous guérira complètement. Jeune homme, seigneur, cher ami, je sais sans  
aucun doute ce que tu es, je t’ai tout à fait reconnu. Je suis venue ici pour  
te guérír et te libérer de cette métamorphose qui t’a caché si longtemps.  
Mais maintenant nous allons vraiment voír [7690], avant même que j’en  
aie terminé avec la tâche qui m’incombe, quei animal est recouvert par  
cette peau. II est vrai, et je ne veux pas le cacher plus longtemps, que  
pour que mon fils hérite et pour te priver de ton royaume, j'ai provoqué  
ta fuite sous la forme d’un loup des bois. Dieu n’a pas vouiu te laisser  
mourir et tu es revenu parce que cela lui agréait. Je te supplie de me par-  
donner ce méfait, ici, devant ton père le roi [7700]. Je prie aussi ces dames  
et ces seigneurs de me permettre d’obtenir votre pardon, cher seigneur  
Alphonse. Je vous aimerai d’un coeur loyal et vous servirai comme mon  
seigneur : je ne vous nuirai plus jamais en rien, aussí longtemps que je  
vivrai. J’impiore votre pardon pour cette faute, et j’implore de même que  
vous me pardonniez par amour de ce seigneur qui vous tient si tendrement  
dans ses bras [7710] : c’est pour lui, plus que pour tous les autres réunís,  
je crois, que vous seríez prêt à m’accorder votre pardon. Faites de moi ce  
qui vous plaira : je m’en remets complètement à votre volonté. » Elle se  
jeta alors à ses pieds. Dieu, que de larmes versées, des larmes d’amour, de  
tendresse, de pitié! Le roi et les autres seigneurs, la demoiseile et la reine  
[7720], prièrent tant Guillaume qu’il pardonna à la reine sa méchanceté  
et sa haine, et céda à tous de bon cceur. La joie, en bas dans la salie, fut  
alors générale, extraordinairement intense.

La reíne, dame Brandain, ne vouíuc pas tarder pius. Dans une chambre  
peinte de décors floraux[[167]](#footnote-167), elle était seule, avec Alphonse [7730]. Elle pritun anneau d’or, qui vaiait plus qu’un grand trésor, car ia pierre avait unevertu telie que ceiui qui {Xìrtait l’anneau sur Jui ne pouvait être ni ensor-  
celé, ni crompé, ni abusé, personne ne pouvait lui nuire, par le poison ou  
quelque breuvage que ce soit, ni i ecarter de ce qu’i! avait clécidé et du  
cìroit chemin, ni le séparer de sa femme [7740], et ceiui qui voyait l’anneau  
ne pouvait pas voir son honneur s’amoincìrir. Par un hl très fin de soievermeille, la clame penclir au cou d’Alphonse l’anneau qui avait de teites  
vertus. Le loup avait i’air très heureux cle ce que la ciame lui faisait. Ellesaisit alors un iivre et se mit à iire et à prononcer des conjurations tant  
et si bien cjue la métamorphose du jeune homme cessa [7750] et qu’il  
recouvra son apparence. Se sentant délivré, ii devínt, quand ii se secoua,  
le plus bel homme qui soit à rnon avis, excepté Guiiiaume (je ne vois  
personne d’autre à exciure) : mais ii était nu. íi vit son apparence et son  
corps, tout nu, sans vêtements, et la clame devant lui [7760]. II se mit à  
suer abondamment, sous ì’effet cìe ia honte[[168]](#footnote-168). La clame en fut toute troublée.

Eile l’appela auprès ci’eìle et lui dit: «Seigneur, au nom de Dieu qui  
nous créa cous, n’ayez pas honte si je vous vois cout nu, sans vêtements.  
II n’y a personne d’autre que nous ici. Je ne vois en vous que de bonnes  
choses et ne vois rien qui ne doive s’y trouver. Regarciez sous ce drap tie soie  
[7770]: il y a un bain à ia bonne température préparé [X>ur être agréable.

Je sais bien, ne vous en déplaise, cher seigneur, que vous n’avez jamais été  
fait chevalier, n’avez pas été armé et n’avez pas reçu votre équipement.  
Vous obtiendrez tout cela aujourd’hui, avec les honneurs qui conviennent  
à un seigneur comme vous.» Elle dévêtit alors son manteau et le mit  
sur les épauies du jeune homme, qu’elle mena jusqu’à la cuve. 11 trouva  
le bain convenablement chaud [7780]. II y entra et la reine lui fit office  
de servante et de chambrière. La reine Brandain prit le manteau et lui  
demanda ; « Seigneur, de qui veux-tu recevoir tes armes ? - Dame, par  
la foi que je vous dois, je veux être armé par l’homme le plus noble qui  
se trouve en ces lieux. Je ne veux être adoubé par personne d’autre. Alíez  
le chercher et amenez-le [7790]. ~ Est-ce le roi, ton cher père ? - Non,  
madame, maís le chevalier qui aujourd’hui prit votre défense contre moi.

* Lui ? — Oui, ma foi. II n’est nul, ici et jusqu’à Rome, qui soit aussi noble.  
  Je ne connais personne qui le dépasse par la parenté ou le lignage, que ce  
  soit mon père, moi-même ou queiqu’un d’autre. » La dame était avisée  
  et sage [7800]. Elle sortit de la chambre et alla droit au chevalier. Elle le  
  fit venir près d’elle et lui demanda : « Seigneur, je voudrais et demande  
  un équipement qui soit riche et convenable pour un fils de roi. S’il vous  
  plaît, le loup-garou m’a envoyée à vous pour vous demander de venir à lui,  
  sans autre compagnie [7810] excepté Mélior et Florence ; il accepte que  
  toutes deux soient là, mais n’amenez pas plus de monde.» Guiilaume la  
  prit par le cou en entendant ces paroles. II l’embrassa tant il était heureux  
  et l'étreignit. Et le vaíeureux chevalier lui dit ; «Soeur, douce amie, au  
  nom de Dieu, ne me cachez rien! Est-ce vrai qu’il demande des habits ?
* Oui, cher seigneur, et sans retard [7820]. Tenez, je vous le jure sur ma  
  foi. — Dieu, dit le chevalier, me voilà donc sauvé puisque je vais retrouver  
  mon compagnon ; je n’avais rien d’autre à demander! » II manifesta une  
  joie très vive : « Dame, dit-il, quelle chance que vous existiez et que vous  
  soyez venue dans ce pays! Grâce à vous, cette guerre va prendre fin. » La  
  reine d’Apulie se réjouit beaucoup, tout comme le petit peuple [7830].  
  Ils ne restèrent pas longtemps à parler. L’équipement fut préparé, très  
  beau, précieux et de belle qualité, comprenant un vêtement de soíe tout  
  neuf, vert, orné et moucheté de croix d’or, entièrement fourré d’hermine  
  blanche. Ils firent porter par un serviteur tout ce qu’il faut à un chevalier  
  pour bien s’équiper, et tous les quatre s’en allèrent à sa suite [7840] : les  
  autres mouraient d’envie de pouvoir le voir[[169]](#footnote-169).

II arrivèrenc dans la chambre, qui était peinte et iambrissée, ornée  
de pierres précieuses et d’émaux. Les demoìseiles ec ie chevalier virent !e  
bain, entouré de draps'. íís regardèrenc dans l’aurre direction et virent  
le jeune homme sur ie iit. Jamais, à ieur avis, ils n’en avaient vu de pius  
beau [7850] : ils ne le reconnurent pas et íe saluèrent néanmoins. Le  
jeune homme répondit alors2: « Cher seigneur, que Dieu vous bénisse,  
ainsi que ia beile compagnie cjue vous amenez ici avec vous. Je sais  
bíen que vous ne me reconnaissez pas. Seigneur Guiilaume, poursuivit  
Aiphonse, je suis ici chez vous [7860] et vous devriez m’honorer car  
je vous ai servi iongtemps et j’ai supporté, pour vous, bien des peines,  
des dangers, des soufîrances et de grandes peurs. Je vous ai tiré cle bien  
cies périls où vous auriez pu laisser et votre vie et votre liberté si Dieu  
d’abord et moi ensuite n’avions pasécé là! Et maintenant vous me faites  
piètre fìgure, mais peuc-être que vous ne me reconnaissez pas, car depuis  
la dernière fois ou vous m'avez vu, j’ai bìen changé d’apparence [7870],  
d’allure er tle comportement. » Guillaume répondit : « En vérité je ne  
vous ai jamais vu! — Mais si, je ìe sais bien! — Je ne me souviens pas  
du tout de vous avoir jamais vu. Mais, que Dieu vous protège, dites-  
nous qui vous êtes. — Certes, cher seigneur, je suis ie garou [7880] cjui  
a enduré pour vous bien des errances et des peines. »

En encendant ces paroles, Guillaume s’approcha’ de lui et i etreignit  
avec ie même amour et les mêmes gestes qu’une mère avec son enfant.  
Iì lui baisa les yeux ec ie menton. Jamais on ne vit une joie comme  
ceile qu’iis manifestèrent au jeune homme : Mélior, de ia même façon  
[7890], iui mit ìes bras autour du cou, et Fiorence, la demoiseiie au ciair  
visage, tjui s’était mise en retrait, étaic très étonnée tie la joie que tous  
iui témoignaient. Sous son manteau, eile baissait pudicjuement les yeux  
maís la reine vit bien commenc eíie se comjsortair'. HLLe l’appela très [[170]](#footnote-170) [[171]](#footnote-171) [[172]](#footnote-172)

aimabiement : « Florence, chère demoiseile [7900], n’aie pas honte de  
voir cela, ne t’en va pas, ne recule pas! S’ils lui font honneur, c’est bien  
qu’ils le doivent. Sache qu’ils ne se trompent pas. Approchons-nous,  
toi et moi, et honorons le fils du roi.» Tous s’approchèrent alors du lit  
et la reine dit[[173]](#footnote-173) [[174]](#footnote-174) : « Ami Guillaume, vous avez le droit de lui témoigner  
une telle joie [7910], car, je l’ai appris et bien compris, il vous a rendu  
de grands services. Si cela vous plaisait maintenant, il serait temps de  
ie vêtir, de le préparer et de l’équiper car tout le peuple qui l’attend à  
l’extérieur, ainsi que son père le roi et les autres, le souhaitent ardemment.  
Voici ses affaires, elles sont prêtes! - Madame, lui répondit GuíIIaume  
[7920], vous parlez bien, maintenant il faut passer à l’action ! Faites en  
sorte que cela porte témoignage du luxe de votre garde-robe et qu’il  
soit habillé de sorte que rien ne puisse nous être reproché. »

Ils prirent alors les habits, ils lui mirent la chemise et les braies douces  
au toucher. Les chausses, qui allaient pour un chevalier, étaient d’un  
tissu précieux [7930]. Ils le revêtirent ensuite d’un vêtement de soie, le  
plus riche qu’on vît jamais. Les demoiselles au corps délicat lui lacèrent  
les deux manches. Puis il se dressa de tout son haut. II avait le corps  
et le visage agréables, les cheveux blonds et ondulés, les membres bien  
formés et bien musclés. La reine tira pour lui d’un coffre une ceinture,  
qu’elle lui offrit [7940], extraordinairement précieuse, avec des plaques  
d’or. Le valeureux jeune homme la ceignit et se la serra avec une boucle  
d’or merveilleusement belle. On lui mit sur les épaules un manteau qui  
lui allait très bien, beau et élégant, ainsi que tous ses autres vêtements.  
Quand ils l’eurent complètement équipé et préparé fastueusement, de  
telle sorte qu’il n’y avait plus rien qui pût être amélioré, ils firent ouvrir  
la porte par le serviteur [7950] qui le servait en ces lieux et qui fit à  
leur convenance[[175]](#footnote-175). II ouvrit la porte sans tarder, puis ils se prirent par les  
doigts et sortirent de la chambre en se donnant la maín. A leur entrée  
dans le palais, tout le monde se leva à leur rencontre. Le roi reconnut  
son fils Alphonse. Jamais personne ne montra sa joie [7960] comme

GUIUAUME DE PALERNE

lui-même, son frère, les érrangers et tous les autres à travers le paiajsJamais il n’y eut de liesse aussi grande que celle qu’on montra partoui  
à la roncle à l’occasion cle la venue du jeune homme.

La reine d’Apulie était très heureuse, car Díeu l’avait bien inspirgeet elle était très impressionnée par ce cju’elle venait cle voir [7970]. gjj ’  
fit ensuite asseoir les gens pour cjue cesse le tumulte. Les chevaliersles barons et les princes s’assirent alors. La reine de Palerne était assjSe'  
sur un tíssu c!e Bisterne, à côré de Florence la romaine, avec la rejned’Espagne. À côté d’Alphonse était assis Guillaume, qui le tenait parle cou et le fêtait chaleureusement [7980]. Son père et son frère étaient  
tous deux assis cle l'autre cfìté, près cie lui.

Qitancî toute la compagnie fut assise et que le bruit eut diminué, jeroi prit la parole le premier devant les princes et l’assemblée. II appejatendrement son fils et lui embrassa la joue : « Cher fils Alphonse, qUele Dieu de la Sainte Croix [7990] soit remercié et honoré, puiscjue m  
m’es revenu. Je n’ai jamais eu autant de joie au coeur qu a cette occasionAdorons Dieu tout d’abord, et puis tous ses anges et tous ses saints, qLUm’ont permis de venir ici. Regardez les barons cle notre pays : la reine  
de cette terre [8000] nous a tous faits prisonniers et nous tient sousSagarde. Nous n’en serions jamais sortis sans ton aide et celle de DjeuMais ainsi que cela a été discuté, tu vas nous libérer. J’en remercie Dieuet sa puissance cle t’avoir rendu à moi. Tu es revenu, j’en tenclsgràceà  
Dieu le Glorieux, notre Seigneur, cíans mes prières. Maintenant, fijsj’ai besoin de ton aide. - Père, répondit celui-ci, elle ne vous fera pasdéfaut [8010]. Si cela ne vous ennuie pas, clites-moi donc pourquoi etcomment vous êtes venu ici. Qu’êtes-vous venu chercher dans ce pays >  
Pourquoi avez-vous déclenché cette guerre ? Qu’avex-vous exigé cle cette  
clame ? Que cherchiez-vous dans ce royaume ? Pourquoi l’ave2-vous aussi  
maltraitée et pourquoi avez-vous ravagé et brûlé sa terre ? - Fils, ma foj  
nous avons eu l’oucrecuidance de demancler en mariage sa fille [8020]  
que je vouíais jaour ton frère. Elle a refusé tout net, j’ai fait venir monarmée et je l’ai attaquée. Nous lui avons pris toute sa terre et l’avons  
assiégée ici par la force. Elle n’avait pas de chevalier assex vaillant  
hardi et valeureux aux armes jsour oser faire une sortie et nous étions  
complètement maîtres cle la situation [8030]. Eíle envisageait chaque joLlrde se renclre et d’abandonner toutes ses terres, cette cité et ce royaume, à  
la condition cjue je iaisse partír en coute sécurité la clame ec la demoiselle

avec un peu d’argent et une petite troupe pour aller chez son père, le  
roi, en Grèce[[176]](#footnote-176). Mais je n’ai pas voulu : je souhaitais posséder en même  
temps et la fille et toutes ses richesses [8040]. Cher fils, nous étions sur  
le point de les avoir quand ce jeune homme à côté de vous vint de je ne  
sais où les aider! Fils, personne ne vit jamais un tel chevalier, si hardi, si  
entreprenant, si courageux et si puissant, qui soit capable de supporter  
sans faillir des attaques mortelles et des batailles cruelles comme lui  
peut ie faire et l’a fait. Pourquoi m’étendrais-je [8050] ? II m’a anéanti  
et réduit à rien; il a vaincu ma grande armée, tué, mis à mort mes  
barons, et nous a faits prisonniers en usant de sa puissante force. - Au  
nom de Dieu, père, dit Alphonse, vous voilà bien moqué, qui vouliez  
avoir ia fiile de force, contre sa voionté! Vous avez perdu, et je ne m’en  
étonne pas, car vous n’avez pas été bien conseillé [8060]. Mais la chose  
maintenant en est à un tel point que vous récupérerez bien de cette  
perte, qui ne vaut, selon moi, pas plus d’un morceau de parchemin[[177]](#footnote-177). »  
II appela alors la reine : « Ma chère dame, écoutez-moi donc, ainsi  
que vous, barons des deux camps. Et vous, compagnons, soyez atten-  
tifs plus que tous les autres, je vous en prie. » II fit taire les gens : «Je  
veux maintenant exposer une chose [8070] qui doit réjouir ces dames. »  
La cour était silencieuse et calme. Personne ne parlait, ne prononçait,  
n’échangeait un mot. Tous se turent et il commença, écouté de toute la  
cour, en public : « Dame, il est vrai, et on le sait bien, que vous aviez  
à la fin complètement perdu la guerre, que jamais ne vous serait resté  
château, bourg, ville ou cité [8080], que le roi vous aurait conquises,  
vous et votre fille, sans que quiconque puisse vous sauver, quand ce  
jeune homme vint vous aider. Personne ne sait d’où il vous est arrivé,  
ni qui il est et de queíle terre il vient. II a pris en charge votre guerre,  
a vaincu l’armée ennemie et a fait le roi prisonnier. Je vous le dirai en  
toute bonne foi : personne ne doit s’en étonner car le fils doit bien aider  
sa mère [8090], la procéger ainsi que sa terre, et la défendre contre tout  
le monde. S’il a sauvé le royaume, c’est cju’íl y a été poussé par sa nature  
C’était son devoir. — Comment cela ?

- Dame, sachez en toute véricé que cette terre est à lui et que vous  
êtes sa mère. Son père était Embron, qui était un roi valeureux. Lui  
dame, vous l’avez porté neuf mois [8100]. Vous l’avez porté et il est  
né cle vous. Je suis le loup qui l’a enlevé, je l’ai enievé et je n’ai paseu tort, car il était conclamné à mort. Les nourrices qui le gardaient  
avaient coutes cleux juré sa mort à cause ci’un frère du roi Embron quj  
avatt commis l’infâme trahison de tant promettre à ses gardiennes, en  
honneurs, terres et marquisats [8110], qu’elies ne pouvaient que fairece  
qu’ii voulait : en particulier tuer l’enfant ec ie roi iui-même. Tous deux  
n’auraient pas échappé longtemps à cette mort déshonorante, qu’aurait  
provoquée ce traître afin d’héricer cle tout ie royaume si son frère était  
mort sans héritier. Quanci je connus couce cette affaire, je ne pus sup-  
porter cet acte scandaieux [8120] et cette trahison énorme. J’emportai  
l’enfant pour le mettre en sécurité. On me chassa avec persévérance, on  
me poursuivit iongtemps, mais on ne put me ractraper. Le roi se lança  
à ma poursuite, ainsi que tous ses hommes, et la troupe à mes trousses  
était très nombreuse. Ec ainsi sont aiiées les choses que maintenant je  
vous rencls votre fils : regardez-le, ià, sous vos yeux. »

Quancl ia reine entendic cjue Guiilaume érair son fiis [8130], comme  
ceia venait de luí être raconté, elie en éprouva une telle joie qu’elle ne  
sut que faire. Ec quand Guiliaume vit sa mère et sut que le roi était son  
père, cju’il n’avait jamais vu, sachez qu’il fut au comble de la joie. Avant  
ii ignorait qui l’avaic porté et qui l’avait engenclré, et maintenant ii savait  
qu’ii était le fils clu roi Embron. Jamais on ne vit cìe teiies maniíesta-  
tions de joie [8140] comme celles que firent le fils, ia mère, et la soeur  
à 1 ’égarcì de son frère. Tous trois s’écreignirent et échangèrent pius de  
cent baisers sur les yeux, le nez, ia bouche, ie vísage. Personne ne fut  
jamais témoin d’une joie aussi grande que celle que sa mère et sa soeur  
lui manifestèrent. Bien cles larmes de iiesse, d’attendrissement, d emocion,  
iui ruísseièrenc sur ie visage jxirce qu’elles voyaient leur seigneur [8150]!  
En entendant ec comprenant que son ami était fils du roi du pays, cjue  
le roi Embron était son père et la reine sa mère, ec qu’il serait seigneur  
et maître du royaume, Mélior, la valeureuse, la sage, manifesta une joie  
teiie cjue jamais demoiselle n’en éprouva de plus intense.

Le chevalier interpella ensuite Guillaume [8160] : « Mon cher ami,  
écoute-moi. Devant mon père le roi ici présent, devant ma mère, les  
barons et tous les autres, je veux te décrire bien clairement ce que j’ai  
fait et supporté pour toi. La vérité est que, lorsque tu as été enlevé, íl y  
eut à mes trousses un grand branle-bas. Le vacarme et le tumulte étaient  
intenses, tout comme l’agitation des gens [8170] : tous s’élancèrent à  
ma poursuite. Piquant des deux, le roi en personne les précédait tous,  
car il avait le coeur brisé de chagrin parce que je t’emportais, cher ami.  
Je ne pus éviter les champs et les chemins, gagner les bois et les semer,  
sans qu’ils me poussent à la mer. Si je ne m’étais pas jeté à la mer, le roi  
n’aurait pas tardé à me tuer [8180]. Je fus donc contraint de traverser le  
Far et ses eaux profondes, bien difficilement, et je franchis la mer à la  
nage. Ce fut pour moi une traversée très pénible, mon corps supporta  
bien des peines, car jamais je n’eus recours à un navire, à un bateau,  
et jamais ton corps n’eut à subir le moindre mal. J’éprouvai une joie  
extrême en arrivant sur ie rivage opposé. Je poursuivis mon chemín  
avec toi [8190], jusqu’à te porter directement en Ardaine[[178]](#footnote-178), une forêt  
remplie d'animaux, qui se trouve à une lieue de Rome. Jamais bête ne  
fit pour un homme, seigneur, ce que j’ai fait pour toi. »

II lui raconta ensuite comment il voyageait avec lui la nuit et comment  
le jour il subvenait à ses besoins à travers les villages, au milieu des  
hommes : il sentit les dents de bien des chiens [8200], il entendit les  
gens du pays pousser bien des cris et des clameurs! II parla ensuite du  
vacher qui l’éleva et eut tant d’affection pour lui, de l’empereur qui  
l’emporta et le présenta à sa fille, et il raconta comment tous deux tom-  
bèrent amoureux, comment lui l’aima, comment elle I’aima, comment  
les Grecs vinrent de leur pays chercher la demoiselle à Rome [8210],  
comment elie leur fut accordée et aurait été épousée le lendemain s’ils  
ne s’étaient pas cousus dans les peaux d’ours et avaient quitté la région.

II raconta comment rous les gens du royaume s etaient unis pour les  
chercher er comment, quancl on s'approchaíc d’eux, ii se jetair en avant  
pour faire fuir les poursuivants. Ii raconca les grandes souffrances, ies  
peurs [8220], ies étapes longues et pénibles, le ravitaillement en nour-  
riture qu il procurait en abondance aux jeunes gens quand iîs prenaient  
du repos . voiià tout ce qu il avait supporté pour eux, voilà tout ce qu il  
leur raconta sans farci. Ensuite ii ieur raconta ce qui ieur était arrìvé à  
Bénévent, dans ia carríère, alors qu’ils étaient mtourés par !es habítants  
cle ia viiie [8230], envoyés par ìe prévôt, comment íl éloigna ceux-cì en  
enievant le fìls du prévôt, comme vous l’avez entenciu raconter précé-  
demment. Le vaHiant Áiphonse ieur relata commenc il riscjua la mort  
pour ies sauver, comment ii leur fit abancionner ieurs peaux, changer les  
ourrures d ours et prendre les cuirs de cerviciés, commenc ils traversèrent  
les eaux, comment ils voyagèrent [8240], et ce qu’ii avait accompii pour  
eux. Gutllaume écoutait !e jeune homme et il lui était extrêmement  
agréabie que tous, désormais, sachent, en toute vérité, qu’ii était !e fils  
clu roi er cîe ia reine et que ses nourríces, ies traîtresses, les déloyales,  
l’avaìent trahi.

II serra étroitement Alphonsedans ses bras: « Cher AJphonse, mon  
très cher am. [8250], dit Gu.ilaumeau fils du roi, c’est vrai: tu as tant  
souftert de peines, tant supporté, enduré, comme tu nous i’as raconté,  
pour moi, pour me sauver ainsi que mon amie, que, vraisemblablement,  
je ne pourrais jamais te payer en retour. Mais iì n’est rien cle si pénïble,  
d n’est aucune souffrance, aucunepeìne si grande [fût-elle que je ne sup-  
portera.s pour toi]‘; Je t’informe, et je veux qu’on ie sache bien [8260],  
que tu ne pourras rien désírer ouaimersans qu’jj en ajjje de même jx>ur  
moi, qu’ft y en ait pour s’en réjmiir ou s’en affliger, sache-ie en vérité.  
Je t’aime et te servirai autant que je fe pourranìi aura bien sujer à se  
réjouir, celui quì pourra s’assurer m amitié! Que nos royaumes nen  
hissent qu’un, que nos vojontéssoiemcammunes ! Je veux faire en tout  
ce qui t’agrée et je mets tout à tadisposition [8270] : tu peux prendre  
ma terre, mes jsossessions, ma petsonfieer mes richesses, ec en clisposer  
à ca guise. - Seigneur Guiilaume, metcí. J’ai soufferr et accompii pour  
toi touc ce que tu as entendu, tout te que j’ai dit et raconté et que ces

barons ici présencs ont écouté. Accorde-moi donc une récompense.

* Certes, ami, si je pouvais posséder quelque chose [8280] qui te plaise,  
  ce serait pour moi la plus grande joie que j’aie éprouvée. - C’est le cas,  
  cher seigneur. - Ami, qu’il te plaise donc de dire maintenant de quoi  
  il s’agit. - Et je l’obtiendrai ? - Oui, sans aucun doute. S’il s’agissait de  
  ma terre dans sa totalité, rien n’en serait soustrait, excepté seulement  
  mon amie Mélior. - Seigneur, je ne veux pas de ta terre, et je ne veux  
  pas te faire de tort en ce qui concerne ton amie. Mais puisque tu m’as  
  accordé ce don, je te demande, s’il te plaît [8290], que tu m’accordes ta  
  soeur pour épouse.

— Ha, cher ami, me dis-tu la vérité quand tu dis que tu veux ma soeur ?

* Oui, en vérité, cher seigneur, très volontiers si cela t’agréait. — M’agréer ?  
  Mais quelie chance elle a de tant te plaire que tu veuilles l’épouser! Et  
  que Dieu puisse te rendre [8300] l’honneur que tu me fais à son sujet!  
  Désormais nous serons de véritables amis et des frères au regard de la loi.  
  Je suis heureux de te l’accorder, et je te donne avec la main de ma soeur  
  la moitié de ma terre. » Et Alphonse répondit: « Que cela déplaise au Roi  
  du monde entier si je prends quoi que ce soit de tes biens! Nous avons  
  suffisamment de terres en Espagne [8310], de villes, de bourgs, de châteaux,  
  de cités, de donjons, de tours, un pays[[179]](#footnote-179) merveilleusement prospère et beau.  
  Je ne veux rien d’autre que la demoiselle. Je ne veux ni château, ni ville,  
  ni donjon, rien si ce n’est la belle.» C’est ainsi qu’elle lui fut accordée.  
  Guillaume jura et promit le mariage, devant toute la cour et les grands  
  seigneurs. Ceux-ci étaient ravis du mariage [8320]. La demoiselle en étair  
  aussi très heureuse, tout comme sa mère la reine, le roi d’Espagne et lr:-.  
  barons, ainsi que tous, riches et pauvres, dans leur entourage. C’est ains.  
  qu’elle fut promise. Quand la nouvelle se fut répandue par les terres, à  
  travers les pays, il ne resta prince, marquis, homme de quelque pouvoir  
  que ce soit, qui ne vînt rendre visíte aux seigneurs [8330]. II en vint tant  
  du royaume que la cíté en fut remplie de telle sorte que beaucoup durent  
  se loger à l’extérieur de la ville. Les vaincus de l’armée ennemie retour-  
  nèrent sans perdre de temps à leurs tentes : ils n eprouvèrent jamais de  
  joie plus grande qu’en ce jour où les seigneurs avaient fait la paix et où  
  tous les hommes avaient été libérés.

Ecoutez maintenant ce qui va suivre au sujet cle Gioriande et d’Aceione[[180]](#footnote-180)[8340]. Eiies eurent ia conviction qu’eiles allaient mourir quancì les nou-  
velles furent connues. Leur machination était découverte et ieur grave  
trahison révéiée. Toutes deux étaient sûres de mourir. Eiles n'avaient  
pas tort d’avoir peur. Eiles quittèrent la chambre, nus pieds, revêtues de  
haires, sans aucune autre parure [8350] si ce n’esc que chacune portaìt un  
voile noir sur ía cête. Voiià qui annonçaìt ia mort, qui angoisse ies coeurs.  
Tête baissée, íe visage triste et assombri par ia peur, abatcues et pâles,  
elles descendírent ia salle, l’une derrière i’autre, et vinrenr cìirectement  
clevant Guilìaume. Quand le valeureux chevaiier vit les dames, ii ies  
reconnut fort bien car ii les avait vues récemment au château [8360].  
Elies s’agenouilièrent. Eiies maîtrisaient fort bien l’art cie parier. Tout  
ie moncle se courna vers eites.

Aceione s’exprima la première : «Jeune seigneur, écoute-moí. Nous  
sommes venues devant toi pour être jugées. Exerce ta justice contíe  
nous. Si tu nous condamnes à mort, nous l’avons mérité, et tu n’as pas  
tort [8370]. Mais nous avons cìéjà vécu si longtemps cjue nous faire ôtet  
la vie ne sera ni un acte qui te fera honneur ni une grande vengeance,  
puiscjue ceiie-ci s’exercera concre des dames comme nous, et ce cjuand  
bíen même nous aurions assassíné rrois hommes. Nous sommes tellement  
vieilies, sans appui, brisées, finies, compiètemenc réduites à rien, qne  
tu ne crouveras personne, viiain ou noble, qui claigne iever la main sur  
nous [8380]. Mais si tu voulais avoir pitié de nous et nous iaisser toutes  
cîeux nous renclre dans une abbaye, un ermitage, dans ies bois, nous  
y rescerions pour toujours, portant la haíre pour faire pénìtence, nous  
servirions Notre Seigneur er prierions ie Créateur aussi longtemps que  
nous vivrions, seigneur, pour coi et ta mère, ainsi que pour le roi [8390]  
- que Dieu lui accorcle un pardon sincère[[181]](#footnote-181). » Les barons cenaíent pour

cette solution. Guillaume écouta ce conseil. II ne voulait pas avoír un  
avis opposé à celui de ses gens. Elles furent envoyées dans un ermitage,  
c’est là qu’elles terminèrent leur vie et moururent. II me faut mainte-  
nant cesser de parler de ces dames : je veux en revenir à mon histoire.

Guillaume choisit ses messagers, sages, courtois, parlant bien [8400],  
de nobles barons de grande valeur. II leur donna sa lettre et la transmit à  
I’empereur de Rome[[182]](#footnote-182) [[183]](#footnote-183). II lui disait de venir, si cela lui agréait, le jour où  
le roi d’Apulie et de Sicile épouserait sa fille; si la demoiselle nommée  
Alexandrine était encore en vie, qu’il l’amène avec lui, car sa fille l’en  
priait beaucoup et en serait fort heureuse [8410]. Les messagers répon-  
dirent qu’ils accompliraíent bíen leur mission. Iis s’en allèrent alors, sans  
attendre. Ils étaient prêts à chevaucher, et après une nuit de sommeil, ils  
se mirent en route. Ils emportaient beaucoup de bagages, des chevaux  
et divers vêtements, et étaient accompagnés d’une troupe nombreuse.  
II faut mentionner les habits que les barons firent emporter [8420] : iis  
étaient tous d’or orné d’orfroi[[184]](#footnote-184). Ils mirent sans tarder leurs chevaux à  
l’amble. Ils arrivèrent à Rome où ils trouvèrent I’empereur. Ils le saluèrent  
ainsi que sa compagnie au nom du roi Alphonse d’Espagne, dont ils  
avaient été auparavant compagnons, puis au nom du fils d’Bmbron,  
à qui appartenaient I’Apulie et toute la Sicile, et de Mélior, sa propre  
fiìle [8430]. Quand il entendit saluer au nom de sa fille, l’empereur  
fut très étonné et répondit : « Seigneurs, que Dieu vous soit généreux  
et qu’il vous protège, je vous ai entendu parler de ma fille : dites-moi,  
seigneurs, si vous savez quelque chose à son sujet. — Oui, nous avons des  
nouvelles. - Mon Díeu, lesquelles ? - Elle se trouve à Palerne, avec le  
roi quí nous a envoyés ici auprès de vous [8440]. Le roi doit la prendre  
pour épouse et il vous demande par notre íntermédiaire d’assister au  
mariage. Venez, cher sire, à ia cour ec que rien ne vous retienne ! Vous  
pourrez y être témoin d’un grancl bonheur. Voyez ici les hommes que  
ie roi vous envoie. »

On iui donna alors les sceaux et l’empereur Nathanael les prit et  
brisa la cire. II tit lire la iettre par un clerc [8450]. Le derc dépiia ie  
parchemin et iut ie courrier avec joie. Devant les princes et la foule, il  
expliqua à l’empereur tout ce que les seigneurs et sa fìlle lui annon-  
çaìent, et qui était conforme à ce que les messagers iui avaient dit : au  
nom de Dieu, si Alexandrine était vívante, qu’on ia fasse venir, si ceia  
lui faísait plaisir. Le clerc lui lut tout [8460]. L’empereur ne perciit pas  
cle temps. II íìt convoquer tous ses barons, ainsi que ies pius vaiiiants  
et ies plus sages parmi ses princes et ses hommes : il ne voulait pas  
s’attarder longtemps. L’assistance était nombreuse à son départ. On alla  
chercher Alexandrine, que l’on ne doit[[185]](#footnote-185) [[186]](#footnote-186) [[187]](#footnote-187) [[188]](#footnote-188) [[189]](#footnote-189) pas oublier : elle était habillée  
très richement et ses vêtemencs valaient fort cher [8470]. Elle emmena  
pour ia servir autant de demoiselies qu’il iui plut. Les chevaux de somme  
furent préparés, tout comme les sergents, ies chevaliers, ies évêques et les  
abbés, très nombreux dans la troupe. Tout en chevauchant l’empereur  
parlait aux messagers d’Apulie. II leur demandait avidement des nou-  
velles de sa fille [8480] : comment tout s’était'il passé? comment cela  
était-ii arrivé ? comment était-elle entrée dans Palerne ? où le roi avait-il  
pu la prenclre pour épouse‘ ? où était-eiie ? comment ceia s’était-ii su1 ?  
Et les messagers iui racontèrent l’aventure, sans rien cacher, exacte-  
ment comme elle s etait passée et comme vous l’avez entendu : iis  
relatèrent comment Guillaume avait été enlevé quand il était jeune et  
petit [8490], comment le loup-garou l’emporta et traversa la mer avec  
iui, comment il fut trouvé par un vacher qui l’aima dès lors beaucoup  
et tendrement, comment celui-ci prit soin de lui et l’éleva, comment  
Guillaume enieva Mélior, comment tous deux s’aimèrent d’un amour  
sincère et loyal, et comment ils quittèrent le royaume pour ne pius y  
retourner depuis [8500], tous deux cousus dans des peaux d’ours. Les  
messagers évoquèrent sans ríen omettre ies conditions, ies maux, les  
peurs, qu’ils supportèrent, puis iis décrivirent à i’empereur la grande  
bravoure de Guiliaume, et lui dirent à quel point il était valeureux,  
noble et puíssant, fort, hardi et âpre au combat, comment Palerne fut  
assiégée et aurait été prise sous peu [8510] s’il n’était pas arrivé sans  
délai, comment sur-ie-champ ii défit l’armée ennemie, la repoussa, la  
conquit et fit prisonniers le roi et son fils.

« Seigneurs, dit l’empereur, au nom de Dieu notre Père, savez-vous  
comment il fut sauvé ? - Par le loup-garou qui l’avait enlevé. — Par  
le garou ? - En vérité. - Comment cela ? - Je vais vous le dire sans  
détour [8520]. Celui-ci n’était pas une bête naturelie, mais ii avait été  
engendré par un roi : c’était le fils d’un roi, le roi d’Espagne. - Cette  
merveilie est très étrange. Comment peut-on la croire ? - Sire, vous allez  
entendre la vérité sur ce point. La reine mourut en le mettant au monde.  
Le roi prit une autre épouse, qui pour que son propre fils hérite [8530],  
jeta à I’enfant un sort qui le contraignit à fuir le royaume. C’est pour iui  
ravir son droit au trône qu’elle le fit s’enfuir du pays sous ia forme d’un  
loup sauvage[[190]](#footnote-190) [...]. À travers la foule, sous les yeux de tous, le garou vint  
dans la salle, se prosterna devant luí, et implora, à ce qu’il nous semblait,  
sa pitié. Le roi le reconnut sur-le-champ et il nous raconta, à nous tous  
qui écoutions [8540], que c’était son fils. On ordonna aiors à la reine de  
venír de son pays. Quand elle fut arrivée, elle défit ses enchantements  
et ses sorts, et le jeune garçon redevint humain : quand il recouvra  
son statut, son apparence et sa raison, c’était, mis à part monseigneur,  
i’homme le plus beau et le mieux fait qui soit au monde. C’est au vu et  
au su de tous ies gens de la cour [8550] qu’ii nous raconta I’ensemble  
de cette affaire, telle que vous nous avez entendu ia rapporter. »

Quancl l’empereur entendic cette aventure, il fut complètement  
convaincu de sa véradté : íi savait qu’elle était authentique, ii n’avait  
aucun cloute. De toute la troupe ii fit venir ses barons et, très heureux,  
ieur raconta tout cela. Ils cheminèrenc tant en suivant la voie directe  
qu’ils arrivèrent tout près de Palerne. Guiiiaume et Alphonse sortirent  
de la cité avec une troupe impressionnante [8560] cie ducs, cìe princeset  
cie barons. Les seigneurs chevauchèrent jusqu’à ce cju’ils se rencontrent.  
Guillaume vit' l’empereur. Jamais plus grande joie ne fut manifestée  
que celle que montrèrent ce valeureux chevalier et toute sa troupe. II  
s’avança vers i’empereur à travers ia foule, sauta à terre à côté de son  
destrier et courut étreinclre la jambe cie l’empereur [8570]. Celui-ci  
s’arrêta. li vit Guiliaume, le reconnuc bien et mit pieci à terre près cle  
lui. Iis échangèrent baisers, accolades et congratulations. Les autres  
barons chevauchèrent jusqu a ce cju’ils se rencontrèrent: iis échangèrent  
cles saluts.

Et voici ie roi d’Espagne, ses cleux fils et leur compagnie [8580].  
L’empereur reconnut le roi, i’embrassa et l’étreignít, car ils avaient écé  
compagnons autrefois : tous deux étaient très amis. L’empereur, qui  
était fort beau, n’iclentifia pas les cieux jeunes gens et demanda au roi  
cjui ils étaient: « Sire, répondit ie roi, ce sont mes fils. — Vos fils ? — Oui,  
en vérité, cher seigneur. » Puis il commença à lui raconter ce cjui était  
arrivé à Aiphonse [8590], comment il l’avait perdu pendant longtemps  
et comment Dieu le lui avait renclu. En l’entenclanc, l’empereur iui  
dit : «Sire, c’est cionc vrai : c’est exactement ce que j’avais entendu  
dire par vos gens. » L’euphorie fut alors telie qu’ii serait impossible de  
vous ia clécrire. Et voici Alexandrine ! Quand Guiilaume vit la demoi-  
selle [8600], il fut très heureux de son arrivée. II courut vers elle, bras  
tenclus, ia descendit de son palefroi et lui renciit son salut plus cie cent  
fois. II lui demanda comment eile aliaic : « Au nom cie Dieu, seigneur,  
je vous en prie, je vais fort bien, dit la jeune tìlle. Et, mon Dieu, que  
clevient ma maîtresse ? Etes-vous tous cieux sains et saufs ? — Oui, chère  
steur, par ma foi [8610], grâce au fils de sainte Marie ec à vous, chère et  
ciouce amie, cjui y avez mis bien de la peine et de l’énergie. Avant que  
cette semaine soít jîassée, nos amours trouveront à s’accompiír et nous  
en aurons fini avec ce qu’ils nous onr coûté si souvent en maux et en [[191]](#footnote-191)  
souíFrances. » Ils cessèrent alors de parler, car les barons, ne vouiant plus  
s’attarder [8620], étaient sur le point de remonter à cheval.

L’empereur, le roi, le sage et valeureux Guillaume, les demoiselles  
et les seigneurs enfourchèrent alors leurs palefrois et se mirent en route  
vers Palerne. Ils trouvèrent ia cité en liesse, somptueusement décorée, de  
telle sorte que jamais, je pense, on n’a vu ni ne verra rien de mieux. Les  
palais, très beaux et très élégants, étaient ornés [8630]: tous les pavages  
étaient entièrement de pierres blanches et de marbre gris, complètement  
jointoyés d’or. Ils étaient couverts sur toutes les façades par des draps de  
soie travaillés d’or, avec des ornements en or eux aussi et des peintures  
représentant diverses sortes d’oiseaux, de bêtes et de personnages. Les  
chambres à l’intérieur [8640] avait été peintes et ornées. Jamais on n’en  
vit de mieux décorées et de si agréables et plaisantes, de si belles et  
de plus adaptées à cette fête exceptionnelle. C’est là que les seigneurs  
furent reçus. On ne vit jamais joie plus grande que celle que Mélior  
manifesta à son père et que l’empereur lui témoigna à elle. La mère de  
Guillaume et sa soeur lui firent fête à leur tour d’un coeur sincère [8650].  
Et voici Guillaume qui sans tarder entre dans la vaste salle. Devant toutc  
l’assemblée, il accompagna Alexandrine jusqu’à ia chambre de Mélior.

En la voyant celle-ci accueillit joyeusement sa suivante, et cette dernière  
témoigna sa joie à sa maîtresse. Elles se firent fête l’une l’autre car c’était  
d’excellentes amies [8660]. Alexandrine demanda à Mélior, car eiie était  
impatiente de savoir, qu’elle lui parle d’elle, et qu’elle lui dise comment  
tout cela s’était passé et comment il fut possible, quand ils quittèrent k  
pays, qu’iis ne soient ni retrouvés ní pris. Et Méiior iui raconta tout : ct  
qu’ils avaient fait naguère, et tout ce qui leur était arrivé. Les barons, 1l  
roi d’Espagne et l’empereur d’Allemagne[[192]](#footnote-192) [8670], qui se trouvaient dans  
la chambre, l’écoutèrent attentivement. Ils firent des commentaires très  
étonnés en entendant raconter, chose extraordinaire, comment de si jeunes  
gens avaient pu supporter une telle épreuve sans en mourir et même en  
s’en réjouissant. L’aventure les mit en liesse. Pourquoi parlerais-je de la  
nourriture [8680] ? Chacun en eut en telle quantité qu’il mangea à satiété.  
Et quand le repas fut terminé, des messagers entrèrent dans la salle. Ils  
venaient de Grèce et c’étaient des hommes de qualité, fort riches, de haui  
rang et de grande valeur. Ils étaient envoyés à la reine et la saluèrent de la

part de son père et cle Laerrenicìus, son frère [8690] : « Dame, clirent-iis,  
réjouissez-vous, votre père ne vous oublie pas, mais vous envoie une arnnée  
teile que jxirsonne ne peut en clénombrer les hommes. Les troupes arrivent  
par mer, clans des navires, cles bateaux, des barges. C’est votre frère qui  
vous les amène et il fait tout ce qu’il peut, de jour en jour, jx>ur arriver à  
bon port. II conduit vers vous une telle armée cjue vous ne trouverez ni  
prince ni roi [8700] qui vous ait fait du tort pour oser l’attendre sans vous  
faire sa soumission. Malheur à vos ennemis s’ils ne se rendent pas à vous! »

Vous pouvez bien imaginer comme cette nouveile fut agréable à ia  
reine lorscju’eiie i’entendit. Elle réjx>ndit aux messagers : «Seigneurs,  
soyez les bienvenus et cjue Dieu procège mon cher père et Laertenidus,  
mon frère [8710], et qu’Il ait pitié cle leur santé! Mon frère est-il loin  
ou près, et i’armée de Grèce, où peut-elle bien se trouver? — Dame,  
au nom ciu Dieu du ciei, sachez en vérité que vous pourrez voir votre  
frère ici dans deux jours, avec i’admirable compagnie de ses barons cle  
Grèce. L’armée fait voile clerrière lui en bon ordre. II y a tant de gens  
[8720], de navires, de bateaux et d’escjuifs, de destriers, de mulets et  
de palefrois, cju’ils ne peuvent venir aussi víte que lui : ils ne veulent  
jias que l’armée se disperse. » La reine fut très heureuse cle la nouvelle  
qu’eile avaic entendue. Elle fic honorer, fêter et fort bien traiter les barons.  
Elles ies fit héberger richement et servir honorablement [8730], puis ils  
attendirent deux jours : arriva aiors le fils de l’empereur avec des Grecs,  
parmi les plus nobles barons cle son royaume.

Quand ies Grecs furent arrivés, jamaís on ne vit joie plus incense que  
celle cjue ia reine tle Sicile témoigna à son frère, suivie en cela par sa fille,  
et cjue le noble et courtois Guiilaume manifesta aux Grecs et à son cher  
onde [8740]. Ii n'eut cie cesse d’honorer ce dernier, cìe s’occuper de lui  
et de iui témoigner de l’affection. Le valeureux Alphonse, le fils du roi,  
qui fut ioup-garou, son père, ie roi d’Espagne, l’emjjereur d’Allemagne  
et tous ies barons ensemble firent cie même. Toute ia nuit ils reçurent  
dans la joie et honorèrent le Grec et puis ils lui racontèrent [8750] toute  
i’histoire cle son neveu, telle que vous i’avez entendu raconter : comment  
il quitta le royaume avec la fille cle l’emjsereur que le Grec s’était engagé  
à épouser, comment ils sortirent du pays grâce aux peaux d’ours dans  
lesqueiles ils s etaient cousus et aux peines qu’iis supportèrent, comment  
ie loup-garou les servit, ies protégea et les sauva [8760], comment íl  
revint clans sa terre et mit fin à la guerre. Ils parlèrent à nouveau cles  
mariages, et racontèrent comment ils furent conclus et unis[[193]](#footnote-193), comment  
Guillaume épousait son amie, qu’il avait bien méritée et qui était la  
fille de l’empereur, comment Alphonse, le fils du roi d’Espagne, devait  
prendre pour compagne, femme et conjointe la soeur de Guillaume  
[8770], et comment il la ferait reine. Ensuite ils parlèrent d’Alexandrine.  
Et l’on en parla tant que finalement elle fut promise à Brandin, le jeune  
frère d’Alphonse, qui l’accepta de bon gré sur l’ordre de son frère et le  
conseil du roi, son père.

Ensuite ils racontèrent au Grec toute la vérité au sujet d’Alphonse [8780]:  
comment il avait été une bête et un loup-garou, et comment maintenant  
c’était un chevalier, vaillant et courageux[[194]](#footnote-194) [[195]](#footnote-195). Ils le luí présentèrent alors  
et les Grecs, qui avaient entendu tout cela, le regardèrent avec stupeur.  
On se réjouit beaucoup pour le chevalíer et le Grec était très étonné  
que celui qui lui avait pris sa femme fût son neveuJ. Si l’armée grecque  
était arrivée [8790], et si lui-même avait pu, ce neveu n’aurait pas profité  
d’elle sans que lui-même l’ait obtenue avant de force. Mais voilà qui  
était impossible, et qu’il le veuille ou non, il lui fallait abanclonner.  
On le laissa ainsi cette nuit. Les lits furent préparés, merveilleusement  
beaux et agréables, tels qu’ils doivent être pour des gens de cette qua-  
íité. Les seigneurs s’y couchèrent et dormirent toute la nuit, jusqu'au  
jour [8800]. Le lendemain, quand il fit claír, la cité fut réveiliée par  
les trompettes, les tambours, les cors, les trompes, les instruments de  
musique, les vielles, ainsi que par les dames, ies demoiselles et les jeunes  
gens, qui étaient plus de trois mille à être montés à cheval à travers la

ville et qui piquaient des cleux dans ies rues et se bousculaient [8810],  
car iis avaient entendu la nouvelle cjue leur roi serait couronné et qu’ii  
devait épouser son amie. Aljshonse, qui était le íîls clu roi, devait cjuant  
à lui épouser la soeur de Guillaume, Florence, au teint de rose. Quant à  
Brandin, il aurait la troisième demoiselie et 1 epouserait : on allait faire  
des mariages à ia file et c’est pour cela qu’on faisait tant de bruit [8820].

Les chevaiiers, ies martjuis et ies princes se levèrent. Les jeunes sei-  
gneurs étaient debout. IIs furent préparés et vêtus d’un tissu fabriqué  
si noblement cjue c’était une merveiile. Je ne veux pas parier de ces  
tissus, car il y aurait trop à tlire. Leurs vêtements étaient royaux, tout  
comme ceux cies jeunes tìiles [8830], cjui furent très bíen parées et puis  
montèrent sur les palefrois. Ensuite ies reines, ies ciames et ies demoi-  
selies qui étaient venues à la lête, toutes richement vêtues, montèrent  
à cheval. L’empereur d’Ailemagne conduisait ia belle Fiorence j?ar ies  
rênes de son harnais orné d’or, le roi d’Espagne menait Mélior [8840],  
Laertenidus Aiexandrine. Sur une mule sarrasine, à côté de Méiior se  
trouvait, au niveau cles rênes de son cheval, la nobie clame de Paierne,  
qui ne cessait de veiller à ia parure de la demoiselle. A côté de sa fiiie  
Florence, il y avait la reine Brandain, très soucieuse de la servir et de  
soìgner son ajqsarence afin qu’on ne pûc rien lui reprocher [8850]. Elles  
sortirent aiors du palais, mais ii y avait tant de gens cians les rues j.x>ur  
voir ies demoiselles qu’on pouvait à peine passer : des hommes avec cies  
bâtons ieur tìrent le passage au miiieu de la foule. lis eurent beaucoup  
cîe mai à ouvrir la voie. Les dames arrivèrent à I eglise, ciescendirent de  
cheval et entrèrent ensuite clans ì’égiise. Eiles furent accompagnées jrar  
ies barons [8860] jusqu’au choeur principal, où se trouvaient le clergé  
en cenue, l’archevêque de ia vilie et l’évêque cle Sicile. Les jeunes gens  
d’Apulie ec de Lombardie, réunis, montèrent à cheval. Et quand ils  
furent sortis du palais, le vacarme des cors, des trompes, cles trom-  
pettes, cles ínstruments de musique [8870] fut tei que toute ia cité en  
résonnait. Tous, dames, demoiselles et bourgeois, étaient montés dans  
les galeries et les étages supérieurs, clans les chambres du haut et aux  
fenêtres pour regarder les nouveaux rois, la reine, tes seigneurs et le  
reste cle la nobie compagnie. Le clergé était déjà sorti et était allé à  
ia rencontre cle l’escorte [8880], comme cela se cievait. en procession,  
portant des croix, cles reliquaires, cies ornements d’or, tous de grande  
valeur et couteux. Les ciercs avaient revêtu cies chapes cle choeur, en

soie, ornées de bandes d’or. En voyant le clergé, Guillaume se hâta  
de mettre pied à terre devant la croix, comme ie veulent la raison et  
les justes pratiques [8890], et ses beaux-frères et ses barons firent de  
même. Après avoir prié, tous firent le sígne de croix sur leur front et  
leur corps et se dirigèrent vers les reliques. Chacun les porta à ses yeux  
et à sa bouche, dévotement, et tous entrèrent ensuite dans l’éghse, où  
se trouvait une assemblée nombreuse et variée.

Ils ailèrent tout droit vers le choeur principal où le clergé les attendait  
[8900]. Le patriarche Alexis[[196]](#footnote-196) les bénit, les sacra et ies couronna, tout  
comme ies reines, très fastueusement. Ils les maria ensuite selon la cou-  
tume du pays. Brandin prit pour épouse mademoiselle Alexandrine. II  
n’était pas roi, elle n’était pas reine [8910] : íls possédaient en revanche  
de nombreux châteaux, villes et cités, ainsi qu’une terre très prospère. Le  
patriarche et le clergé, qui était déjà prêt, commencèrent alors l'office. A  
l’occasion du sacre des nouveaux rois, ies chants furent impressionnants  
et les voix puissantes. Je me demande vraiment à combien montèrent  
les offrandes : elles furent extraordinairement nombreuses et éievées[[197]](#footnote-197)[8920]. Quand la messe fut dite, ies ducs, ies princes, les comtes, les  
rois, ies empereurs, ies barons, ies reines, les dames et les demoiselies  
revinrent au paiais : là commença une si belle fête que je ne sais ce que  
je pourrais vous dire des vins, des boissons, des mets, des dames, des  
chevaliers [8930], des demoiselles, des barons, des présents et des dons  
précieux qu’échangèrent les seigneurs. Je serais incapable de décrire les  
fastes et l’apparat, et je ne pourrais même pas en évoquer la moitié. La  
cour fut tenue un mois entier, et i’on n’en vit jamais d’aussi somptueuse.  
Les rois obtinrent ce qu’ils désiraient de leurs épouses [8940], et les  
dames comblèrent leurs époux amoureux.

Quand les seigneurs eurent réalisé que la cour avait duré suffisamment,  
chacun d’eux souhaita retourner dans ses terres et ils vinrent prendre congé du  
roi. Laertenídus vint le premier faire ses adieux à sa soeur. La reine embrassa

son frère ec le pria de transmettre ses salutations à son père, l’empereur de  
Grète [8950] : « Que Dieu le conforte dans la voie cìu bien et ie protège! »  
Le Grec saiua à de nombreuses reprises la reine Mélior, la recommanda  
à Dieu puis saiua i’empereur, ie roi, sa soeur et Aiphonse, récemment  
couronné roi après avoir été ioup-garou [8960]. II recommanda à Dieu ie  
roi d’Espagne et ia reine Brandain, Alexancìrine et son époux et tout leur  
entourage. II monta aiors à chevai. De nombreux barons i’accompagnèrent,  
ainsi cjue le roi, son neveu. Quand ce fut l’heure des acìieux, ii fit envoyer  
bien cent salutations à son grand-père, qu’il serait heureux de voir [8970].  
Ils s’embrassèrent au moment du départ, ie roi resta, les autres partirent. Les  
Grecs chevauchèrent sur leurs palefrois jusqu’à ce qu’ils virenc leur armée.  
En ajsercevant son seigneur et les troupes qu’elle attendait, 1’élite de i’armée  
éprouva une vive joie. On ne voulut pius s’attarder, on prépara les navires.  
Le temps était beau et les conditions favorables [8980]; ils étaient heureux  
de prendre le chemin du retour. íls entrèrent sans percire cie temps dans ies  
bateaux, remontèrent les ancres, hissèrent Ses voiles et voguèrent, poussés  
par le vent et guidés par les étoiles. Ils abordèrent en Grèce. En entendant  
ia nouvelie, qui rendaic compte exactement cies événements, tous furent très  
éconnés. L’empereur apprit qui avait été la demoiselle [8990] qui avait écé  
promise à son tìls et de quelle terre eile venait', et il fuc stupéfaic. II était  
très heureux cejiendant de la vaillance, cie ia renonimée, cle la puissance,  
cles vertus chevalerescjues et de la hardiesse cie ce neveu, cjui avait vaincu ses  
ennemis, apporté la paix à son royaume ec mis ainsi tìn au confiit [9000]  
en devenant roi et seigneur.

Nous cesserons maintenant de parler des Grecs et évoquerons i’empereur,  
cjui ne voulait pas s’attarcier pius longtemps. II prépara son voyage car il  
souhaitait rentrer à Rome. Déjà ses chevaliers étaient en selie et les bagages  
étaient rassembiés. II vint à sa tìlle, prit congé. Celle-ci, émue [9010], ses  
beaux yeux pleins de iarmes, pleurait parce qu’il avaic fait ses adieux et qu’ii  
voulait retournerdans son jsays natal. La belle avait bien raison de pleurer, car  
eiie ne devaít pas le revoir après son ciépart. L’empereur i’étreignit: « Fiiie,  
dit-ii, je n’ai besoin de rien, et je veux te prier d’une seuie chose [9020] :  
efforce-toi cie bien te comporter, d’être noble et bienveillante, sage, valeureuse,  
honnête, comme te l’impose ton lignage. Honore bien, comme I’ont fait nos  
ancêtres, ia reine, ia bonne dame, ainsi que les grancìs cìu royaume. Refuse [[198]](#footnote-198)  
de dépouiller et spolier les pauvres [9030], car ils prieront pour toi et pour  
ton cher époux, le roi. Aie soin de ne pas être orgueilleuse; célèbre, plus  
que tout, Dieu et la sainte Eglise, et accomplis Son service.» Elle répondit:  
« Cher père, très volontiers, avec l’aide de Dieu : vous n’entendrez dire que  
du bien de moi.» II l’embrassa sur le menton [9040] puis s eloigna de sa  
fille. II prit congé de la reine de Sicile en lui souhaitant que Dieu lui accorde  
le bonheur et il la pria qu’elle honorât sa fille et lui fît la leçon si elle se  
comportait mal. La reine répondit: « Sire, au nom de tous les saints et de  
Celui qui me fit naître, je n’aime aucune femme autant qu’elle [9050], que  
ce soit fille, nièce ou soeur. On veillera sur elle dans l’honneur; quiconque  
pourra la servir en accomplissant tous ses désirs, devra se considérer comme  
heureux. Si elle souhaite avoir quoi que ce soit qu’on puisse se procurer, elle  
ne manquera pas de l’obtenir.» L’empereur la remercia et on se dit alors  
adieu. II s eloigna de la reine [9060].

II salua ensuite les autres reines, les dames et les demoiselles qui  
étaient dans la salle. Celles-ci le recommandèrent à Dieu. II n’oublia pas  
Alexandrine, vint à elle et la prit dans ses bras : « Belle, dit-il, écoute-  
moi. Tu es mariée très noblement. Dieu ne t’avait pas oubliée, puisque  
que tu as un fils de roi pour époux [9070]. Reçois de moi un conseil,  
qui, je crois, te sera très utile. Honore tout ce que tu sais pouvoir plaire  
à son mari; on t’estimera, te servira et t’appréciera d’autant plus. » Elle  
répondit: « Mon cher seigneur, je le ferai, que Dieu vous récompense de  
ce conseil! Vous n’entendrez dire rien de mal à mon sujet, à moins qu’on  
ne parle à tort [9080], sous le coup de l’envie ou en état de péché.» II  
la salua alors et prit congé. II prit de même congé du roi d’Espagne, des  
barons et de ses deux enfants. « Seigneurs, dit-il, sachez que vous pou-  
vez me faire confiance. Si vous avez quelque problème avec vos voisins  
païens, informez-moi [9090], car, sachez-le bien, mon secours et mon  
aide ne vous feront pas défaut.» Ils le remercièrent chaleureusement,  
se recommandèrent les uns les autres à Dieu et échangèrent des saluts.  
Les uns s'en allèrent, les autres retournèrent en ville. Le roi et toute sa  
compagnie [9100] revinrent à Palerne, mais ils décidèrent, sans perdre  
de temps en longues discussions, de retourner en Espagne. L’armée était  
déjà repartie et elle avait rejoint la flotte où l’on réparait les navires et  
attendait les chefs. Le roi Guillaume constata que pour rien au monde  
ils ne resteraient, et voyant qu’il ne pouvait plus les retenir, il leur ouvrit  
son trésor et leur offrit beaucoup d’or et d’argent [9110], des pierres de  
grancle valeur, des joyaux et cles tissus cle soie chers et beaux, mais ils  
ne voulurent rien prendre. Le roi ne manquait pas de savoir-vivre : ii  
clonna à tous les barons, malgré leur refus, de somptueux bijoux. 11 fìt  
rempiir les coftres du roi d’Espagne, ainsi cjue de la reine, cle sa steur et  
d’Alexandrine, afìn qu’elles puissent distribuer cles dons [9120], .à ieur  
retour dans leurs rerres.

Ils allèrent tt)us ensemble prendre congé de la reine tle Sicile. Celle-ci  
embrassa sa fìile, en versant cles larmes de tendresse, et sa fille fit de  
mêrne. Ce n’est pas étonnant qu’elies aient pleuré, puisqu’elies devaient  
se séparer! Elles se recommantlèrent l’une l’autre à Dieu. La dame pria  
ia reine Brandain [9130] et son époux tl’honorer sa fille. Ils réponciirent:  
« N’en tlites pas plus, car jamais clame, fûc-elle reine ou cluchesse, ne  
fut mieux ou plus richement servie qu’elie le sera! » Et la dame les en  
remercia. Tous prirent congé de Mélior, la saluèrent et la remercièrent  
beaucoup [9140] tle l’honneur qu’elle leur avait fait. Elle se leva devant  
eux, car elie était très courtoise et bien éduquée. Elle recommancìa à  
Dieu avec beaucoup d’aíîèction le roi d’Espagne et son entourage ainsi  
que la reine Brandain, puis elíe embrassa sa soeur et la recommanda au  
Créateur. Et voici qu’Alexandrine inondait cìe ses larmes l’hermine de  
ses vêtements [9150]: elle prit congé de la reine, et Mélior, très attenclrie,  
la recommanda, en soupirant et en pleurant à chaudes larmes, au Saint-  
Esprit. Elle étreignit et embrassa clevant tous Alphonse, le roi qui avait  
été loup-garou : « Sire, dit Mélior, que Dieu, qui racheta les hommes  
en faisant sacritìce cle son corps, vous accorde le bonheur autant que je  
le souhaite [9160]! - Amen, beile demoiselie! réponclit le roi.» Ils se  
séparèrent aiors et jsartirent.

Tous montèrent sur leurs palefrois : ils étaient suivis par une fouie  
clense, par le roi Guiiiaume, ses gens et tout ie peupie. Le roi Guillaume  
était très triste, et ses yeux étaient baignés de larmes. II tenait son  
compagnon par ia main et ne cessait cle iui réjséter : «Cher seigneur  
Alphonse [9170], mon cher frère, mon cloux ami, au nom cle Dieu, ie  
roi du Paradis, si, cjuand vous serez clans votre terre, les sarrasins, les  
païens, ou quelque chrétien, vous causaient cies problèmes ou vous  
attacjuaient et cjtie vous vouiiez vous en venger, faites-le moi vite savoir!  
- Ami, ciit-ii, nous le ferons, et faites de même avec nous [9180]! » Ils  
arrivèrent alors à leurs navires. Ils clescendirent de leurs chevaux. Iis  
ne voulaient pas s’attarder jdus. Ils firent mettre dans ies bateaux tout  
leur équipement, ainsi que leurs chevaux et leurs vêtements. Les dames  
et les seigneurs montèrent sans plus attendre[[199]](#footnote-199). Le roi Guillaume était  
très triste au moment de se séparer de son compagnon. II pria Dieu de  
le protéger [9190] et de le conduire à bon port. Puis il leva son bras et  
de sa main droite il fit sur íui le signe de croix et recommanda au Roi  
des cieux sa sceur et tous les barons.

Ils s’éloignèrent alors du rivage, relevèrent les ancres sans plus tarder  
et hissèrent les voiles que le vent gonfla. Ils partirent, prirent la mer  
[9200]. Le roi Guillaume ne bougea pas, il resta sur la rive avec tous  
les barons qui étaient là jusqu’à ce qu’ils ne vissent plus les navires. Ils  
s’en revinrent quand ils ne les virent plus. La flotte ne perdit pas de  
temps et voyagea sans retard à bonne allure, car tous avaient très envie  
d’être de retour. Ils naviguèrent jusqu’en Espagne [9210]. Les gens qui  
étaient restés au pays manifestèrent la plus grande joie imaginable quand  
leur seigneur, leurs amis revinrent. Tous, à travers le royaume, firent  
fête au nouveau roi et à sa femme, leur offrirent de riches présents et  
se soumirent à tous leurs voeux et à tous leurs ordres. Le roi les remer-  
cia tous [9220]. Les morts furent pleurés et regrettés par ceux qui les  
avaient aimés. Cependant on les oublia vite[[200]](#footnote-200) pour penser à ceux qui  
étaient de retour[[201]](#footnote-201). Jamais on ne vit de gens plus heureux que toute la  
population à travers le royaume, heureuse de ce qui était arrivé à son  
seigneur et qu’elle avait appris, à savoir comment il avait été une bête  
puis un homme, comment il avait quitté son pays, été reçu à Palerne,  
y été redevenu humain [9230] grâce à dame Brandain, la reine, qui  
l’avait guéri par ses sorts et avait permis le retour à sa forme première.

Nous parlerons maintenanr rL r ■„  
renforça ses défenses, refir les f ~.u,,,aumequi remit sa terre en etat,  
les villes [92401 afin n„’„ni orc'ncatH)as, remonta ies tours, répara  
avaient fui et qui étaienr ■ - ‘ ^nit P,Us homme qui vive. Ceux qui  
consolida tant la paix qu’i/"^ rev,nrent cíans la contrée. GuiIIaume  
nwbJes et les pmssants pour rl! T P|US Pers°nne’ même parm' leSune justice rigoureuse éauir-,M d“ t<>rt aux fílibieS’ Le r°‘ exfrçaà ce moment-ìà que I’èmhere \* P°Ur itS tidles et leS Pauvres’ C eSt«ait mort. Les barons, les puiTinTT ?25°]' L’emPereur de R°mepour seigneur le roi d’Apuli ■ S ^ ” h()rTlmes C,L1 r°yaume Prirent  
r01 meilleur, aussi fort seco/nbT T PUrtnt trouver nulJe part UÍ1

JC droit dans J'empire .’ ct sutmutTTo/^ T

prmcesse, et la raison voulair an’ i ’ ava,tPris pour fcmme leur

et sceller à la cire des chartesT! —ie r<,paume- íls firent étTirebien formés, et ils envovèrent’-i ' eqi"perei1t c!es messagers, sages et  
c!u r°i, afin de iui demander de vlniTT'611\* évêqueS du payS aUPf  
reine pleura son père [92701 c.i,-,n I u °meP°ur 7 etre emPereur' Lagrancle consolation poLir elle d’ ' ^e,appnt Sa mort’ mais ce fut uneempereur de Rome et de tout s apprenc re que le roi, son époux, serait  
impératrice. Vo,là qui Ia réconfTmpire et clu’el|e-même serait sacrée  
Le toi GuiJJaume ne percíT nuT Jrajrnent!messagers, les envoya en Espaeneè ^ 11 pric sur-)e-chamP cies

iu, demanda de venir le voir sVoq ' f°" compaí>’n<>n Alphonse [9280]. II  
ee so.t, et d ’amener avec iu, sa femmT par cIueklue tâche qUeson père s’ii était encore en vie r l e. are,ne’S(,nfrère, Alexandnne, et  
était mort, ,1 avait quitté ce moncl T étíUt décédé' L° r<>1

Alphonse la trouva agréable sache- I ” apprenant tette nc)uvelle>ie rc)]  
et ii régnerait sur Rome et m„r Ve’tarlero,Sonfrèreseraitempereur  
eu route : il partit avec une imnr 929°f Sans reCard U S° mkses barons et de ses amis P essf011nante «>mpagnie composée de

roi d’Apuiie seVrotívait [93001 OiTTT dC0Ìt juscIu’à Palerne> où leles reines se virent, a,ns, cue esdeuxroissereconnurent, que

immense. Le ro, Guiliaume se hâÎd “ “ Vf.Se'êneurs> ce fut une >oiese,gneurs et se donna beaucouo dè • attueill,rcians ia iiesse ies grands

~ \_\_\_ eaucoup de Peine pour les honorer Pendant toute

1 Auvers 924l ie sujet de cr,m (d(l verbt <<fri ,

comme autorise la syntaxe médiévaJe ■ elt'tlont lc rélerent esr éloij;né,

‘w ■Ja *‘«’rt* (v. 9237).

la semaine, il leur permit de se reposer et d’attendre confortablement  
[9310]. Chacun avait ce qui lui fallait. Quand le roi fut sur le départ,  
il plaça ses prévôts et ses baillis à travers le royaume et leur ordonna  
qu’ils ne fassent de tort pas plus au faible qu’au fort, et que partout aussi  
bien le riche que le pauvre bénéficient d’une justice équitable. II se mit  
ensuite en chemin. Les barons étaient en liesse [9320] et chevauchaient  
dans la joie. Jamais on ne vit une troupe aussi noble; c’était là une  
fort brillante compagnie ! Le roi n’oublia pas sa mère : il l’emmena en  
l’entourant de tous les honneurs avec sa femme et sa soeur, car elle était  
si merveilleusement sage qu’il était impossible de trouver son égale. La  
troupe voyagea et traversa de vastes territoires [9330] jusqu’à arriver  
sans détour à Rome. On les y reçut dans une telle liesse que jamais,  
depuis la création de Rome, il n’y en eut, et à mon avis jamais jusqu’à  
la fin des temps[[202]](#footnote-202) il n’y en aura, de semblable. Jamais on ne vit autant  
de nobles chevaliers réunis. Le roi et les dames mirent pied à terre au  
palais seigneurial. Les autres s’installèrent dans les logis [9340], qu’ils  
trouvèrent en très grand nombre : on mit à leur disposition des chevaux,  
des palefrois, des équipements et des gens en abondance. Les Romains  
leur firent honneur, et eux n’étaient pas sans éducation : ils ne voulaient  
pas rester à convoiter les richesses et au contraire ils offrirent à leurs hôtes  
de leurs propres biens. Ils séjournèrent dans la ville jusqu’à ce que les  
barons de tout l’empire et de toutes les terres soient réunis [9350]. Ils  
sacrèrent le roi empereur et sa femme impératrice. C’est Clément, un  
pape qui vécut entre les deux papes Grégoire, qui les sacra et leur donna  
la bénédiction. II était considéré comme un homme très sage et il était  
pape à Rome. II leur donna l’onction, les couronna, chanta la messe, fit  
le signe de croix [9360], et accomplit tout l’office comme il se devait.

Quand ils furent oints, sacrés, et couronnés comme il le fallait et  
qu’ils eurent écouté la messe, chantée par le pape, ils revinrent au grand  
palais. Jamais on ne trouva dans les livres ou dans les mémoires[[203]](#footnote-203) qu’il y  
ait eu à l’occasion d’un couronnement à Rome autant de monde [9370]  
ni autant de fastes extraordinaires comme pour cet empereur. Je ne sais  
ce que je pourrais vous raconter clu repas, cie la joie, des richesses qu’il y  
eut. Je ne crois pas qu’il existe dans le moncle entier un homme, derc ou  
non, qui soit suffisamment savant et qui connaisse assez solidement les  
sept arts libéraux' pour pouvoir dire et clécrire tout cela. C’est pourquoi  
je souhaite désormais me taire sur ce sujet [9380]. Avant que la cour  
se sépare et c]ue les barons partent, l'empereur eut un geste généreux,  
cligne d’un nobie seigneur de grande valeur. II envoya chercher le vacher  
qui i’avait élevé ainsi cjue la bonne clame, et il leur procura de beaux  
vêtements et de grandes richesses. II les fit venir devant lui car il étaic  
très désireux de les voir [9390].

Une fois arrivés, iis furent reçus avec cle grands honneurs. L’emftereur  
leur dit à cous deux : « Me reconnaissez-vous, gens de bien í - Vous  
reconnaître ? Certes, oui, sire. Nous vous avons considéré comme notre  
fils et vous avons élevé, je crois, pendant sept ans entiers. Vous étiez un  
si beau jeune homme que l’empereur Nathanaèl [9400] vous aemmené  
avec lui. Cher seigneur, nous n’eûmes jamais plus grand chagrin qua  
votre départ, mais nous n’avons pu I’empêcher. » L’empereur répondit:  
« C'est la vérité. II en fut ainsi. Vous m’avez effectivement élevé pendant  
sept ans pleins. Mais par saint Pierre, vous n’avez jamais élevé d’enfanr  
[9410], vous n’avez jamais accompli aucune tâche, aucun travail, qui  
pût vous apporter autant d’honneurs. Sachez que grâce à Ja peine que  
vous vous êtes clonnée, vous ne souffrirez pius jamais de votre vie de  
quelque mal ou de quelcjue mancjue cjue ce soit. - Site, que le Roi qui  
a tout en Son pouvoir vous en récompense et vous préserve du mal!»  
II les envoya ensuite dans un château, qui était si beau et si bien situé  
[9420], et qui était si riche et si prospère cjue je ne vois rien y manquer [[204]](#footnote-204) [[205]](#footnote-205)

qui puisse plaire à un homme de bien! C’est là qu’ils passèrent dans la  
joie et le repos tout ie reste de leur vie. L’empereur commanda ensuite  
à tous ses prévôts et baillis que, s’ils tenaient à la vie [9430], ils leur  
obéissent comme à leurs père et mère. Et il fut fait ainsi. Mais maintenant  
nous parlerons des barons et de la grande cour tenue par l’empereur.

II arriva à la cour une telle assemblée de barons de toutes les terres  
alentour que ce fut une merveille. La cour plénière dura quinze jours  
entiers. Jamais il n’y eut de cour si noble, si plaisante, si agréable [9440],  
d’une telle valeur, si courtoise, où il y eût tant de richesses, tant de  
vêtements neufs, de destriers puissants et rapides, de jeunes gens et de  
vassaux, de nobles princes de sang, de dames, de demoiselles, si belles  
et si honorables, où les princes, les barons [9450], fissent tant de dons  
somptueux, comme à cette occasion en vérité. Cependant ils ne voulurent  
pas rester plus, car la cour avait duré longtemps, avec ses dépenses et  
ses dons : chacun voulait retourner dans ses terres. L’empereur dit qu’il  
lui plaisait que sa terre[[206]](#footnote-206) [...] leur soit complètement laissée à discrétion,  
ainsi que ses biens, lui-même restant à leur disposition, et il ajouta : « Je  
veux [9460] que l’empereur d’Allemagne en use à sa guise. » Celui-ci  
le remercia beaucoup et promit son aide à chacun. Avant que la troupe  
s’en aille, l’empereur prit les hommages des barons qui avaient été à la  
cour : ceux-cí prêtèrent serment comme ils le devaient.

Tous, dames, seigneurs et nobles demoiselles prirent congé ensemble  
de Méiior l’impératrice [9470]. Le roi d’Espagne vint à elíe pour prendre  
congé avec sa compagnie. Elle se leva à sa rencontre car elle était sage et  
bien éduquée. Elle lui mit ses deux bras autour du cou, et le roi d’Espagne,  
devant tous, l’étreignit et l’embrassa au moment du départ, tout en ver-  
sant des larmes attendries et en soupirant [9480]. Elle l’aimait beaucoup,  
car, comme je vous l’ai dit plus haut, il l’avait beaucoup aidée. Elle le  
recommanda ainsi que tout son peuple à la protection du Saint-Esprit.  
Elle vit à côté de lui Alexandrine et sa belle-sceur la reine, qui étaient  
prêtes à partir. Leurs doux visages et leurs mentons étaient couverts  
de larmes [9490]. L’impératrice les attira vers elle en les tirant par leur  
bliaut de tissu précieux : elles se prirent dans les bras et échangèrent  
des baisers très tendres, s’étreignirent et s’embrassèrent. Ils ignoraient,  
puisqu’ils partaient, s’ils se reverraient jamais. Ils prirent congé en  
versant des larmes attendries, qui coulaient sur leurs visages [9500].

La bonne dame cle Sicile prir sa fiiie par ia maín droite et l’appeia  
cioucemenc : « Fille, dic-elle, écoute-moi. Tu vas aller dans le pays dont  
tu es ia reine. Efforce-toi de servir ton époux et cie faire tout ce qui iui  
piaît. Honore-le plus que tout [9510], comme le doit une femme fidèie  
à son époux. Honore ce qu’il honore, aime ce qu’ii aime. Si ie roi, ton  
époux, a un seigneur avec lecjuel il se querelle à tort, soucie-toi, beile,  
de réconciiier celui-ci avec ton mari, car une bonne épouse doit ie faire.  
Sois sage et bonne, courtoìse et bien éciucjuée, comme tu dois 1 être cie  
par ton iignage [9520]. » Et elie répondit, modestement : « Ma chère  
ciame, si Dieu m aide, j agirai très volontiers comme vous l’avez dit, et si  
je peux, je ferai encore mieux, pour que ceia contribue à mon honneur. »  
Les ciames échangèrent ensuite cie tenclres baisers et se recommandèrent  
mutueliement à Dieu le tout puissant. Eiies monrèrent alors sur leurs  
palefrois [9530] et ailèrent ensembie vers ie roi. L’empereur les accom-  
pagna. De sa main clroite, ii tenait l’arçon de la selie de son compagnon,  
tandis que ies iarmes coulaient de ses yeux.

II seloigna avec lui hors du groupe et iui dit : « Mon ami, mon  
frère, au nom de Dieu qui créa tout, veillez à ne pas oublier [9540] que  
j’aìe souvent des lettres cìe vous, et vous recevrez ies miennes de même.  
Ainsi nous saurons, i un et l’autre, ce que nous faisons et nous serons  
ainsi plus rassurés. - En véricé, dit ie roi, ce que vous voulez, c’est aussi  
ce que je veux et recommande. » Et il pleura aiors tant que les larmes  
roulèrent sur son visage. II pria I’empereur de faire demi-cour [9550] car  
ìi i’avait accompagné iongtemps. Quancl vint le moment de la séparation,  
ies cleux seigneurs échangèrent cles baisers et dirent que jamais, tant  
que Dieu les laisserait en vie, iis ne mancjueraient de s’entraider si I’un  
d eux avait des probièmes. IIs se séparèrent alors et se mirent en route.  
Les autres échangèrent des saiuts. L’empereur vint aux dames. La reine  
embrassa son frère [9560] et le recommanda au Créateur, et l’empereur  
fit de même avec sa soeur. II embrassa ensuite Alexanclrine, letreignit  
et la prit dans ses bras : « Belle, dit-ii, vous allez partir. Veillez à ne  
pas moublier et à m’envoyer cìes messagers si vous avez besoin et si je  
peux vous être utile et vous aicler. Au nom du Seigneur en qui je crois  
[9570], je ne vous ferai jamais défaut cìe toute ma vie. » La dame le  
remeraa beaucoup. Et les voilà partis. Chacun retourna clans son pays.  
Le roi d’Espagne chevaucha avec les siens et sa compagnie jusqua ses  
terres. Ils furent reçus clans la liesse. Jamais on ne vit joie plus grande

que celle que provoqua le retour au pays de leur seigneur [9580], de  
leurs parents, de leurs amis.

Nous parlerons maintenant du roi de Rome, et dirons comment  
il a achevé très courtoisement sa mission. II ne voulut pas s’attarder  
longtemps, mais il parcourut à cheval son royaume, en emmenant sa  
femme, et il alla recevoir la soumission de bourgs, de villes, de cités  
[9590], de châteaux et de donjons, de ducs, de princes et de barons :  
ceux-ci firent à sa volonté. Quand il eut soumis la terre, les contrées, les  
pays, les ducs, les princes, les seigneurs, il établit à travers son royaume  
une paix telle que personne, ni homme ni femme, quelle que fût sa  
sagesse ou sa puissance, n’eut la hardiesse de faire du tort à qui que  
ce soit [9600]. Les marchands, les étrangers, les paysans circulaient  
en paix. IIs ne redoutaient pas qu’on les vole sans que l’empereur ne  
les dédommage, car celui qui aurait attaqué le pays n’aurait pas laissé  
d’autre gage que sa vie : il aurait été livré pour être pendu sans que nul  
pût le défendre. Chacun venait donc dans la région en toute sécurité.  
Qu’il soit récompensé, celui qui fait respecter une telle justíce [9610]!

L’empereur était très valeureux, c’était un justicier fort et puissant.  
II favorisait le bien autant qu’il le pouvait, et il rabaissait et terrassait le  
mal; il opprimait et tenait court les orgueilleux; il évitait les médisants  
et les menteurs, avec raison. II honorait les hommes de bien et leur faisait  
confiance. II aimait Dieu et servait la sainte Eglise. II honorait sa mère  
et exauçait [9620] en tout ses voeux. C etait son devoir de la servir et de  
lui obéir car c’était une dame bonne et loyale. Elle était son conseiller  
privé : elle était généreuse, charitable et noble. Elle et son fìls rendaient  
grâce à Dieu de ce qu’il avait été sacré empereur, que l’empire lui avait  
été accordé, qu’il était roi d’Apulie et de Sicile, et de ce que sa fille était  
reine [9630] d’Espagne, femme du roi Alphonse. Elíe voyait réalisée ía  
vision qu’elle avait eue quand elle rêvait qu’elle tenait sa main droite  
sur Rome et la gauche sur I’Espagne : son fils était bien seigneur, roi  
et empereur de Rome, de tout le royaume et de l’empire[[207]](#footnote-207). L’empereur  
était très courtois [9640], courageux, noble, habile. 11 tint fort bien sa

terre en paix. Personne ne lui chercha querelle ni ne tui fìt la guerre,  
car il n'avait pas de voisin, sachez-le en vérité, qui ne le craigne pas et  
ne le serve seíon ses possibilités. II eut de sa femme deux enfants, qui  
furent très puissants et courageux. Chacun d’eux exerça pendant sa víe  
un pouvoir hors du commun : l'un fut roi, I’autre empereur. C’est ici  
cjue se termine í’histoire du roi Guíìlaume et de sa mère [9650], de ses  
enfants et de sa famille, de son royaume et de son empire. Que Celui qui  
fut toujours, qui sera éternellement et qui pardonne sans délai, prenne  
soin de la comtesse Yoiancle, la clame bonne et loyale, et cju’il la protège  
du mal. C’est eile cjui a fait écrire, composer et traduire ce livre ciu íatin  
en français [9660]. Prions Dieu pour cette bonne dame, cju’il accorde le  
repos à son âme et qu’ìl nous récompense en nous permettant de faire  
une bonne fìn1. Amen.

Explicit le roman cie Guiliaume cie Palerne.

1. Ch-acuîì dcs débuts de par-agniphe de notre traduction correspond à une lettrine du  
   manuscrit. [↑](#footnote-ref-1)
2. Le rexre médiévai noce P/alU ec Aiexandre Mìcha, dans son index des noms propres,  
   cracíuir par « Apuììe, partie du royaume de Sicile ». Le comcé d'Apuiie esr un comté nor-  
   mand d’italie du Sud, tondé en L042, qui devient duché, puis est rénni au royaume de  
   Sicile de Roger Í1 en 1130. H le restera sous les Hohenstaulen (1194-1266); ii esr incius  
   dans le domaine de Qiarles lir d’Anjou après sa conquere de i'ícaiic du Sud, puis de ses  
   successeurs les rois de Naples de ia dynastie ci’Anjou. Comme cn témoigne l’Index des  
   noms propres dc L. Flutre (7'abíe cIvs uoit/s firofires civtv tontes leitrs vartcinles jigtmtnl cLins  
   L-s roiitans du Aloyeu Age, Poiriers, CESCM, 1962), la íorme Afmlh esc rare dans ies romans,  
   qui préíerent Pt/tlh, nectement plus atcestée. [↑](#footnote-ref-2)
3. Le proiogue commence, conime dans de nombreux romans en vers des XiL et xur siècles,  
   par un énoncé proverbial, qui reprend, implicicement, íu parabole des taíents {Alaîtb/et/,  
   25.14 à 25.30), qui esc explicitement développée au concraire dans ie proio^ue du Couteib/  
   Grcidl de Chrétien de Troyes (éd. F. Lecoy, Paris, Honoré Champion, r. I, 1973, v. i-20;  
   voir j. Rider, « "Wi]d oacs" : chc parabie oí the sovver in che prologue ro Chrétien de  
   Troyes’ Cmth'dn Cìrctal», Pb/ìoloy/a OldandNeir: Essays in tìnmrofPeter Flor/an Dembou'shi,  
   dir. J. Tasker Grimbert et C. J. Clvase, Princeton, 2001, p. 251-266). [↑](#footnote-ref-3)
4. Ce nom est rare dans la tradicion romanesque. Ni Flutre (Table des noms propns, op. cit.) ni  
   West (An lndex ofProper Names in Pnnch Arthurian verse Romances, Université de Toronto,  
   1969) ne le relèvent dans les textes en vers. On le trouve cependant dans quelques romans  
   en prose, dans Guiron le Courtoís sous la forme Embrunt, voisine (t et c sont souvent confondus  
   dans les manuscrits): il est le fils du fondateur du royaume d’AIbanie (R. Lathuillère, Guiron  
   le Courtois. Etude de la tradition manuscrite et analyse critiqtte, Genève, Droz, 1966, p. 555). [↑](#footnote-ref-4)
5. Ce lien avec la Grèce rappelle la colonisation grecque de la région. Le nom de la reine,  
   féminin de Félix, évoque aussí la Fénice du Cligès de Chrétien de Troyes. [↑](#footnote-ref-5)
6. Ce nom, fréquent au Moyen Age, peut rappeler Guiliaume de Hauteviile, surnommé  
   « bras-de-fer », premier comte normand d'Apulie en 1042, mais aussi les roís de Siciie,  
   Guillaume 1“ le Mauvais (1154-116), Guilíaume II le Bon (1166-1189), Guillaume III  
   (1193-1194). C’est aussi un nom porté par des héros de romans ne pouvant se rattacherà  
   aucune matière clairement identifiée, comme Guillaume d’Angleterre, Guillaume de Dale.  
   Guillaume de Palerne, quoique se déroulant en Italie, n’est pas un roman d’Antiquiré  
   car il ne se passe pas à I'époque païenne et ne s’appuie pas une traduction, cout comme  
   Guìllaume d’Angleterre, en dépit de son ancrage géographique, n’est pas un roman bceton (à  
   cadre arthurien). A la lecture de ce début, le lecteur peut être dérouté, malgré le prologue  
   traditionnel, par Ia difficulté de rattacher le texte, dès ies premiers noms propres, à un  
   univers fictionnel famiiier. [↑](#footnote-ref-6)
7. Le texte utílise un verbe à I'imparfàit (escaoit) que j’ai traduit par un passé simple. Ce temps  
   pose problème. En effet, c’est avant la naissance de i’enfant seulemenr qtie le frère pouvait  
   espérer hériter; c'est aussi après sa disparition qu’il occupa le trône. Cet imparfait peut donc  
   renvoyer soit à un passé révoíu — et dans ce cas ii faut considérer qu’esr sous-entendu « avant  
   la naissance de l'enfant», soit à un èvénement incident, traduit par un passé simple : il  
   s’agirait d’un ímparfait atypique (voirCI. Buridant, Grammaire nouvelle de l''ancien français,  
   Paris, SEDES, 2000, §296), surtout attesté (quoique pas exclusivement) dans les textes  
   anglo-normands et donc peu attendu dans notre récit, surtout marqué par des traits pìcards. [↑](#footnote-ref-7)
8. Sur les noms de Gioríande et Aceione, voir ì’introduction p. 52. [↑](#footnote-ref-8)
9. A. Micha indique dans son édition, par cies poincs de suspension, qu'il manque certai-  
   nement des vers à cet endroic. Le manuscrit cependant donne le tcxte sans discontinuité.  
   Le jeu des rimes iaisserait penser qu'il manque un nombre pair de vers, car ia suite ne  
   présente pas de couplets d'octosyiiabes incompiets. En trançais moderne ia suspension  
   après i’hyporhétique est acceptabie, mais en ancien français il esc vraisembiabic que le  
   texte originai adjoignair une principaìe.à cette subordonnée, d aucanc que ceiie-ci est  
   précédèe dhm q//e qu’on peut supposer exphcatif, iaissé çn suspens. [↑](#footnote-ref-9)
10. Contrairement à i’édition qui donne sesvvent c'est nesevent qui se iic dans ie manuscrir (v. 81). [↑](#footnote-ref-10)
11. 5 Ces pronoms peuvent indiquer soit que i'eniant va d’une nourrice à i’aucre, soit qu'il va

    de la reine au roi. [↑](#footnote-ref-11)
12. Le sujet, sous-cntendu, peur dési^ncr soir 3e roi et ia reine (c'est i'hypothèse que j'ai  
    retenue), soit ies deux nournccs (il iaudrait aiors craduire par dlts). [↑](#footnote-ref-12)
13. Dans ics récits, i’ancien trançais passe du passé au présenr beaucoup pius íacilement que  
    le írançais moderne. Dans ces vers, j’ai retenu l'aìternance des temps, qui anime le récit,  
    mais dans de nombreux exempies, que je ne sjpnaicraf pas, ce ne sera pas ie cas. [↑](#footnote-ref-13)
14. li huir corri^er rédition au vcrs 190 et lirc ietiuit au !ieu dc tcuo/r.

    Dans ces vers, Guillaume est syscématiqiiement déss^né par la périphrase « U fil lc rm »  
    qui souiigne Tétrangeté dc son sort et le ticcaìa^e, pcur-errc burjcsque, entre sa sicuation  
    et son rang. [↑](#footnote-ref-14)
15. Le texte médiévaì utilise ici un doublet de quasi synonymes, qui mot à mot signifient  
    «crie et hurle». Les synonymes coordonnées, par deux ou par rrois, sont fréquents : i!s  
    ont souvent une valeur intensíve, que j'ai rendue ici, mais il arrive anssi qu’ils ne semblent  
    motivés que par les contraintes de l’octosyllabe : le redoublement ne sera pas toujou  
    conservé, et pour alléger le texte, il arrivera que je me contente d’un terme, sans rendre  
    compte de la duplication ou de la triplication. Sur ces couples, voir C. Buridant, «Lt.  
    binômes synonymiques : esquísse d’une histoire des couples desynonymes du Moyen Àge  
    au XVlf siècle », dans Bulletìn du Centre d’Analyse du Discmrs, t. 4, 1980, p. 5 sq. [↑](#footnote-ref-15)
16. Le texte médiéval présente un chiasme qui dramarise par une sorre d’arrêt sur image  
    Li leus ... s’enfuit. / Fuit s’en li leus (v. 112-113). [↑](#footnote-ref-16)
17. Le Far est le nom porté couramment au Moyen Àge par le détroir de Messine. [↑](#footnote-ref-17)
18. L’auteur a renoncé au portrait traditionnel de Guillaume en donnant à voir celui-ci, non  
    pas au moyen d’une description topique qui le présenterait de la tête aux pieds, mais a  
    travers les plaintes de sa mère. [↑](#footnote-ref-18)
19. Le nom de I’enfànt n'a pas encore été donné par le texte, d’où la présence de périplirases  
    ou de noms communs comme «l’enfant». On ne saít comment le vacher a appns ce nom,  
    peur-être par l’enfant lui-même, âgé de quatre ans, mais dans ce cas on peut êrre étonné  
    que ceiui-ci n’ait pas donné d’autres renseignements sur son identité et sur ses parents,  
    comme le suggère l’ignorance où il est, jusqu a la reconnaissance finale, de son lignage, La  
    révélation seconde du nom (le vacher I’apprend à sa femme), le silence quant aux madions  
    intermédiaires (comment le vacher l’a-t-il appris?), le caractère anodin de I’iníbrmation,  
    contrasrent avec les romans médiévaux dont l’intrigue est fondée sur la quête du nom (comme  
    Le Bel Incomtì) et, si l’enfance de Guillaume présente quelques points communs avec cellc  
    de Perceval (voir introduction supra, p. 74-75), ia révélatiorr du nom est traitée dans notre  
    roman avec une désinvolture qui peut suggérer un traitement paroclique cíu modèle. [↑](#footnote-ref-19)
20. La douleur du loup humanise la créature : rétrospectivement ces sentiments humains  
    s’expliqueront par le íaic que c’est un homme métamorphosé en loup, dont seule l’a]sparence  
    (et non la nature) a été modííìée, conformément à la représentation des mér.arnorjshoscs  
    héritée de saint Augustin (voir L. Harf-Lancner, « La mécamorphose illusoire : des rhéories  
    chrétiennes de la métamorphose aux images médiévaìes du loup-garou », Annales < ììainmnies  
    Sociétés Cìvìlisatìons), 1985, t. 1, p. 208-226 et C. Noacco, La mêtamorphose dans la ItUératun  
    française des xtf et xnf siecles, Rennes, Presses Universitaìres de Rennes, 2008, p. 34 iij.) [↑](#footnote-ref-20)
21. Le texte médiéva! note la vitesse par I’expression a esperon (v. 251) qui au sens prcmier  
    renvoie à un cavaiier qui, ayant éperonné sa monture, va à vive allure. Cette expression,  
    comme dans le Roman cle Renart qui en fait grand usage, souligne l'anthropomorphisme  
    sonriant de la représentation du loup, qui contredit ranimalité brutale traditionneliement  
    associée à cet hybride monstrueux. [↑](#footnote-ref-21)
22. { Ce ^este (noté diins ie texce par íe verbe eudìner v. 266) esc ìe même que celui quî dans  
    le B/sdcrvrt'! de Marie de France signale Ì’hnmanicé du héros cransíormé en loup iorsqu’il  
    rcnconcre le roi (éd. K. Warnke, présenté par L. Hari-Limcner, Parîs, Le Livre de Poche,  
    Lettres Gothiques, I99<L v. 155). [↑](#footnote-ref-22)
23. La rétérence au iivrc et à la source écrice accrédicant Ja fabie esr coariuuc dans les romans,  
    aussi bien en vers qu’en prose, ec elie csr souvent incroduite dans le cexce dès ie prologue.  
    Ici, la mention esc ciésmvoite ; eile n’a pas été précédée dans les premiers vers par ia mencion  
    d’une source écrice (que i’on ne tronvera qu’à ia íin cle l'ceuvre), et elle incervienc au momcnc  
    ie pitis merveiiieux, aiors cju’il est cjucscion de ia mécamorphose du loup-pirou. L’auceur joue  
    avec\* les convcnrions romanesques : son insiscance (lu référence au livre est reiayée quatre vers  
    plus loin v. 280, le terme esVure renvoyant tradinonneiiement à la source écrite) tout comme  
    í’impression que le iecteur peut avoir que ces vers servent surcouc à ia rime, décournent ie  
    topos ec pourraient soulipner au concraire le caractère Hctií de la fabie.  
    li laut corriger trrí de l’édition en ert (vers 277 du manuscrit). [↑](#footnote-ref-23)
24. í La marâcre sorcièrc est une figure qm pourrait avoir unedimension foihiorique. Cette sorcière  
    est portupuse et surronr reine d’Lspaijne. Au Moyen Age le Porcugal n’est pas parriculièremenc  
    répuré potir sa sorcelìerie, concrairement à LLspapie, Tolède étant connue dans les cextes potir  
    sa íormacion universiraire en c'est-à-dire en magie (voir M. Stanesco, « Nigron/c/nee [↑](#footnote-ref-24)
25. et universicé ; scolascique et merveilleux dans ie roman írançais au Moyen Â#c», Mì/ìeux  
    im/i’i'rs/!a/rt'S tl u/o/taÌ/téì/rhaì/ic, dir. D. Poirion, Paris, Prcsses universitaires de la Sorbonne,  
    1987, p. 129-f-Li ec j.-P. Bouciet, Entre sáence et nignnnance. Astrolngit, divniatiun vt u/cigu’ dam  
    ÌOcndeut nn’d/éval (xit-xv siècles), Parts, Publications de la Sorbonne, 2006). Le nom de ia reine,  
    qui se décline sur ie modèle BnnnU/Brandain, et cehii de son hls, Brandin, sont oripnaux,  
    même s’iis rappeiJenr Jes nombreux pc-rsonna^es, reievès aussi bien par ícs mdex de Flucre et  
    dc\* West, dont les noms commenccnr de la même laçon, teis Brandelis ou Bran^emuer. [↑](#footnote-ref-25)
26. Le manuscric préscncc Hiett sa/ cji/t' Brcn/da/n jn sa men au lieu de B/ea sait cj/n' Bradain f/t  
    mui/t't’ (v. 289). 11 faut corripcr pour rctabíir ia rimc avec le vers suivanc (De m/t de geus [↑](#footnote-ref-26)
27. estoít loee). La correction retenue est ceiie cìe Micheiant, acceptée aussi par A. Micha. [↑](#footnote-ref-27)
28. Regne (v. 296) est une graphie, par aiileurs bien attestée, de raìsrrìer (« parler », « discou-  
    rir ») et non de « régner ». Cependant l’homonymie suggère peut-être que la reine, voyant  
    l’héritier si éveillé et parlant si bien, devine en lui le iutur roi. [↑](#footnote-ref-28)
29. Le système hypothétique est constitué d’une principale à l’indicatíf présent (cort) et d’une  
    subordonnée au subjonctif plus-que-passé. C’est là un phénomène d’asymétrie relativement  
    fréquent en ancien français (voir P. Ménart, Syntaxe de l’ancien français, Bordeanx, Bière,  
    1994, p. 238), qui a ici pour effet de dramatiser l’attaque du loup, exprimée à l’indicatif.  
    La correction que propose A. Micha pour le vers 316 est vraisemblable. [↑](#footnote-ref-29)
30. A. Mícha propose en note pour le vers 326 la correction de la siev't en l’ont stevi qu’il ne  
    reprend pas dans íe texte (« on a envie de corriger... »). Je pense cette correction nécessaíre.  
    Les deux péninsuies, ibérique et italienne, sont pensées comme voisines dans le texte  
    (cette représentation n’est peut-être pas étonnante pour un auteur qui, d’après la langue  
    qu’il utilise, est vraisemblablement originaire du Nord-Est de la France oíì de Picardie,  
    et bien plus tard, Oftènbach clans Les Brigancis n’hésitera pas à inventer une frontière  
    commune à l’Espagne et l’Italíe, que ses contemporains confondaient volontiers dans ttn  
    même folklore du Sud). [↑](#footnote-ref-30)
31. Nous proposons tlt' mochhcr la po/x'ruaciofì dc î edinon A. Micha cn mettant un point  
    à la hn tlu vers 535. [↑](#footnote-ref-31)
32. Cc dcveioppernent transposc dans le moncle dcs paysans le topos dc J educatíon du jcunc  
    noble, Jrécjiicnt dans !es romans, cn insistant cependant partiadièremcnr sur la chasse  
    à l’arc (ticsiyncc par trois synonymcs v. 369), qui cst une acnvitc nobJe, dont l evocation  
    ici marquc ia vcritablc nature dc i’cníant. [↑](#footnote-ref-32)
33. 5 h’enlanc [>ranquc la ic/r^ssu^ vaicur ariscocratique par excellcncc. [↑](#footnote-ref-33)
34. il iauc cornyer stntinnt du vecs 583 ’• le manuscrit prcscnte svmoìit (du vcrbe semoudrv :  
    «incitcr»). [↑](#footnote-ref-34)
35. L’opposition entre Nat/nv et Norrrt/trr (ce tcrmc médiéva] renvoie à l’éducaríon) scra  
    constante clans le textc, à travers dcs tormulations plus ou moins aJJc^oriques. JGn Jabsence [↑](#footnote-ref-35)
36. l.e mamiscrit présente unt iorme .17 à la plaee cie la conjonction hypothétique je : il peut  
    s'agir d'un crait anglo-normand (voir Ph. Mcnard, np. til., § -145). [↑](#footnote-ref-36)
37. Le texte médìéval précise, chuis un de ccs groupes tcrnuires toordonnés et rhctoriqncs [↑](#footnote-ref-37)
38. qu il apprccic particuiìèremcnt (c/. v, 569 /iertvr r/ ivrhnnir r/ Imirt') - ni dans un bourg, [↑](#footnote-ref-38)
39. m dans une vìllc, ni dans un châtcnu ». [↑](#footnote-ref-39)
40. (I (aut, dans í édition, transcrire Pìere ct non Pierrr (v. 509). Lc (jne tlu début du v. 508  
    n'cst pas évicícnt à intcrpréter : je considère qu’il s agit d un ijue explicatil, rendu par la  
    ponctuation ( :) cn français moderne. [↑](#footnote-ref-40)
41. L’éàitìon notc ourtrageus, le manuscrit outrageus. [↑](#footnote-ref-41)
42. La leçon du vacher commence comme ces enseignements parentaux, que représente par  
    exemple ie discours que sa mère tient à Percevai dans le Contedu Graal (éd. cir,f v. 508&/•>■

    Ccpenchmr assez rapidemenc on passe de (’exiiltacion des valeurs courtoises traditionnelles  
    une évocation (ort nuancée de la cour, reprenant un cercain nombre de motiis tradi-  
    tionnels cle ia satire des milieux curiaux. Par ailleurs, révélanr à la iin que son père a écc  
    au service d un noble, Ie vacher juscihe ce double re^ard, à la íois interne er extérieur, ec  
    assume peut-êcre le rôlc de porte-parole cle lauceur. Cec cclaira^e rend aussi plus ambigu  
    le rapport encre Na///re et Nornií//n% enrre la naissance et 1 education : si ie jeune homme  
    esc docc dc touces les vcrcus, c’est cerces parce qu’il esc bien né, mais nest-ce pas aussi  
    parce que son « grand-père » d’adopcion connaissait (es vaieurs courtoises \* Le vacher,  
    ensei^nè par son père, ne serair-il pas un excmple de ce que peut la i/orrt(//re, i’accjuis > íi  
    serait au iait des vertus courtoises, qu’il nendrair de son père er qu'il aurair rransmises à  
    son hls adoptii. La valeur cie Ciuiìlaume tìendrait donc: à ia íois de norreti/re er de Na///re.  
    Si 1‘auteur vaìorise Nature dans une perspective très netcement íéodale, ii n’en est pas  
    moins lucide sur ie monde de ia cour, Jes valeurs cunales et ies valeurs nobiiiaires ne se  
    superposanc pas (voir pour Ics encíqucs portées à ia cour de France et à la curie romaine  
    (qui peuc-ètre déceinc sur iu cour de Romc décrite par [e roman) dans le dernier qtiarr du  
    XUî1' siècie, J. Lemaire, Lrs visioi/s Je omr dcnts lci iitlênitnre frciï/çaise cie ln fu/ d/t Moyen Ayf,  
    Bruxellcs Paris, Klincksieck, Í99-J, p. 22 sq. «cour er jjens de cour dans la lirtéracure  
    avant 1328»).

    1-e comique de ees noms paysans (que l’on rerrouvc aussi dans Ámassi// et Nicolette) csr  
    souiigné par ia rèaction de i’empcreur. L'actention est attirée par l’eíier de liste, qui peut-  
    ctre parodie ies ènumèranons de chevaliers, en particulier à ia cour d’Arthur, comme  
    dans E/x't et Eiude (écì. M. Roques, Pans, Champion, 1981, énomération des chevaliers tie  
    Ìa 'i'able Ronde v. [(slìsq). Le nam Huet rappeiierait avec humour Biiis, roi d’Antipode  
    dans ì’énumération des convivcs du maria^c d’Hrec (v. \9-il). Le burlesque vient tl’une  
    double transposition : dans ie montle de ìa paysanncne, dans celui dc l’enfance (signalè  
    par ies nombreux sufhxes diminutiís). La rimc Cresl/ieuiEaïeu, qui associe dcs noms au  
    sémancisme contrairc, est certainemenr aussi humoristique. Doit-on aiier jusqu'à èmectre  
    riiyjx)thèse que ia mention d'un Cnsti/eu (au nom (réquent par ailleurs) signale l’imertextc  
    du Con/ed/i GnntL tlont le hèros Perceval, éievè commc Guillaume à l’écart dc la chcvalerie,  
    est enievé au monde sauva^e de son eníance par i’intrusion d’ «émissaires» de ìa cour,  
    égarés comme i’emperenr tie Rome? [↑](#footnote-ref-42)
43. Le planctus noble est transposé dans le monde paysan par le discours de cette femnv..  
    qui mentionne les valeurs nobiliaires, non sans cependant une certaine sagesse pratique  
    (notée par le terme servise du vers 617, ambigu, renvoyant à la fois au service noble et au\  
    tâches que ie jeune homme assumait à la ferme). [↑](#footnote-ref-43)
44. La vachère frôle le destin de la mère de Perceval, qui meurt de chagrin quand part son  
    fiís. Cependant la promesse du gain la sauve : la satire, légère, s’est déplacée, à ia faveur  
    d’une discrète parodie, de la noblesse de cour à la paysannerie. Si la vachère, comme la  
    mère de Perceval, est pauvre, si toutes deux pleurent leur garçon, ia première est consoiíe  
    par le profit espéré. [↑](#footnote-ref-44)
45. Cet épisode détourne le motif traditíonnel de la chasse aventureuse, au cours de laquelJt  
    un personnage perd le groupe de chasseurs, se trouve isolé, et rencontre l’aventure, parfois  
    féerique comme dans le cas de Partonopeus de B/ois, dans la forêt, lieu de la merveilh (ici !e  
    lotip-garou). Le potentiel merveilleux de i’épisode est cependant annuié par la piaisantefie  
    de la troupe qui retrotive le roi et assimile le jeune garçon à une prise. Cette comparaison  
    rappelie qtte le jeune garçon, nourri par un loup-garou, a en lui une part d’animalité, qtu  
    justifie cette image. [↑](#footnote-ref-45)
46. 1 La princesse porte le même nom que la lée cjtic Piirtonopeus t!e Blois rencontre nprès s'être  
    égaré iors ef'une chasse. Ce nom, résomiant en éelio uu comparatif latín sipnule [↑](#footnote-ref-46)
47. excellence tle l’hérotne. Le début du roman est raconté par l’emperenr : cerres tl s’ttgtc  
    d'informer ltt demoíselle, mais le texte aurait pn être plus économe. Ce réstimé assure cjue  
    le lecteur suit bten lc récit, mais ce récapiculatif''accumule stirconc des mottls bien connns  
    par aiileurs, il les concentre et sugp'ère tin jeu pluriel d'intertexcualité qtti convainc de Itt  
    pertinence d’une lecture parodique (relevons pnrexemple les vêtements qui permettent  
    cle reconnaître l'enlant comme dans Fmiit de Marie de France). [↑](#footnote-ref-47)
48. La comparaison entre les hommes et les animaux nourrit la problématique de la frontière  
    poreuse en l’humain et l’animal, qui se superpose au questionnement autour de l’inné et  
    l’acquis, Norrdure et Nature. [↑](#footnote-ref-48)
49. L’édition note tost (v. 752), le manuscrit tos, beaucoup plus satisfaisant. [↑](#footnote-ref-49)
50. Ce second portrait reprend des qualités déjà énoncées, et les vers 773-774 (qui font passer  
    les nobles de Lombardie et de Rome pour des vilains) íntroduisent un doute provisoire  
    sur les vertus innées de la noblesse. [↑](#footnote-ref-50)
51. La rime incomplète et la syntaxe attestent du fait qu’il manque un vers que je reconstitue  
    sans aucun garant, imaginant un sens plausible. [↑](#footnote-ref-51)
52. La figure de Fortune est ftéquente dans les textes (voir I’ouvrage fondateur de H. R. Patch,  
    The Goddess Fortuna in Medieval Literature, Cambridge, Harvard University Press, 1927,  
    ainsi que Forturte artd Women in Medieval Literature, dir. C. Attwood, Nottingham French  
    Studies, t. 38, n° 2, 1999). Si Fortune connaîr une vogue particulière à la fin du Moyen Agt  
    (C. Attwood, Fortune la Contrefaite. L’envers de l'écriture mécliévale, París, Champion, 2007/,  
    sa présence, héritée de l’Antiquité, est marquée dès ies premiers textes, à travers son  
    attribut, le roue. Le texte présente une anaphore (bien est répété en début de vers anx  
    v. 899-891), qui dramatise la plainte. [↑](#footnote-ref-52)
53. Le texte présente deux termes sergant et ampas (v. 902), qui semblent synonymes et  
    désignent le serviteur. Dans son giossaire, A. Micha traduit le second par «serviteur»  
    Cependant ce mot ne se laisse pas clairement reconnaître. [↑](#footnote-ref-53)
54. Ce lonj; monolopoie reprend ìe topos de la plainte amoiireuse. Lévocation des souH'rantes  
    er clcs sympcômes, d'inspiration ovidienne et reprise par les premiers romans, esr ,ci  
    traditionnelle, tout comme le procédé stylistiqiie qui consistea interpelier divers mterlo-  
    cuteurs ficcit's et à multiplier ies questions, en jouant sur tes rythmes opposant la bnèveté  
    des interropations eliipticiues (Cot Jonl ? v. 864 ; P,,r ím ' v. 869) et la symaxe compiese  
    ties phrases analysant les semiments, au prix de rciecs ec d enjambements nombreux. U-  
    monolo{!ue de MéHor reprenct celuí que ptotvonce btvinie, amoamm inqmète, dans £,te„  
    (éd. J.-J. Saiverda de Gtave, Paris, Champion, 1983, t. 2, v. 8083 sq.). \_

    ■. 2 La metaphore de la chasse poti r représenter 1 'amotir est topique au Moyen Age. Héritee de  
    I’Art J'Anua- d'Ovide, elle s'appme sur l'importance de cette activité dans les ptatiques  
    médiévales. Dans le texte, ia chasse, ia prédation. sont des motils récurrems, dédmés  
    diversemc-nt et permectant de poser le problème des rapports entre) honimeet<fe l'animal.  
    Le passap'e est très rhétorique et joue sur ies paradoxes. Un chiasme {0n sm pme. dprne  
    i mií v. 914) iliustre particulièrement bien le mouvement atmiaire dt\* l'ûrtimeqiiesnblt  
    g;.- ìa maiheurtu$e et Ut dòture tUi piège où eiie est reteï’uie, [↑](#footnote-ref-54)
55. II manque dans le manuscric au moins un couplet d'octosyllabes, comme en témoigne  
    l’absence de verbe, corrigée dans la traduction par l’ajout de « exhala ». [↑](#footnote-ref-55)
56. Alexandrine joue le rôle de la conficìente, d’inspiration ovidienne er promis à nn liel  
    avenir, par exemple chez Racine. [↑](#footnote-ref-56)
57. Cette notation correspond à la coucume médiévale de parrager les lits. Le songe amoureux  
    qui snit, d’inspiration ovidienne, est un topos. Sur le songe amoureux dans les cextes des  
    XII' et XHf siècles, voir M. Demaules, Étude mr le rêcit de rêve dans la littératim rmnanesque  
    des Xn' et xnf siècles, Paris, Champion, 2010, qui ne retient pas Guillamne de Palerne dans  
    son corpus (sur le vocabulaire du songe, en particulier avision qu’emploie notre texte. voir  
    p. 44 sq., sur le songe amoureux dans le roman courtois p. 217 sq). Le texte esc forcemenr  
    inspiré par le songe cle Didon dans Eneas : la reine de Carthage, comme Guillaume, fan-  
    tasme de nuit et étreint son oreiller (éd. cit., 1.1, v. 1243). Cependant la récriture passe jmí  
    une inversion, qui signale la volonté de déconstruire les modèles, peut-être sur le mode  
    parodique : c’est l’homme et non la femme qui étreint l’oreiller; ì’issue sera heureuse  
    non fàtale; c’est la confidente qui prétend faussemenr recourìt à une herbe (magiqin. ■'/  
    alors que dans Eneas c’est la princesse elle-même qui invente une fausse sorcière afin de  
    pouvoir se suicider (v. 1948 sq.). [↑](#footnote-ref-57)
58. Au iicu cjue ia comparaison soic prise en charge par le narraceur, iei, c’csr ic discours du  
    personnapc qui la cìévcloppe. Le thcme de la chasse ec de l’amour predacion, récurrent,  
    rrouve tci itne nouvelle expression. Le poèce, íèru dècymologie comme tous les auteurs  
    médiévaux, joue-t-il sur l'ong/ne du mor ucughrr Uiugulciru, íe singulier, le solitaire)pour  
    souiigner la soiirude de l'amoureux ' [↑](#footnote-ref-58)
59. une opcique qui rappelle Chrétien de Troyes, chantre de l’intégration sociale de l’amour  
    courtois. [↑](#footnote-ref-59)
60. La rime songehnensonge des vers 1199-1200 est un passage obiígé dans ies récits de songe  
    (voir introduction, p. 101). [↑](#footnote-ref-60)
61. Ce locus amoenus topique, avec son cìécor printanier, laisse présager un développement

    amoureux. [↑](#footnote-ref-61)
62. ì Comme ;iu vers \ 366, un' Mhsnm au vcrs l4.\*0 présence \m du suhjonctif' à

    valetir injoncrive inrrocìiur pur arr qiu, concrairement à l'emploi hahirucl dç cette íbrme,  
    incìique moms un regret qu un orcire atténué. [↑](#footnote-ref-62)
63. Là où leciition note het/eiïn'M) on )ir cìans )e mitnuscric híiueinttul- [↑](#footnote-ref-63)
64. À la place de desruit (dans I’édition) le manuscrit présente destruit. [↑](#footnote-ref-64)
65. Au vers 1522, on note l’ellipse dea, possible dans le cas de propositions coordonnées (voir

    P. Ménard, Syntaxe de l’ancìen français, op. cit., § 418).

    t Au vers 1546, à la nme, la lorme tm est un eas sujet pluriel picard (voir C. Buridant,  
    u(>. >'/!., § 130, remarque). [↑](#footnote-ref-65)
66. Les Saxons sonc cradidonnellement représenrés comme des envahísseucs bcucaux, cju'i!  
    s’agisse des chansons de gesre comme Les Saïsms de Jean Bodel (enrre 1180 ec 1202) ou  
    des romans, en particulier dans la tradition arthurienne, où Arthur doit hiccer conrre

    eux. [↑](#footnote-ref-66)
67. Le vavasseur ou vavassal (du latin médiéval vasstts vassorum : vassal des vassaux), étair le  
    vassal d’un seigneur lui-même vassal. L’énumération adopte une hiérarchie descendanre.  
    Comme dans les vers qui suivent, l’effet de liste, souligné par des anaphores (tant dans ies  
    vers 1878 sq.), dramatise et confère un caraccère épique à la scène. Ce sont ià des procédés  
    souvent utilisés, aussi bien dans les chansons de geste, que dans ies romans en vers. [↑](#footnote-ref-67)
68. Le duc est ici présenté comme un vassal rebelle, qui ne respecte pas les procédures féodales.  
    L'hommage lige oblige ie vassal pius étroitement vis-à-vis du suzerain que l’hommagc  
    ordinaire. [↑](#footnote-ref-68)
69. A. Micha considère qu’ «il y a sûrement une lacune après ce vers, car il n'est pas dans les  
    habitudes de l’auteur d’ouvrir brusquement le style direct sans un verbe de déclaration  
    qui précède ou en incise » (note p. 99). Si lacune il y a, elle ne pose pas de problème à la  
    traduction. [↑](#footnote-ref-69)
70. La compar-aison avec des animaux (clonc le dra^on, monstrueux) serc> en particulier  
    dans les chansons de jjeste, à souligner ia lorce des combactants. La rou^eurdcs yeux de  
    Guillaume, aìnsi que ía mencion du drajton, sonr des indices inquiétancs, qni annoncent  
    peut-ccre ranimaíisation du héros. La surenchère dans la description áu f//ror guerrier esr-  
    eile porteuse d’une visée cririque, qui íerait basader le texte du pastiche vers la parodic  
    épìque í' ii est diílìcilede trancher. H est possible de pius que le dragon, tradicionneilemcnc  
    assodé à Archur, contribue aussi à déconstruire ici ie rnodèlc arthurien. [↑](#footnote-ref-70)
71. La comparaison avec la llèche, cour comme ceiíe que l’on crouvera pius ioin avec i’aiouecte  
    (v. 2089), sont topiques quand il s’agit ci’exprimer ia vìtesse. On notera cependant que  
    celle de Lalouecce, servant à peindre ia íuite des Saxons, maimène quelque peu ía tradi-  
    tion, en transposant sur Fadversaire tournanr lcs calons un motií rendant piutôt compce  
    de la rapidíté de i’attaquanr. Par aiîleurs i’irna^e de i’alonette íuyanc devant 1 epervier  
    encrecient ì’imaginaire de ía chasse que déveíoppe ì’ensembie du récit, dans )es domaines  
    amoureux, sociaux, guerriers. [↑](#footnote-ref-71)
72. C,e pcrsonnage n’a pas été introduit dans ie récit, i! ne s’a^it cependanc pas d’une Ìacune.  
    Le nom est Uimiiier aux amateurs cle chansons cle gesce, hìer comme aujoiird’hui, et (e  
    contexte permec d’identiiier clairement en iui un ennemi, au sujet duque! d ne sera pas  
    besoin d’en savoir plus, puisqu’il meurt aussirôc après avoir été introduit dans le texte,  
    La coioration épique du nom remonte, enrre aucres, à ia Chausou cit Rdami: ie valeureux  
    Thierry y aiironte Pinabe) dans un long combat dont ii sort viccorieux. Le nom de Thierry/ [↑](#footnote-ref-72)
73. Teri n’est pas porté par un chevalier appartenant au camp du héros dans Guillaume de  
    Palerne : cette inversion peut être un indíce de ia dimension parodique de ce texte qui  
    par ailleuts joue sur la surenchère et l’excès, Cependant il semble que les reprtses épíques  
    soient plus de l’ordre du pastíche que de la parodie qui instaure une distance suspicieuse  
    avec le modèle : la tendance natutelle de la chanson de geste à pratiquer I’amplitìcation  
    rend délicare l’évaluation de l’exagération parodíque, et le nom de Tettí, adversaire  
    de Gttilíaume, au nom lui aussi épiqtte, peut se justifier par le souci constant du texte  
    d’évacuer toute trace de paganisme et donc de donner au héros un adversaire portant tm  
    nom bien chrétien. [↑](#footnote-ref-73)
74. Deux vers, en contexte, sont semblables (v. 2064 et v. 2076): cette reprise, avec une très  
    légère moditìcatíon, évoque les pratiques épiques. Dans les iaisses des chansons de gesre  
    en eíïet les auteurs jouent sur la répétition et les variations de détails. L'auteur de roman  
    ne cherche-t-il pas à pasticher les textes épiques? Certes lepastiche n’est pas une notiort  
    habítuellement convoquée dans les études médiévales, mais quelques travaux invitent  
    actuellement à réévaluer cette notion en contexte médiévai (voir le volume Fautedestyle:  
    Enquêtedupastiche mêdiéval, dir. I. Arseneau, Etitdes Françaises, t. 46, 2010 et l’introduction.  
    p. 84 sq.). [↑](#footnote-ref-74)
75. Contrairement à Terri (Thierry), Josson du Pré porte un nom dont la banaiité rustique  
    détonne petit-être un peu dans un contexte épique. On ne trouve pas de personnage de  
    ce nom dans le Re'pertoire des noms propres de personnes et de lieux cités dans les chansons de  
    geste françaises et les ceuvres étrangères dérivées en 5 volumes d’André Moisan, Genève, Dro2,  
    1986. [↑](#footnote-ref-75)
76. Le motif épique des viscères répandus, l’accélération des combats (les adversaires, de plus i n  
    plus rapidement vaincus, n’ont plus le droit à une identité, mais sont réduits à l’anonymat  
    et à la mention d’un rang), le jeu sur la variation dans l’évocatíon des conséquences des  
    coups, contribuent à donner au rexte une tonalité épique. [↑](#footnote-ref-76)
77. Le vers 21%, ubsenr clu mantiscric» esc uae correccion de Michelnnr, recondmtc\* pur Micha.  
    Le systèmc cìes nmcs laisse eiìectivemem supposer une hicune.

    Le texre médicval présence une subordonnèe (Qui d<>nt vást v. 2227) sans principale, ce  
    cjin ìaisse supposer une iacune. [↑](#footnote-ref-77)
78. Terri esr un enfes, un jeune homme. Comparable au Vivien, neveu de Guillaume, tle la  
    Chanson d’Aliscans íl reprend un modèle épique connu, ceìui cíti héros dans la fleur de i'â/;c  
    promis à !a mort, pleuré par son oncle (sur la relation unissant les oncles et les ne: ■.■ ,.  
    voir R. Bezzoia, « Les neveux », dans MélangesJean Frappier, Genève, 1970, t. 1, p. 89-11U  
    Cependant ici c’est dans ]e camp des ennemis, et non dans le camp du héros comme dans  
    Aliscans, que se bat ce personnage. Les deux déplorations sont topiques. Celle de i’onde  
    reprend, stylistiquement, le modèle du questionnement douloureusement insiscant dans  
    les monologues amoureux (v. 2161).

    1. Le vers 2160 ne figure pas dans le manuscrir : les rimes indiquene cependant une lacune.  
       La traduccion s’appuie sur ia correction proposée par Michelant et repríse par Micha.

    [↑](#footnote-ref-78)
79. Au vers 2181 on lit dans le manuscrit se viax non (et non se vix m»i que note l’édition  
    A. Micha). Se viax non est constitué par le renforcement par vels (vel iatin suivi du.v  
    adverbial) de se non (voir C. Burídanc, Grammaìre nouvelle de l’ancien français, op. cit.,

    et § 564). [↑](#footnote-ref-79)
80. Les vers 2251 sq. sont introduìts par une locutíon conjonctive tant ctm suivie du subjonctif.  
    Nous avons considéré dans la traduction que la principale était n’arís talent de moi prendre,  
    men essïent. Mais tiex (fiex nouveles) laisse attendre une corrélatìon {tiex que n’are's talent,  
    avec que omis, comme souvent). Dans ce cas la principale semble manquer. II est possible  
    qua cause du subjonctif'et de la longueur de la phrase, où s’imbríqueraient plusicuts  
    propositions (dont l'une avec ellipse de la conjonction tiex . ■. [que] n’arés), la phrase nit  
    évolué vers l’optacif. On petit atissi supposer une lacune, [↑](#footnote-ref-80)
81. II s’agit de la monture de Guillaume. Elle porte un nom très fréquent pour tm cheval,  
    et i’auteur ne prend pas la peine de I'identifier clairement. [↑](#footnote-ref-81)
82. Le nasal est une partie métallique qui, dans un heaume, protège le nez. [↑](#footnote-ref-82)
83. Le systèmt dc-s nmes sugfièrc qu'U mauquc un vers (v. 246(1). [↑](#footnote-ref-83)
84. Le manuscrit donne ou. II semble cju’il faille corriger le u en q (voisin sur le plan graphique,  
    en particulier à l’initiale des vers). Le terme perron, dans le texte en ancien français, désigne  
    unegrossepierre qui sert à monter à cheval ou à en descendre. II correspond au « montoir »  
    du français moderne. Perron peut aussi renvoyer à la cour ou au grand escalier (en pierre)  
    par où l’on entre dans un château (après être descendu de cheval). [↑](#footnote-ref-84)
85. Dans I écìition Micha, il Luit ôtcr la virgulc après tuasajitrm vers 2707. [↑](#footnote-ref-85)
86. Lanteiir pratiqne rentrclacemem, qui consiste à racontet altemanvcment Ehistoíre de  
    ptiisieurs personmijîes ou gnxipes de pctsonnages. Ce procfdé, clont on trouve ies pré-  
    misses dans faltcrnance des aventurcs de Gativain et Pcra-val á.m le O.nte Jn Graat cìe  
    Chfétien de Troyes, est iargcmcnt milisé dans lcs romans cn vt-rs à la lin du XiL ec au  
    Xill siècle. II esr généralement soulígnc parcìcs intetvcnuonstlti narrateur, stèréotypées,  
    cpii précisent de quel personnage il ne scra pltis cjnestion t-t dt- qui le récit s'occupera  
    à la place. Le terme d « emrelacemenc >\* a cté proposé pour h première íois par F. Lot  
    dansson BtnJe snr It Lamtlui e» Prm', ftira, 191,9, p. 17 ct p. 2S, Pour une syndièse, voir  
    D. de Carnty Sur riirgamsatiaii Jn 'irnUm m pnse, Paris, Chnmpion, 20(0, p. 31 sq. La  
    trame biographiqtie cst ici comhmcc à l'emrclaccmcnt, dom h lormulation présente tles  
    dtiplications cpii pctivcnt soit avoir unc vafeur d'insistance,scnt signaler une visée paro-  
    clitjtie. La tormulation me stmble anssi témoigncr jyar son (Ifvcbppemcnt cle i'mtluence  
    des romans en prose ct coníirmer une tlatation tardive dc GnilLm/t Jt Pa/true. [↑](#footnote-ref-86)
87. La strnctnre mctricjue, présentunr un conpier de rimes phtes incomplet, laisse stipposer  
    une Ucune au v. 27.51. [↑](#footnote-ref-87)
88. II f’aut ajouter une ponctuation (, ou;) dans ì’édition à la fin du vers 2764. [↑](#footnote-ref-88)
89. Le texte médiéval présente la prépositionpor (v. 278$) qui peut avoir une valeurconcessive

    (voir C. Buridant, Grammaire muvelíe de l’ancien français, op. àt§ 385c). [↑](#footnote-ref-89)
90. í Le vers 2795 57/ a nmtt ater. (>ttís je sans hn c présente une construction sans complément  
    cìirect de ptmir, très économique. qtii exprime habilement l'absence, !c manque. [↑](#footnote-ref-90)
91. Les discours passenc souvent en ancien trançats du m au ms avec unc soupbse que n'a  
    pas le Irançais moderne : la plupart du temps je n'ai pas conservé ces alternances dans ia  
    traducrion. Cependanr dans le cas présent, I alternance du tutoiement et du vonvoiemenc  
    peut vivoir une valeur dramaticjue et témoignet du désordre des passions: aussi l'ai-je  
    exceptionnellement conservé.

    ‘> i.’accumtilation de quaiificatits qni santrenr le vers 2S2i (Mr Ira A» àimame) peut  
    être imerprétée soit comme la marque d'une dramatisation partictilière, soit comme le  
    signe d'une prisc de tlistance ironique par rapport a laconvemion (Mthétiqiie des amours  
    contrariées. [↑](#footnote-ref-91)
92. Le passage est rerors. Le texte présente l’adverbe loiammnt, dont la valeur est ambiguê :  
    veut-il dire que les amancs respectent la promesse qu’ils se sont faite — c'est-à-dire tout  
    se donner — ou bien qu’ils respectent la moralicé? Par ailleurs, pourquoi dire que tous  
    deux s’en vont ? Seule Mélior part. Cette íìn semble oublier provisoirement que tout s’est  
    joué quand Guillaume était au lit et qu’il n’a pas à rentrer chez lui. La contradictioíi  
    flagrante entre les deux vers successifs 2876 et 2877 tient à ce que l’auteur a appliqué  
    une scène topique, celle du rendez-vous amoureux à l’extérieur, en général chaste, qui:  
    oblige les amants à rentrer ensuite chacun chez soi, à une situation originale : l’amant:  
    est malade, au lit. L’agrammaticalité narrative qui en résulte n’est peut-être pas tant due;  
    à une inadvertance d’un auteur malhabile ou à une erreur de copiste, qu’à la volonté aej  
    signaler le décalage, voyant, entre ia topiqtie, la convention, et la << réalité ». Les problèmesj  
    posés par ce passage seraient dus à la volonté de l’atiteur de démychifíer la chastetí díj  
    l’amour courtois. [↑](#footnote-ref-92)
93. Les éiufmeracions il'instniments tie musique sonc copiques clans ies romans conrtois: voir  
    M. Jeay, Lc o>»!ì)ivrn: dcs umts. L't/sa^c des i/stcs ciaus Lt ítitcVíìtm'c n/cdtcralc (xir-x\A s/àies),  
    Genève, Droz, 2006. Stir îes inscmments cle musique au Moyen A#e, voirC Riot,C/L/)/n  
    ct msírunn'iits. 'l ro/trct/rs ct jou^ic/trs att Moycu A(iv, Paris, Desciée cie tìromver, (995. U\ mte  
    est un instrumetu ;\ cortìes pincces. [↑](#footnote-ref-93)
94. Les vers 2952-2953, comme souvent les plaintes amoureuses, présentent une forte sutcharj'e  
    rhétorique. Ces vers concenrrent cìeux ammiinatmms (polyptotes): acointaìlacointance; defiia  
    afiance. [↑](#footnote-ref-94)
95. L’auteur ne semble retenir que les peaux d’ours et oublier la peau de serpent. C’est peut-êtri  
    le rôle primordial que joueront ces peaux qui explique plus haut le chifíre « deux ». Au  
    point qu’on peut se demander si dans la leçon originale il n’est pas question seulement  
    de deux peaux d’ours, la mention de la peau de serpent s etant imposée à un copiste par  
    exemple pour compiéter un vers peu iisibie. [↑](#footnote-ref-95)
96. L’ours est un animal dont la symbolique est très riche au Moyen Age. 11 a ia réputation de  
    s’accoupler comme les humains et dénonce ici la dimension sexuelle de l’aventure. C’cst  
    aussi un animal royal : l’enjeu ultime du roman est l’accession au trône du héros. Voit  
    M. Pastoureau, L’Ours. Histoire d’un roi déchu, Seuii, Paris, 2007. Ce déguisement en ours  
    a une dimension carnavalesque. Pour une iecture parodique de ces déguisements, voir  
    C. Feriampin-Acher, « Guillaume de Palerne, uneparodie 'i », dans La tentation du parodiqne  
    dans la ììttérature médiêvale, Cahiers de Recherches Médiévales, t. 15, 2008, dir. E. Gaucher,  
    p. 59-72. Pour un autre exemple (de la fin du Moyen Age) de déguisement tomanesque  
    posant une problématique en relation avec la sexualité, voir C. Ferlampin-Acher, «La  
    “cervitude” amoureuse : les déguisements en cervidés dans ie iivre V de Perceforest», Le  
    dêguisement dans la littérature françaìse du Moyen Age (suite), Revue cks Langues Romanes,  
    dir. J. Dufournet et Cl. Lacher, t. 114, 2010, p. 309-326. [↑](#footnote-ref-96)
97. Cetre pnère expose un ciitéchisme résumé tiont ies cléments ne sonc [>as choisis ;iu hasartl;  
    tous ies épisoíies nienaonnès posent íe prohième hcs rapports emre i appurenceexténesire  
    et rintérìetir (Jonns, à Ì'imérit'ur tie lu baieme est comme ie Dieu incurné). Ces épisodes  
    entretiennent amsi une reiatìon ti’anaiogíc uvec iu siumtíon hes héros, cachés dans des  
    peaux. Si Dieu n créé l'homme n son imap'e, ia « mètamorphose » cies hcros en ours pose  
    [irobième. [↑](#footnote-ref-97)
98. On lic dans le manuserit au vers 3194 duì et non sui comme le note l’édition. [↑](#footnote-ref-98)
99. Les amants, animalisés par leur déguisement, le sont aussi par leur séjour dans la forêt  
    sauvage. Att Moyen Age, la forêt est un espace de la marge, où ne vivent que les ermites  
    ou les fous. La conciliacion entre passion et nécessité sociale est problématique. C.ornr .  
    Tristan et Iseult dans la forêt du Morois, les deux amants ne sauraient vivre leur amonr  
    qu’en dehors du cadre curial: cependant cette exclusion ne petit être que provisoire. Sur  
    le séjour de Tristan et Iseult, voir P. Le Gentil, « Lepisode du Morois et la signiíïcutt '  
    du Tristan de Béroul», Studia philolopca et litteraria in honorem L. Spitzer, Bern, 195S.  
    p. 267-274 et E. Vinaver, «La forêt de Morois », Cahiers de civilisation médìévale, t. 11,  
    1968, p. 1-13. [↑](#footnote-ref-99)
100. Bien que le texte médiéval emploie le terme merveille et non miracle ou vertu la lectu:.-  
     qtie les deux personnages fcmt de l’aventure est miraculeuse. Le loup apparaît comme  
     une figure providentielle, ce qui contribue à le valoriser et à libérer le garou de >.  
     réputation diaboiique. Ce loup rappelle les légendes de saint François (d’autant que  
     nous sommes en Italie), ou du chien de saint Roch. A. Micha propose de repousser la  
     date de composition du roman aux années 1220 (éd. cit., p. 23), j’ai montré qu’il fallait  
     au moins repousser la date de composition à 1227. Saint François meurc en 1226 : la  
     formation de la légende du loup de Gubio est contemporaine de la rédaction du roman  
     si l’on opte pour la datation basse. Cependant le vol que commet le loup rappelle aussi  
     le Roman de Renart, l’intertexcualité pouvant jouer sur deux genres, l’hagiographie et la  
     fable animalière. [↑](#footnote-ref-100)
101. Uépisodc peut avoir une dimension satmque : Cinrertextc k- p|lls vraistmbiable est ie  
     ìlù///a>/ i/i' ReUi/n.

     > l.t nom dt ec penomtafte a cié retaixlé, ct il est mtroduir <!c kKím abniptti commc sot)-  
     venr dans ce texte. Ce nom tst originai, mais sa iim.le sonne gret „ évoqut’ une liiitition  
     clj'iiasticitie, ce qni esr logique pnistju'il est ie iils tle l'cmisereurdeCirècc, tlont !e nom  
     Patrichidtis ptésente ie mt-me suliixe. laertenitlt» (au vers 871« Lmie/’/nhu présente  
     une iorme trancisée de l'acciisiuil' en -nm) portt tin nom q»i si^nilij, «ílescemianc cie  
     Laerte ». Son nom renvoie doublement à la Grèce, par la lormc tf„ Sll(iìxc> dongine  
     greeque, et par le nom tle Laerte, qm est cetui du père d'Ulysse. UsoMvcoif d'lilysse, à  
     rruvers I’onomasriqije, eoiirnbìie certaincmem à piaccr GmlUmnJ,:pa/:m,solis |c S1„ne  
     de i-a rtise. Le père de Latrtemdus s'nppelle Pamcbnlus (v, (865): son nom snyítèreÀn  
     íondateur nommé Patnce. II laisse aussi enrendre « parricide»(ctt empninrhirin esr  
     artesté en Irançus au débnt dn Xnf siècle, sonj les lormes /e«iv<«/r „ /„,T„7(/é), Avec  
     Laernmdus et Pamchidus, prlnces jjrecs dont ies noms renvoientáEaiDls.(ronomasticiue  
     ancítgue, à imc iipnre connue, l.aerte, à la ruse et à un liomonyme évoíniant !e mcairtre  
     du pèrc. GtiHla/ni/e Je Palerue se sitiie tìans le siílage de la matìère antique, avec sa tigure  
     emblématicjiie, en pnrticiilier dans l.e ilnmau ífe’rtí/w,(Edipe le rtisé parricide Pmimint  
     cette iatabré greo|tie et antiqne, tjiie i'onomasticjne poumit Ihite j»ser alr |c tcxte, est  
     d'emblée míse à f'écarc: il n'y anra pas de meurtre dii père (tìe mèmttjue le metirrrè du  
     irère [)ar Romulus a été conjuré, voir introdncrion ji. 40-4i et p. ^uj.) [↑](#footnote-ref-101)
102. Le manuscrit donne sont (v. 3371) et non ont comme ie note ledition Micha. [↑](#footnote-ref-102)
103. On a là une réminiscence du Tristan de Béroul: dans la forêt du Morois, les deux amanrs  
     s’endorment ensemble (éd. cit., v. 1816 sq.). [↑](#footnote-ref-103)
104. Le système des rimes indique qu’ii y a une lacune au vers 3384. [↑](#footnote-ref-104)
105. N’y a-t-il pas dans cette remarque une valorisation de l’animal ? Le texte dans son  
     ensemble, en particulier en s’appuyant sur le motif carnavalesque du déguisement, invite  
     à réévaluer les hiérarchies. [↑](#footnote-ref-105)
106. Le système des rimes iaisse penser qu’il manque un vers (v. 3396), à moins de supposer  
     que trois vers successifs présentent la même rime en -ont (v. 3395 sq.). [↑](#footnote-ref-106)
107. Après que la première journée a été décrite longuement, le texte accélère, faisant entrer  
     dans la normalìté l’aventure merveilleuse. Le miracle devient banal: c’est là un nouveau  
     signe de l’inversion des valeurs. [↑](#footnote-ref-107)
108. 19« L v. 6672.«/.}. Sur le tissu dans les romans en verset sa vnlenr poétic ueBonvjiî, Texlftí : ilelei traJainu líUÌneù i'tilhéùqiie du mmaii méJièvaì • I eSj'h’rn^ ^  
     ei Ydnine, Pans, Champion, 1988). lci, rauteur, non sans humour m-.

     ime p;ìrr fí joae uvcc fu tracmion, en trompanc l'artencec)n fecteur d'  
     la déception dii lecreur annonce peur-être celle du précendanc à cjui éc|vl|Mrr

     Le somptueux vêrement du prince contraste par ailleurs avcr |P« 1. í\*>pt 51 [↑](#footnote-ref-108)
109. les deux amants. reH!»s [↑](#footnote-ref-109)
110. , dont soni mi,, [↑](#footnote-ref-110)
111. Selon le système horaire médiéval, fondé sur la liturgie, il s’agit de .  
     (latin tertia), qui correspond à l’oflice du milieu de matinée, vers 9 h. L  
     ont cependant eu tendance à se décaler au long du Moyen Àge. [↑](#footnote-ref-111)
112. Le texte médiéval rapproche íes termes garox (lonp-garou) et garist (du verbe garir « proté-  
     ger ») dans les vers 3765-3766. La proximité phonétique des mots suggère» en particuiier  
     au Moyen Age, une proximité sémantìque : le ioup-garou, traditionnellement inquiétant,  
     se trouve ainsi converti en une créature bienveiiíante et protectrice par Ìa magie d’ime  
     paronomase. [↑](#footnote-ref-112)
113. Le manuscrit présente bar (v. 3785). Aìexandre Mícha s'interroge sur ce mot dans ie  
     glossaire de son édition (p. 336) et note : «faute du copiste pour bos ? ». Bar est reìevépa£;le dictionnaire de Godefroy, ie Franzosisches Etymologisches Worterbucb et Ìe Dictionnaire âtí [↑](#footnote-ref-113)
114. À nouveau, un nom propre est donné, sans être introduit. Dans toutes ses autres appa-  
     ritions, l’empereur reste anonyme. Son nom a-t-il été introduit pour les nécessités dela  
     rime (v. 3865) ? Sur ce nom, voir la note 2, p. 175. [↑](#footnote-ref-114)
115. II s’agit d’ornements sur les toits, comparables aux girouettes. [↑](#footnote-ref-115)
116. Cette vision snrplombante lors de l’arrivée dans une cité rappeile la découverte de (  
     par Enée dans Eneas (éd. cit., t, 1, v. 375 sq.)- [↑](#footnote-ref-116)
117. Le nom Bonivent donné tout au début de l’épisode peut être identifié par ie iecteur r  
     comme érant celui de Bénévent, au pouvoir du pape effectivement à cette époque. ■  
     texte est postérieur à 1266 comme je le suppose, ce nom a été popuiarisé par une íameti\*  
     batailie. [↑](#footnote-ref-117)
118. ‘tte mention. Le discotirs commcnce comme tine prise de- parole  
     1), avant cjiùine premicre personne ne soit employée (tìout r«s  
     í tm loctiteur. Ce passape, ìi l'intérieur d’un même discours, du  
     ' très frécjuent en ancien /rançais, mais impossible en l'rançais  
     bfitses dti discours direct peuvent être, ctans ìe texte médiéval, [↑](#footnote-ref-118)
119. amingtute, acceptable en ancicn irançats, ne l est pas en irançats  
     tmjxrsé par la fin dn discours qui ne peut être cju'inciividnel,  
     \*\*©•> i’ensemble des paroles au locntetir isolé qui, dans !e texte  
     'e progressivement. La sotiplesse de la synraxe clu disconrs ati  
     ? la laçon dont tme parole inclividnelle se dégape sonvent  
     ■’f.sede paroie coilective, d’abord peu díllérenciée. [↑](#footnote-ref-119)
120. II fam corriger une coquille de I edition Micha et lireemperereet non emeprere au vers 3963. [↑](#footnote-ref-120)
121. Coquille de I’édition Micha : desdencu pour descendu (v. 3990). [↑](#footnote-ref-121)
122. détourné clans la mcsure où le ^arou n est pas un symhole, mais a bien 1 apparencecTun  
     loup, cour comme les ours, cjui sonr les deux jeunes prens dé^uisés. La valeur symboíique  
     de la droite (c/esln-), par oppositíon à la gauche (seuestre), est ucifisée conformément à la  
     rradition, alors que pour íes animaux la valence traditionnelíement né^ative du loup,  
     est inversée. [↑](#footnote-ref-122)
123. Nous proposons, contrairement à I edicíon Micha, de mettre des majuscuies à E)irk et  
     f:ort//>/L', cjui sont cles a!!éj;ones (d’une pfrande banalité).

     Le manuscrit prcsente prl et non /w(éd. A. Micha, v. 4161). [↑](#footnote-ref-123)
124. Les vers 4016 et 4086 sont idemìques : Le garou ìa gole baee. Ils sont mis en relief par les  
     allitérations (/ g l g). [↑](#footnote-ref-124)
125. Le texte note l’ame de son cors (v. 4084): dans le cas du garou, l'expression toute faite prend  
     un sens particulièrement crucial, en rappelant qu’il s’agit d’un homme métamorphosé,  
     dont seule l’apparence, conformément à la théorie augustínienne, a été changée, tandis  
     qu’il conserve son âme. [↑](#footnote-ref-125)
126. Cette formulation entretient une hésitation quant à l’interprétation des événements : qui,:est responsable des événemenrs, le loup-garou, une merveìlle, ou Dieu ? L’aventure est-elifc  
     miracuieuse ou merveilieuse ? [↑](#footnote-ref-126)
127. cie tenir Unfant et le posa à terre [↑](#footnote-ref-127)
128. k neuvíèmc hcurc, correspond à 151, [↑](#footnote-ref-128)
129. La comparaison avec ces herbivores parrictilièrement valorisés an Moyen Age contribue à

     donner une image positive du loup-garou, prédateur par exceilence. La douceur du geM'.

     de la bête rhumanise (ou plutôt rappelle que c’est un homme). [↑](#footnote-ref-129)
130. Le manuscrit donne ors au vers 4249 (et non cors éd. A. Micha). [↑](#footnote-ref-130)
131. Le texte, ici, passe du vous au tu. C’est au moment où il lui reconnaît la raison que  
     Guillaume emploie en s'adressant au loup le vous, peut-être plus valorisant. [↑](#footnote-ref-131)
132. Alexandre Micha suppose une lacune après le vers 4381. Rien ne l’indique dans le schéma  
     des rimes, mais on peut effectivement s’étonner de ce que le discours de la demoiselle ne  
     soit pas introduit par une formule spécifique, comme c’est souvent le cas dans les récits  
     médiévaux. Cependant le texte présente d’assez nombreux changements de locuteurs que  
     rien n’introduit dans le texte (par exemple au vers 7094). [↑](#footnote-ref-132)
133. attendre! [4450] » [↑](#footnote-ref-133)
134. Alexandre Mìcha suppose une lacune au vers 4454, mais rien, ni dans le sens ni dans le  
     schéma métrique, n’impose cetce h)'pothèse. [↑](#footnote-ref-134)
135. Le texte médiéval présente îa locution que doit c’ au vers 4457, attestée par le dictionnairc  
     de Godefroy avec !a valeur de «pourquoi».

     La rédtation de

     du rexce, potivaic s’;uxompagner tie pnères plus personntlles, |tt ^^7^1

     à i;i tois ce tyiie de prières et ìa sincérité de l'oralson tme t- ‘ C ‘

     (v /^l2) ' H-xpressioní/í-/,

     La nme des vers -1543-4544 posc problème. le couple donní pgr ai  
     Micha n’est pns recevabie, carLtstenexistepaset í! la»t lircìasté ^ .e\*,"Ae

     sur racljeccir la.r, ce tjui impose cle iire gctsté, qui, dépendant de tmi 1!n,Sorrné

     cl'accorcL Le vers 4547 (fiar Lt íem qni fn gastee) reptenant de près  
     la tem q//i fn giste), on peut supposer un bourclon. Le vers AW{ poemnt'% ""

     regi/e (peut-être graphié renue, pltis lacìle à conlondre ;ivec tme) ou J^eWw\*,r&

     v. 4562 : clans ce cas l'accorcl masculin de gMíèse comptendrait ’ " °nrt"írQtt\*t [↑](#footnote-ref-135)
136. ! Saintc Miirie de la Sale désigne Sanca Maria deila Scalla et Cheialu, Cetalu. La précision  
     toponymitjue est notabie. Pultrm est ia lorme méchévale de Palerme.

     ' Alexandre Micha a retemi pour le vers 4642 la leçon du manusctit Ei lahmecbaqm  
     venluient. Ce vers pose cleux problèmes. D'tme part on ne voit pas ttop tftjue pourraient  
     ttre des bretècbes qui vercìoient (à moms de snpposer cpi elles sont recouvettes d'ornements  
     colorés, oimmc' les muraiiìes cle C.artha|çe dans h »eni, cce qtu est douteux car le reste de îa  
     description esc dénué cl exotisme er tìe merveiìieux, ou bien Cjueìles sont reeouvertes de  
     végétation, ce cjiu est peu vraisemblable '. ce ne sont pas des ruines et il lallait éviter de  
     donner tles íippms aux assasliants). D autre part tl esr a noiiveau tjuestion cjuelqnes vers  
     pius loin de bretèches (v. 4645), tjui nc verdoient pas. Je propose cle corrjger k première  
     mentíon tle bntahes en bnstvebr, iorine attestée dans le cltctionnaitedeGodeiray (à partir dti  
     Mmiiage Giulhuime), tjti í pcut se confondre graphicjuement assez lacilemcnt avec Imeebes:  
     vercloieraient donc ties bois. La citè esc vue de iom, avec ses murndies et la vcgetatioiì qui

     entoure. [↑](#footnote-ref-136)
137. La glose ne révèle pas tout l’avenir : l’incompléaide du savoir des herméneutes est topiqtif  
     dans ies romans médiévaux, et elle permet d’entretenir le suspens et l’intérêt du iecteuf  
     Cependant il est possible que le lecteur médiéval ait deviné dès ces vers que tout aliail  
     se terminet par des mariages : ce seraìt un faux suspens, l’auteur se jouant avec humour  
     des conventions du genre. [↑](#footnote-ref-137)
138. Le vers 5077 mencionne perrieres et mangomrìaux, qui désignent des catapultes pour  
     lesquelles le ftançais moderne ne possède pas d’appellation adéquate autre que les termes  
     médiévaux. [↑](#footnote-ref-138)
139. Cette inversion (le tissu qui paraît non au-dessus, mais sous la fourrure - qui norma!  
     ment se porte à l’incérieur au Moyen Age - ), souligne la dimension carnavalesqoe du  
     déguisement. [↑](#footnote-ref-139)
140. Hus iotn ii sertt qdc-sctcm t!c plustcurs messapers : c'cst pourc|tioi nous rendoss tn//\*,■ pilr« messape ei non « messaper ».

     Lécìition el'A. Mtcha renent la correccton proposée par Michehtnc, qui se iomhut stir |aversionciì prose, cout en iloutant,clans unt noce,cte ianécfssttédecetajontdecieux vers,  
     qtie je ne reciens pns.

     Alexandre Micha stpnale, à parnr cle la verston en prose, une omission possibie, qne pu  
     clioisi tìe ne [>tts retentr, car le textc en vers, en ! e'tat, est cohérent. [↑](#footnote-ref-140)
141. L’édition Micha transcrit a ssetïr (v. 5213): on préférera, comme dans le manuscrit, ass ■ [↑](#footnote-ref-141)
142. Le déguisement en bête, l’utilisation de la symbolique animale dans les songes, puis, ici,  
     la figure de style de la métaphore, permettent de décliner diversement les rapports entre  
     ì’homme et I’animal. [↑](#footnote-ref-142)
143. Lt’ rcxu- méciicviit prcsente la conjonction cie coordinanon //e cn lontextt non pleiiìement  
     posítd’{v. 5292), ia proposition snivanrc\* c'ranf une hypochétK]iie. [↑](#footnote-ref-143)
144. Le bliaut est une longue tunique, portée aussi bien par les hommes que par les femmes.

     Dans le cas présent, le bliaut est porté sur l’armure. [↑](#footnote-ref-144)
145. Ce cheval íeroce, qui semble anchropophiige, rappelle Bueeplvale, dompté par Aicxandre  
     íe Grand, s’agenouillant devanr son nouveau maître, seion ie Rouum d'Alexcnulre en vers  
     d’Alexandre de Bernay (éd. B. C. Armstron^ et craducrìon L. Harí-Lancner, Paris, Lettres  
     Gothiques, 199-1, branche J, iaisses 19 sq.). [↑](#footnote-ref-145)
146. Le texte uciiise ì’expressìon en mue (v. 5604), qui renvoie aux oiseaux de proie qui passenr

     par ime période déiicate, au cours de laquelle ils sont particuiièrement fragiies, tandb

     qu’ils muent : ii faut aîors ies tenir à i’abri. Cette image contribue à densiiìer ie réseau

     des métaphores animales. [↑](#footnote-ref-146)
147. Le manuscrit note sont (coquilie de ì’édition Micha au vers 5641). [↑](#footnote-ref-147)
148. i Ce sont là les miinilcscacions liabituelles dn chagrin au Moyen Age (voir D. Alexandre-  
     Bitlon, « Gesre ct expressions cìu dcu/1 », A réveiller les n/uris. Ld niurt at< qnotidivìi dam [↑](#footnote-ref-148)
149. Ouideiit uiédiéral, dir. D. Aiexandrc-tf idon ec C. Trcíiorc, Lyon, 1993, p. 120-133). [↑](#footnote-ref-149)
150. C’est à noiìveaíi la posture du Bisclavret de Marie de France qu’adopte le garou. .Le  
     manuscrit présente sitnple au vers 5844 (coquille de 1 edition Micha). [↑](#footnote-ref-150)
151. Au vers 5873, il faut lire dames (et non danie). Des cas régimes développent le sujet  
     sous-entendu (estiens). II faut cependant noter que baron qui, étant donné l’absence de  
     déterminant, est vraisemblablement ttn pluriel, est au cas sujet. [↑](#footnote-ref-151)
152. Lc passa^c commence coníormément au topos de 1 enuméracion clécrivant (es armées,  
     commuiì aux chansons de ^este er aux cpisodes guerriers des romans : ia himière,dont la  
     dímension esrhénque t-sc essenciclie au Moyen Age, esc incroclmte pac la réiérence ;m jour  
     qui se ìève. Cependanr cette évocaríon joycuse, pleine d'allanr (v. 6061-6066) est convertie  
     brutalement, quand ía croupe arrive sur le champ de bacadle, en une scène tra^ique, qiiî  
     inverse complècemenr la percepcion. Les figures de scyle (énnmération, anaphore de tcnit  
     qui irjarque, dans one perspective épique, le ^rand nombre ec la démesure, allitçrations)  
     ne servenc píus à exaíier I enerpie joyeuse des pmerriers, mais à de-piorer ia morc. Le chnn~  
     gement de poinr de vue est articulé par une brève íormuíarion : Voient U dnntip (v. 6067),  
     avec un verhe mis en valeur en cêre de proposicion et de vers. qni marque la brucalícèdu  
     specrade qui saisit ceux qui íui sont coníroncés. Si le Jecceur esc appelé à partager cette  
     vjsion comme souvenr sur le mode de la conmvencc pràcc à la íormuie Et veïss/és (v. 6081),  
     c est ponr déplorer cerre jnvcnte, cetce jeunesse, donc le nom rime avec uiìigUìiti' (v. 6082). [↑](#footnote-ref-152)
153. Dans son édition, Alexandre Micha suppose qn’il y a une lacune au vers 6393, vraisem  
     blablement parce qu’il y a un changement de locuteur qui n’est pas marqué dans le textt.  
     Cependant ce cas n’est pas isolé et le schéma métrique n’impose pas l’hypothèse d’une  
     lacune. [↑](#footnote-ref-153)
154. André Mois-an, dans son Rípertumdes mmspnpm. »p. t. J, p. 144, relève dans certains  
     manuscrits de la Lbainnii Je Rnlciml AlmaJriz tle Hiscerne (variante : Belfenie). Bisterue  
     désignerait une terre païenne. Cependant Biterne est aussi une ville réputée pour ses écus  
     {Cbansini Je RulauJ, éd. G. Moignec, Paris, 1969, v. 2991) : Gérard Moignet snggèrc d’y  
     reconnaître Viterbe. Plus loin dans le texte il sera quescion d’un tissu de soie de Bisterue  
     (v. 7591). La parenté du personnage avec le roi de Palerne va dans le sens de cette deuxième  
     hypothèse. Puuncel est ime forme diminutive du nom Ptmce, qui suggère la jeunesse du  
     personnage, [↑](#footnote-ref-154)
155. Mélant esc un lignage épique bien attesté dans divetses chansons(Hue, Antelme, Fouques  
     sont relevés par André Moisan, Rêperttùre. up. cit.). [↑](#footnote-ref-155)
156. .1 André Moisan (Répertu/re.... »p. cit.) identifie 19 personnages, tous sarrasins, portant le nom  
     d'AqiuIan.qui évoque l'aigle. Aucun n'est associé '\Candis. CanJis n’est pas íréquent dans  
     les chansons de geste, mais Louis - Pernand Flutre reiève phisieiirs apparitions dans des  
     romans (l'identilìcation de la cité varie selon les textes, de la Crète à Gaudia en Espagne).  
     Ne pourrait-on y voir Gidix, sotis dominacion maure juscju'à ce qu'AJpíionse X d’Espagne  
     la reprenne en 1262 ? [↑](#footnote-ref-156)
157. Ce nom ne se trouve quc dans des romans : attesté dans ia Cuutinuatmi de Gerbert de  
     Montreui 1 ec dans Méva/tgis (G. D. West, Àn huiex of (/ru(>er Natues in French Arthunau  
     i-erse rau/ctuces, o/t. c/t.), íi esr surtour présent dans ies romans en prose, où ii connaît une  
     véritable promotion à partir du moment où d est porté par ie père de Tristan. [↑](#footnote-ref-157)
158. Ce personnage, qui traverse ie texte ie terops d'une moft à venger, porte un nom peu  
     fréquent, absent des chansons de geste si l'on suit ie répertoite d'André Moisan, et dans  
     les romans en vers et en prose, si I’on en croit ies index de West et Fititre. [↑](#footnote-ref-158)
159. Rìen nintroduit ces personnages, maìs la suite permet d’identifìer ieur camp. Ils portent  
     des noms peu fréquents. Les index et répertoìres de Moisan, Flutre et West indiquent [↑](#footnote-ref-159)
160. Le mamiscnc présente tieux oceurrenccs de ()<>m (v. 69"72-3) qu Alexandre Micha ìnttrr-  
     prète comme des íormes de pmiv. LW.i est attesté à ia deuxième personne du preseat tíe  
     riudicacíí. CLesc une íorme monosyilabique. [↑](#footnote-ref-160)
161. Coqmiie de l'édition Midni : iì iaut tire ja et non au vers 6992. [↑](#footnote-ref-161)
162. Le pluriel de bries peut désigner soit une lettre unique (pluriel interne), soit plusieurs  
     lettres. Le contexte pourrait indiquer qu’il n’y a qu’une missive (v. 7522, même si dans ce  
     vers la lettre peut avoir la valeur de « sens littéral» et ne pas désigner l’objet en lui-même). [↑](#footnote-ref-162)
163. Ce nom rappelle au lecteur médiéval celui de cités arthuriennes, comme Cardueil ou  
     Caradigan. Carman pourrait aussi être une forme francisée de l’espagnol Carmen, que  
     l’on trouve dans un certain nombre de toponymes ibériques. [↑](#footnote-ref-163)
164. Au vers 7573 la correction de des barons en les barons proposée par Alexandre Micha n’est  
     pas nécessaire. Des barons a une valeur parririve : « cerrains parmi les barons ». [↑](#footnote-ref-164)
165. La correction proposée au vers 7575 par Alexandre Micha (La roïne au lieu de la ro'íne) n’est  
     pas satisfaisante car elle donne lieu à un vers hypométrique. De la raïne est complément  
     de nom, disjoint, de larme. [↑](#footnote-ref-165)
166. L’édition note la au vers 7582 Ià où le manuscrit présente qui. La ponctuation du passage  
     doit donc être revue : Guillìaumes d'une part la tint / Tote la gent qui aprés vtnt, / Que tote en [↑](#footnote-ref-166)
167. Aicxandrt- Micha, s'c fbndant sur le cexte de la version en prose, pltts long, snppose nilt.  
     lîicttne après le vers 7728. Cepcndanr ni lc sens, ni ìe schéma des rimes n imjxjscnt ce  
     choix. La version en prose pem snivre tm atttre modèle tpie notre manttscrit. [↑](#footnote-ref-167)
168. La démorphose, décrite beaucoup pltis en détails qtte la métamorphose, présente dwéléments traditionnels, comme la nndité, le livre (qui rationalise la map-ie et l’assimile  
     à un savoìr), te lait que les actettrs se mettent à ì'éeart, lom de la íoule. Ln p’énérat, j  
     l’inverse de ce qtie l’on consrate dans Gittllaiimt dt Paterue, ies textes insisrenr plus sur !a  
     mctamorphose qiie sttr le retonr à la normaie, Par aillenrs le rexre n est pas s;tns humourquand ii souligne la honte du jenne homme oti qtt'il permet à la dame de conscater que lamorpholopue dtt jeune homme ne présence pa.s d’anomalie, dans une péripiirase sextielle  
     qtii ne manqtic- pas de saveur. Le bain étant par ailleurs sottvenc le préltide à l'amonr, !aseène prend une tìtmensson ambíp’tiè, !a rnaràrre se muunt en amttnte posstble. A peine  
     le spectre de la marâtrc jalotise elìacc se profile une danjsereuse íemme de Piiriphttr,  
     qtte le texte cepenclant évince rapidement, Brandain étant réintégrt-e, comme si de ríen  
     n'éttiìt. Sur les mécamorphoses et les démorpltoses dc-s loups-garous, voir P. Ménard, « Lcshistotres de fcmp-jjarou an Moy’cn Ape », SympauHm iu b'nmrem /»'«/• M. Je Riq/ter, Bancebne,  
     1986, jt. 209-236 et (.. I'erlampm-Acher, « Les métumorpboses dti ver.ttjuttes romttttesque  
     ■(itníLunvt dh' Pcilertte. G tttìlainstt d A tt^/eíerrt. Pereejoresí) -. Lil/értiiure eî ftdidure dam it !h;:  
     tuediéval, dir. I:. lq;cdi-Kovacz, Ihidapest, Collège lìocvcis Jozsel, 201 t,p. 119-134. [↑](#footnote-ref-168)
169. Coqtiille de I’édition qui note la vallet au vers 7842 au lieu de le vallet. [↑](#footnote-ref-169)
170. Sur l,\ pnitnjnc dcs bains, voir j. Larmat, « Les bains chms la íictéraciire (rançaise dn  
     Moyt-n Âpe »», Les s»t»s de Ih'cuaL Mvyen — déì?iil c/es tvií/ps ìi/ojçri/es. Àclcs du ỳ udìuque  
     mtnrmnmicd de Cn/sxe (26-28 uvyìI 1985), Nicc, 1987, p. 195-210; íw Ihm/ : espaces c/ pnt-  
     t/ques, Mi'dn'rah's, f. 93, cíir. D. Boissemí, Presses Univcrsitaires tle Vìncennes Pans Vlíi,  
     21)03 ec Lairr. w»>/dttr. hlam'h/r. Disoturs et usuges de lu ímleite dcius CQeadeìtt tnéJ/éral,  
     Oir. S. Aiberc, Pans, Presses de riiniversiré Pans Sorhonne, 2006. [↑](#footnote-ref-170)
171. Le problème est ie mème tjue cehu qus se pose an vers 3037. On a considcré qu’jl s’apissaic  
     ici O’iine íorme cje h»s. [↑](#footnote-ref-171)
172. Ciot|Ujlle de I cdicion Micha : an vers 788-1 ii (auc (ire s'ttpnnhe.

     -ì On nocera ìe comjqije discrcrement ^nvois. La scène reprend cous Ses éléments des  
     recrouvailles romanesques, mais ía sicuation est imon^rne, ptnsque lc protagoníste sorc [↑](#footnote-ref-172)
173. du bain et qu’il est juste entouré de draps, dans une position peu virile, qui d’ailleurs  
     est exprimée par ia référence aux gestes maternels. [↑](#footnote-ref-173)
174. Dans le texte au vers 7908 se lit : lor a dit, avec un lor qui pose exactement les mêmes  
     problèmes qu’au vers 7854. [↑](#footnote-ref-174)
175. L'auteur, non sans humour, diffère I'apparition du jeune homme : l’ouverture de ia porce,  
     alors même que le texte dit explicitement que tout se fait rapidement, donne lieu à une  
     décomposition de l’action qtii retarde l’entrée du héros. [↑](#footnote-ref-175)
176. Le texte présente le toponyme Roumeniely. 8037), à la rime. Selon les textes et les contextes,  
     il désigne l’Empire Romain, la Grèce, i’Asie Mineure. [↑](#footnote-ref-176)
177. L’ancien í’rançais use sonvent de formulations pittoresques permettant d’exprimer le pei  
     de valeur d’une chose ou d’une personne (voir P. Ménard, Le rire et le simrire clans le roman  
     courtoìs en France, Genève, Droz, 1969,p. lllí^. et 586sq., qui relève cet exemple). Leterme  
     frvncine, qui désigne une sorte de parchemin, est très rare dans les romans : le comique  
     vient ici aussi du caractère inhabituel de l’expression. Par ailleurs n’y a-t-il pas aussi iu  
     trait d'humour dans la mesure où l’auteur semble pratiqtier une sorte d’autodérison.  
     suggérant que toute son histoire ne vaut pas le parchemin pour l’écrire ? [↑](#footnote-ref-177)
178. ?; i U synraxe lais.sc supposcr (mc bcune à\* k miim.scrit après ic vers 825\*5’. lat pornon

     cíc traciucnon encrc irorhets donne ìc scns^nýra) (|e ce qti, doic vraisembiabiemenr

     mantjuer. [↑](#footnote-ref-178)
179. À nouveau I’auteur structure l’énumération seion un procédé qu’il affectìonne particnhè-  
     rement : le dernier terme de la liste (terre) reprend le premier (v. 8310-8313). Le français  
     moderne s’accommodant mal de telles répétitions, j’ai utilisé des synonymes (terres, pays). [↑](#footnote-ref-179)
180. J Au vcfs cS5-1() (c nom cie la nourrice {Ai'eltmv atr vers 42) présence une variante Aàilts peuc-  
     êcre appelée par ia nme (avec af/résì- Au vers 8364 une aurre íorme apparaîc : Ácbiiimims,  
     nmanr a nouveau avec tiprés. La íinaíe cîu nom peuc tiépendre cíc ía rime, sa lon^ueur  
     evolue en íonction des contra/nres cíe î'octosyliabe. Le nom propre tònccionne comme  
     variabie d'ajusfcmcnc mécrique. [↑](#footnote-ref-180)
181. AJors que ie cexre passe souvenc eiu turoiemenc au vouvoiement (ec inversemenr) dans les  
     díscours, ici, Aceion unlise le tu de íaqon uniíorme. Nous avons conservé cc turoiement,  
     memcsi l on peut considerer ie vouvoiement respectueux pius approprié cìans unedemande  
     de grâce. Aceìone s’atiresse à sort mceriocuteur en utíiisanc ie terme ihnìtntsiax, qiu sotdi^ne  
     ia jeunes.se. Hahiie parieuse commc le cexce nous ia annoncé cc comme ia tirade k confirme,  
     Acelone, par ce terme, impost son ascendant sur Ìe jeune garçon, commc eiie a pu ie faìre [↑](#footnote-ref-181)
182. autrefois en tant que nourríce. Ce discours n’est pas tant l’expression du remords d’une  
     femme repentante qu'une manipulation efficace qtti contraint Guiilaume à accorder son  
     pardon, imposé semble-t-il plus par ies barons que par la conviction profonde du jetme  
     homme. A la fin de son discours, la nourrice appeile !a ciémence de Dieu sur le roi et la  
     reine, semblant détourner ia responsabilité, avec une habilité certaine, qtti cependant sera  
     inutile car le texte enchaîne directement sur la récluston dans tin ermitage et ia mort,  
     exprimée sans ambiguïté et avec insistance grâce à un doubler de synonymes (v. 8396). [↑](#footnote-ref-182)
183. Le plurìel lettres à nouveau semble ne désigner, comrae souvent, qu’une seule missive.  
     Par ailieurs, le texte médiéval distingue la lettre comme objet, comme support, et son  
     contenu, les lettres (eitm) au vers 8402 : Ses èriés htr baille et ses escris. [↑](#footnote-ref-183)
184. L’annonce du narrateur laisse espérer une description (Des gamemens parler doit on), maís  
     i’auteur déçoit i’actente du lecteur et ívite le topos. [↑](#footnote-ref-184)
185. Ecant donné i instabiiicé dcs ccmps dans ies récics, i) est di/íiale de savoir si le prcscnc  
     íluit renvoie au temps du récit (l'emperenr ne doic pas oublier Aiexandrine) ou à celui du  
     narraceur (qui ne doit pas oublier de ia mentionner). Le cexte médiéval encrctient une  
     ambiguïcé cjui nourrít la parcieíparion du leeceur ec sa projecrion dans le récit, ec qui  
     n’esc pas aeceptable cians un texte en français moderne. [↑](#footnote-ref-185)
186. Les reíérents des pronoms ne sonc pas ehurs. Cependant on peuc supposcr que le est une [↑](#footnote-ref-186)
187. iormc picarde de pronom personnel íéminin au vers 8485- Praiclve a !e sens de « prcndre [↑](#footnote-ref-187)
188. pour épouse ». [↑](#footnote-ref-188)
189. Le père donne à son hirur gendre lc cicre de roi cju’il n’a pas encorc : il apprècie de voic sa

     íille promisc\* à un si beau parti. Le roi en quescion ne peuc être ie roi d’Espajjne qm n’a  
     pris ni Palerne, ni la demotseHe. Au vers 8-18-1 coìinnent le se/n n’est pas clair. Aiexandre  
     Micha idenciiie dans son ploss.nre seut comme érant un présenc clc soloir. Cependant les  
     emplois absolus ne sonc pas íréquents. II pourrait aussi s’agir d’une lorme de sctvoir,  
     L’expression, dont ie sujet sous-encendu esr ambi^u, peut si^nifier soit « commenc avait-  
     eììe ì’habitude d alier ? Comment aiiaic-eile habicuellement » ou bien « comment appric-il  
     (où elle ctaic)' » [↑](#footnote-ref-189)
190. Le texte présente de toute évidence une lacune. II devait, à nouveau, raconter tonte  
     i’histoire, cette íois-ci du point de vue du loup. [↑](#footnote-ref-190)
191. Coquilie de l cdicioa : il ÍAut Urt rwi et non vnìr au vers 8565. [↑](#footnote-ref-191)
192. L’empereur de Rome est aussi emperetir d’Allemagne. Ces titres revisitent i’Histoire ei

     évoquent ia grandeur des Hohenstaufen. [↑](#footnote-ref-192)
193. Ati vers 8764 ajvustésignifie, au sujet des mariages, à la tois t'union des deux futucs époux,  
     et le fait qtie les mariages s’ajoutent les uns aux autres : il n’est pas impossible qtte l’auteur  
     sotiligne le caractère artificiel de cette « happy end » qui enchaîne les mariages. [↑](#footnote-ref-193)
194. L’auteur multiplie les récits qui récapitulent l’information au discours indirect.  
     L’accumuíation peut s’expliquer par le souci de clôture qui anime cette — longue — fin  
     de roman, mais sí GttUlaume de Palerne est contemporain, voire postérieur aux proses dn  
     Graal, il peut aussi avoir emprunté, en particulier au Lancelot Graal, le motif des récits  
     de clôture, à ia cour, à cette différence près qu’ii développe plus la reptise et que les récits  
     circulent à la cour, sans l’intervention d’un clerc qui confère une autorité au récit : le  
     roman s’affiche plus comme divertissement curial que comme entreprise cléricaie. [↑](#footnote-ref-194)
195. II ne devrait pas lette : Tristan est le neveu de Marc. Plus haut dans le texte, la vie des  
     deux amants dans la forêt a pour intertexte le séjour des amants de Cornouaiile dans  
     le Morois. Le neveu, rival amoureux de l’oncle, n’a rien de surprenant, au contraire. La  
     notation de ìa surprise du Grec a peuc-être pour íonction de souligner l’intertexte tris-  
     tanien; elle montre aussi l’aveuglement de l’amoureux éconduit (voire son inculture, car  
     s’il avait connu Tristan sa réaction aurait été différente!). [↑](#footnote-ref-195)
196. Aucnn patriarche de ce nom ne semble pouvoir être mis en relation avec ce personnage. [↑](#footnote-ref-196)
197. Cette évocation est pour le moins surprenante : on ne décrit explicítement que le mariage  
     de Brandin et Alexandrine, le plus modeste, alors que les couronnements d’Alphonse  
     et Guiilaume sont à peine esquissés, tout comme leur marìage. Par ailleurs, )a question  
     'ur les offrandes relativise cruellement ia piété évoquée plus haut au sujet des reliques.

     ’ésinvolture du narrateut qui escamote la description attendue, courtoise, des fast<. >  
     "ir, mais qui précise, par deux pétíphrases sans mystères, les plaisirs de la nuit de  
     -te I’hypothèse d’un traitement humoristique. [↑](#footnote-ref-197)
198. Le texte, comme ia nofe tle A. Miciva, esc certainement corrompn car í’empereur connaît

     l'oripne de Mélior. [↑](#footnote-ref-198)
199. II f'aut modifier la ponctuation proposée par Alexandre Micha. En effet, mettant un point  
     après signor au vers 9186, il considère que les dames et li signor sont des compléments d’objet  
     directs de traire, coordonnés à chevaux et ator qui sont bien des cas régime. Cependant  
     li signor est plus vraisemblablement, du fait de la déclinaison, un cas sujet : il faut donc  
     mettre un poinr après ator. Et les dames et li signor sont sujets de montent. [↑](#footnote-ref-199)
200. S'agit-il d’une simple notation servant à exalter ia joie ou d’un trait satirique ? [↑](#footnote-ref-200)
201. La ponctuation proposée par Alexandre Micha donne deux compléments à onblier : por  
     cex qui erent retorné et de la chose. La valeur de la préposition de pose alors un probième,  
     On proposera une autre ponctuation, pius satisfaisante, qui met un point après retorné  
     au vers 9224 et qui fait de de la chose... le complément de lie (v. 9234 « heureux de »),  
     ce qui impose de revoir ía ponctuation de tout le passage : Et de la chose c’ont setìe / Qui  
     del signor ert avenue, / Comment fu beste puis fu hom, ! Comment guerpi sa region, ì Comme en  
     Palerne fu reçus, ! Cornment fu la hom devenus ! Par darne Brande la roïne / Qui en avoit fait  
     la mecine, / Les sors et l’enfaiturement, ! Ainc nus ne vit si lie gent ! Comme il sont tuit par le  
     roialme. (v. 9225-9235) [↑](#footnote-ref-201)
202. Le vers 9335 donne la fin, sans préciser. II peut s'agir de la fin de Rome on de la fin des  
     temps. [↑](#footnote-ref-202)
203. Le vers 9368 (rnaìs ne fu trové ne seu) est ambign. Trove' peut renvoyer au fait de trouver  
     dans un livre ou d’inventer. Implicitement est en jeu le statut du roman, qui se réfère  
     souvent à une source écrite et qui en même temps est une fiction, une invention. [↑](#footnote-ref-203)
204. ì La réiérence aux sept arts iibéraux qui conscicuaìent le cursus universicairc est un topos  
     romanesque. Ii n est pas impossibìe qu'on ait ià une réíérenee a la scène hnaie cVEixr et  
     Enuíe de Chrécien de Troyes, au cours de iaquelle est décrite la robe de couronnemenr du  
     héros, où sont représentés les sepc arts (éd. M. Roques, Paris, Champion, 198i, v. 6617  
     précétiés par une rcdérence au cexte source (Usat/t trovomes ati / esto/re ! La darnptm Lh> h,  
     ruhe v. 6674-6675), Cauteur de Guillainue de Palen/e, par cecte reprise dctournce f'ondée  
     sur la néjtation et ia prètérjcion, sape les íondements de ìa íicnon romanesque teìs quç  
     Chrcnen ies a crablis ; réiérence à ia sonrce écnte, caution du savoír clèrical. [↑](#footnote-ref-204)
205. Le textc médìévaí emploie ic tcrme norreçon (v. 9410), qui esc ambigu ec qui peut renvoyer  
     aussi bien à leducation qu’à l’élevage. Sont mis sur ic même pian i educarion de leníànt  
     et 1 élevape animal, peut-être dans une perspecrive qui est cellc du vila'm (tel quc se le  
     représence ì'auceur), pcut-etre aussi dans une coníusion entre i humam et ia bêtequi va  
     de paìr avec ía mètamorphose animaìc qui joue un rôíe prépondérant dans ie récit. [↑](#footnote-ref-205)
206. Le schéma des rimes laisse supposer une lacune après le vers 9456. [↑](#footnote-ref-206)
207. La dédiaice hmile, cjuí tlonne l'ielencícc cln commvmchtaire et mentionne un iivre source,  
     craduit cln iarin, esc copique. Cette dédicace, cjui rapj>eìle ceiìe que íaìt Chrérien de Troyes à  
     Marie de Champa^ne, n’est paa nécessairement à prendre au pied de ia lerrre. An xui‘: siècle,  
     ies romans en prose n’hésircnr pas à invoquer de íaux patrona^es ou de huisses identircs  
     auctonales, comme L7 Q/ftsle deíSaiìH Graal qui prétenci avoir été composée par Gautier  
     Map, depnis longtemps décédé. Sur ía comtesse Yoienc, voir rintroduction p. M sq. [↑](#footnote-ref-207)